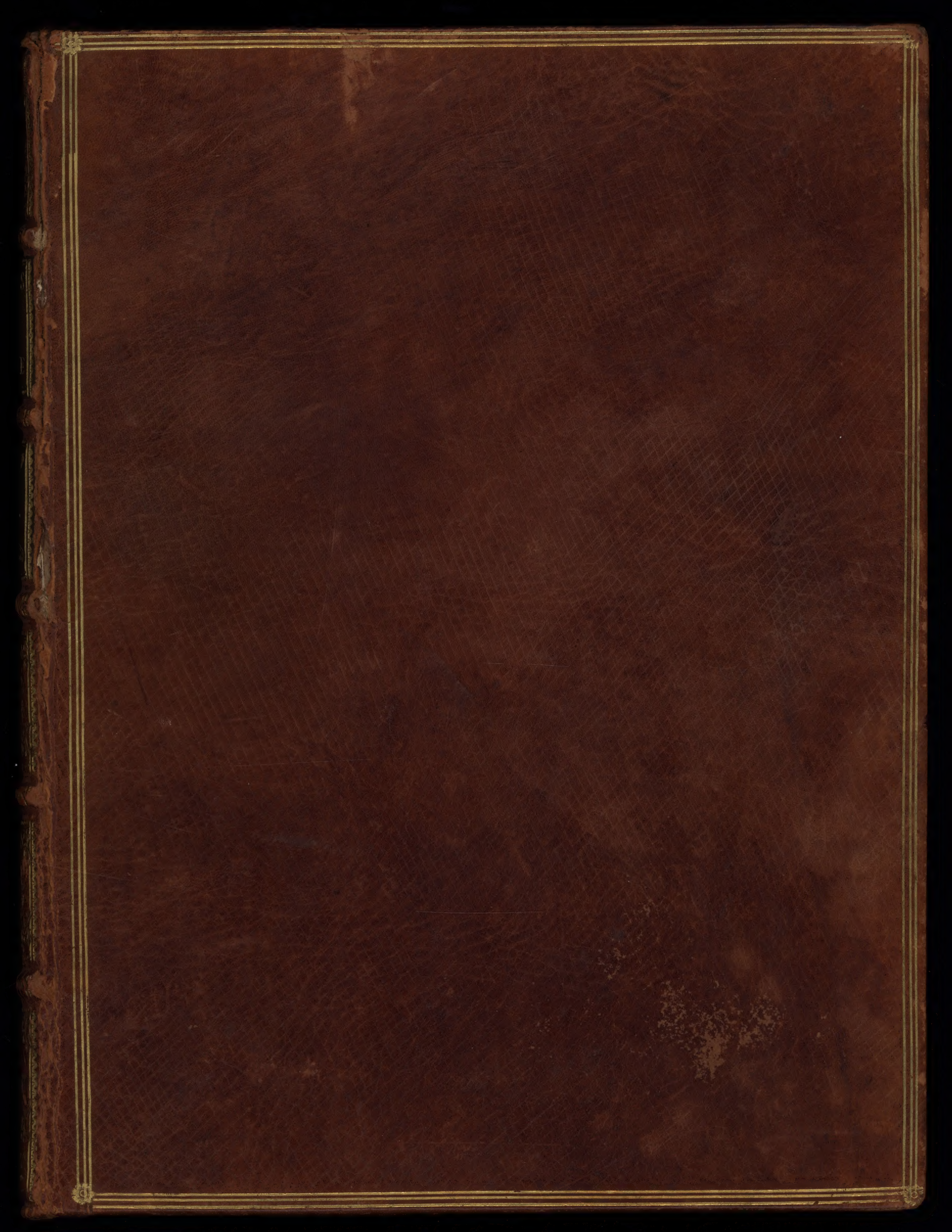







Ch. Dufflos Sculp.
JEAN DE LA FONTAINE
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE,

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



A ANVERS,

Chez les Freres JACOB & HENRY SAUVAGE, Libraires, à l'Enſeigne d'Apollon.

M. DCC. XXVI.



PREFACE.

L'Indulgence que l'on a euë pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'esperer la mesme grace pour ce Recueil. Ce n'est pas qu'un des Maistres de nostre Eloquence n'ait desapprouvé le dessein de les mettre en Vers. Il a crû que le principal ornement est de n'en avoir aucun: que d'ailleurs la contrainte de la Poësie jointe à la sévérité de notre Langue m'embarasseroient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la pluspart de ces récits la bréveté, qu'on peut fort bien appeller l'ame du Conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sçauroit partir que d'un homme d'excellent goust; je demanderois seulement qu'il en relâchast quelque peu, & qu'il crust que les Graces Lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Aprés tout, je n'ay entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à conséquence pour moy, mais sur celuy

des Modernes. C'eſt de tout temps, & chez tous les Peuples qui font profeſſion de Poëſie, que le Parnaſſe a jugé cecy de ſon Appannage. A peine les Fables qu'on attribuë à Eſope, virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muſes. Ce que Platon en rapporte eſt ſi agréable, que je ne puis m'empeſcher d'en faire un des ornemens de cette Préface. Il dit que Socrate eſtant condamné au dernier ſupplice, l'on remit l'exécution de l'Arreſt à cauſe de certaines Feſtes. Cébes l'alla voir le jour de ſa mort. Socrate luy dit, que les Dieux l'avoient avertis pluſieurs fois pendant ſon ſommeil, qu'il devoit s'appliquer à la Muſique avant qu'il mouruſt. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce ſonge ſignifioit; car, comme la Muſique ne rend pas l'homme meilleur, à quoy bon s'y attacher? Il faloit qu'il y euſt du myſtere là-deſſous; d'autant plus que les Dieux ne ſe laſſoient point de luy envoyer la meſme inſpiration. Elle luy eſtoit encore venuë une de ces Feſtes. Si bien qu'en ſongeant aux choſes que le Ciel pouvoit exiger de luy, il s'eſtoit aviſé que la Muſique & la Poëſie ont tant de rapport, que poſſible eſtoit-ce de la derniere qu'il s'agiſſoit; il n'y a point de bonne Poëſie ſans Harmonie; mais il n'y en a point non plus ſans fictions, & Socrate ne ſça-

voit que dire la verité. Enfin il avoit trouvé un temperament. C'eſtoit de choiſir des Fables, qui continſſent quelque choſe de véritable, telles que ſont celles d'Eſope. Il employa donc à les mettre en Vers les derniers momens de ſa vie.

Socrate n'eſt pas le ſeul qui ait conſideré comme ſœurs, la Poëſie & nos Fables. Phedre a témoigné, qu'il eſtoit de ce ſentiment; & par l'excellence de ſon Ouvrage, nous pouvons juger de celuy du Prince des Philoſophes. Après Phedre, Avienus a traité le meſme ſujet. Enfin les Modernes les ont ſuivis. Nous en avons des exemples non-ſeulement chez les Eſtrangers, mais chez nous. Il eſt vray que lorſque nos gens y ont travaillé, la langue eſtoit ſi différente de ce qu'elle eſt, qu'on ne les doit conſiderer que comme Eſtrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entrepriſe; au contraire, je me ſuis flatté de l'eſperance, que ſi je ne courois dans cette carriere avec ſuccès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera poſſible, que mon Travail fera naiſtre à d'autres perſonnes l'envie de porter la choſe plus loin. Tant s'en faut que cette matiere ſoit épuiſée, qu'il reſte encore plus de Fables à mettre en Vers que je n'en ay mis. J'ay choiſi véritablement les

meilleures, c'eſt-à-dire celles qui m'ont ſemblé telles. Mais, outre que je puis m'eſtre trompé dans mon choix, il ne ſera pas difficile de donner un autre tour à celles-là meſme que j'ay choiſies ; & ſi ce tour eſt moins long, il ſera ſans doute plus approuvé. Quoy-qu'il en arrive, on m'aura toûjours obligation ; ſoit que ma témérité ait eſté heureuſe, & que je ne me ſois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, ſoit que j'aye ſeulement excité les autres à mieux faire.

Je penſe avoir juſtifié ſuffiſamment mon deſſein ; quant à l'execution, le Public en ſera juge. On ne trouvera pas icy l'élégance ny l'extreſme bréveté, qui rendent Phedre recommandable, ce ſont des qualitez au-deſſus de ma portée. Comme il m'eſtoit impoſſible de l'imiter en cela, j'ay crû qu'il falloit en récompenſe égayer l'Ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blaſme d'en eſtre demeuré dans ces termes : la Langue Latine n'en demandoit pas davantage ; & ſi l'on y veut prendre garde, on reconnoiſtra dans cet Auteur le vray Caractere & le vray Génie de Terence. La Simplicité eſt magnifique chez ces grands hommes : moy qui n'ay pas les perfections du langage, comme ils les ont euës, je ne la puis élever à un ſi haut point. Il a donc fallu ſe récom-

penſer d'ailleurs; c'eſt ce que j'ay fait avec d'autant plus de hardieſſe, que Quintilien dit qu'on ne ſçauroit trop égayer les Narrations. Il ne s'agit pas icy d'en rapporter une raiſon; c'eſt aſſez que Quintilien l'ait dit. J'ay pourtant conſidéré, que ces Fables eſtant ſceuës de tout le monde, je ne ferois rien ſi je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevaſſent le gouſt. C'eſt ce qu'on demande aujourd'huy. On veut de la nouveauté & de la gayeté. Je n'appelle pas gayeté ce qui excite le rire, mais un certain charme, un air agréable, qu'on peut donner à toutes ſortes de ſujets, meſme les plus ſérieux.

Mais ce n'eſt pas tant par la forme que j'ay donnée à cet Ouvrage qu'on en doit meſurer le prix, que par ſon utilité & par ſa matiere. Car qu'y a-t'il de recommandable dans les productions de l'eſprit, qui ne ſe rencontre dans l'Apologue? C'eſt quelque choſe de ſi divin, que pluſieurs perſonnages de l'Antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choſiſſant pour leur ſervir de Pere, celuy des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne ſçais comme ils n'ont point fait deſcendre du Ciel ces meſmes Fables, & comme ils ne leur ont point aſſigné un Dieu, qui

en euſt la Direction, ainſi qu'à la Poëſie & à l'Eloquence. Ce que je dis n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement; puiſque, s'il m'eſt permis de meſler ce que nous avons de plus ſacré parmy les erreurs du Paganiſme, nous voyons que la Verité a parlé aux hommes par Paraboles; & la Parabole eſt-elle autre choſe que l'Apologue? c'eſt-à-dire un exemple fabuleux, & qui s'inſinuë avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il eſt plus commun & plus familier. Qui ne nous propoſeroit à imiter que les maiſtres de la Sageſſe, nous fourniroit un ſujet d'excuſe; il n'y en a poïnt quand des Abeilles & des Fourmis ſont capables de cela meſme qu'on nous demande.

C'eſt pour ces raiſons que Platon ayant banny Homere de ſa Républiquę, y a donné à Eſope une place très-honorable. Il ſouhaite que les enfans ſuccent ces Fables avec le lait; il recommande aux Nourrices de les leur apprendre; car on ne ſçauroit s'accoûtumer de trop bonne heure à la ſageſſe & à la vertu. Pluſtoſt que d'eſtre réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles ſont encore indifferentes au bien ou au mal. Or quelle methode y peut contribuer plus utilement que ces Fables? Dites à un enfant que Craſſus allant contre les Parthes, s'engagea dans leur

Pays ſans conſidérer comment il en ſortiroit ; que cela le fit périr luy & ſon armée, quelque effort qu'il fiſt pour ſe retirer. Dites au meſme enfant, que le Renard & le Bouc deſcendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur ſoif : que le Renard en ſortit, s'eſtant ſervi des épaules & des cornes de ſon camarade comme d'une échelle : au contraire le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, & par conſéquent il faut conſiderer en toute choſe la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impreſſion ſur cet enfant ; ne s'arreſtera-t'il pas au dernier, comme plus conforme & moins diſproportionné que l'autre à la petiteſſe de ſon eſprit ? Il ne faut pas m'alleguer que les penſées de l'enfance ſont d'elles-meſmes aſſez enfantines, ſans y joindre encore de nouvelles Badineries. Ces Badineries ne ſont telles qu'en apparence, car dans le fonds elles portent un ſens très-ſolide. Et, comme par la définition du Point, de la Ligne & de la Surface, & par d'autres principes très-familiers nous parvenons à des connoiſſances qui meſurent enfin le Ciel & la Terre ; de meſme auſſi par les raiſonnemens, & les conſéquences que l'on peut tirer de ces Fables, on ſe forme le jugement & les mœurs, on ſe rend capable des grandes choſes.

Elles ne ſont pas ſeulement Morales ; elles donnent encore d'autres connoiſſances. Les proprietez des Animaux, & leurs divers Caracteres y ſont exprimez, par conſéquent les noſtres auſſi ; puiſque nous ſommes l'abregé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les créatures irraiſonnables. Quand Promethée voulut former l'Homme, il prit la qualité dominante de chaque Beſte. De ces piéces ſi différentes il compoſa noſtre eſpéce, il fit çet Ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainſi ces Fables ſont un Tableau, où chacun de nous ſe trouve dépeint. Ce qu'elles nous repréſentent, confirme les perſonnes d'âge avancé dans les connoiſſances que l'uſage leur a données, & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils ſçachent. Comme ces derniers ſont nouveaux-venus dans le monde, ils n'en connoiſſent pas encore les habitans, ils ne ſe connoiſſent pas eux-meſmes. On ne les doit laiſſer dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'eſt qu'un Lion, un Renard, ainſi du reſte : & pourquoy l'on compare quelquefois un homme à ce Renard ou à ce Lion. C'eſt à quoy les Fables travaillent : les prémieres Notions de ces choſes proviennent d'elles.

J'ay déja paſſé la longueur ordinaire des Préfa-

ces ;

ces; cependant je n'ay pas encore rendu raiſon de la conduite de mon Ouvrage. L'Apologue eſt composé de deux parties, dont on peut appeller l'une le Corps, l'autre l'Ame. Le Corps eſt la Fable, l'Ame eſt la Moralité. Ariſtote n'admet dans la Fable que les animaux, il en exclud les hommes & les plantes. Cette regle eſt moins de néceſſité que de bienſéance, puiſque ny Eſope, ny Phedre, ny aucun des Fabuliſtes ne l'a gardée: tout au contraire de la Moralité dont aucun ne ſe diſpenſe. Que s'il m'eſt arrivé de le faire, ce n'a eſté que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, & où il eſt aiſé au Lecteur de la ſuppléer. On ne conſidere en France que ce qui plaiſt. C'eſt la grande regle, & pour ainſi dire la ſeule. Je n'ay donc pas crû que ce fuſt un crime de paſſer par-deſſus les anciennes Coûtumes, lorſque je ne pouvois les mettre en uſage ſans leur faire tort. Du temps d'Eſope la Fable eſtoit contée ſimplement, la Moralité ſéparée, & toûjours en ſuite. Phedre eſt venu qui ne s'eſt pas aſſujetty à cet Ordre; il embellit la Narration, & tranſporte quelquefois la Moralité de la fin au commencement. Quand il ſeroit néceſſaire de luy trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en obſerver un qui n'eſt pas moins important. C'eſt Horace qui nous le donne. Cet Au-

teur ne veut qu'un Ecrivain s'opiniastre contre l'incapacité de son esprit, ny contre celle de sa matiere. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réüssir n'en vient jusques-là : il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sçauroit rien faire de bon.

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ay fait à l'égard de quelques Moralitez, du succès desquelles je n'ay pas desesperé.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour Fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet Auteur a voulu donner à son Heros un Caractere, & des avantures qui répondissent à ses Fables. Cela m'a paru d'abord spécieux ; mais j'ay trouvé à la fin peu de certitude en cette Critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus & Esope ; on y trouve trop de niaiseries : & qui est le Sage à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas esté sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le Caractere que Planude donne à Esope, est semblable à celuy que Plutarque luy a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, & qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des

ſept Sages eſt auſſi une invention. Il eſt aiſé de douter de tout : quant à moy, je ne vois pas bien pourquoy Plutarque auroit voulu impoſer à la poſterité dans ce Traité-là, luy qui fait profeſſion d'eſtre véritable par tout ailleurs, & de conſerver à chacun ſon Caractere. Quand cela ſeroit, je ne ſçaurois que mentir ſur la foy d'autruy ; me croira-t-on moins que ſi je m'arreſte à la mienne ? Car ce que je puis eſt de compoſer un tiſſu de mes conjectures, lequel j'intituleray, Vie d'Eſope. Quelque vray-ſemblable que je le rende, on ne s'y aſſurera pas ; & Fable pour Fable, le Lecteur préferera toûjours celle de Planude à la mienne.





LA VIE D'ESOPE LE PHRYGIEN.

NOus n'avons rien d'aſſuré touchant la naiſſance d'Homere & d'Eſope. A peine meſme ſçait-on ce qui leur eſt arrivé de plus remarquable. C'eſt de quoy il y a lieu de s'étonner, vû que l'Hiſtoire ne rejette pas des choſes moins agréables & moins néceſſaires que celle-là. Tant de deſtructeurs de Nations, tant de Princes ſans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris juſqu'aux moindres particularitez de leur vie, & nous ignorons les plus importantes de celle d'Eſope & d'Homere, c'eſt-à-dire des deux perſonnages qui ont le mieux merité des ſiecles ſuivans. Car Homere n'eſt pas ſeulement le Pere des Dienx, c'eſt auſſi celuy des bons Poëtes. Quant à Eſope, il me ſemble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages dont la Gréce s'eſt tant vantée; luy qui enſeignoit la véritable Sageſſe, &

qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des Définitions & des Regles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands-Hommes; mais la pluspart des Sçavans les tiennent toutes deux fabuleuses; particulierement celle que Planude a écrite. Pour moy je n'ay pas voulu m'engager dans cette Critique. Comme Planude vivoit dans un siecle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas estre encore éteinte, j'ay cru qu'il sçavoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance je l'ay suivy, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esope que ce qui m'a semblé trop puerile, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienseance.

Esope estoit Phrygien, d'un Bourg appellé *Amorium*. Il naquit vers la cinquante-septiéme Olympiade, quelques deux cens ans après la fondation de Rome. On ne sçauroit dire s'il eut sujet de remercier la Nature, ou bien de se plaindre d'elle; car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naistre difforme & laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à luy refuser presque entierement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas esté de condition à estre Esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste son ame se main-

tint toûjours libre & indépendante de la fortune. Le prémier Maiſtre qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre, ſoit qu'il le jugeaſt incapable de toute autre choſe, ſoit pour s'oſter de devant les yeux un objet ſi déſagréable. Or il arriva que ce Maiſtre eſtant allé voir ſa maiſon des champs, un Payſan luy donna des Figues; il les trouva belles, & les fit ſerrer fort ſoigneuſement, donnant ordre à ſon Sommelier, appellé Agathopus, de les luy apporter au ſortir du bain. Le hazard voulut qu'Eſope eut affaire dans le logis. Auſſi-toſt qu'il y fut entré, Agathopus ſe ſervit de l'occaſion, & mangea les figues avec quelques-uns de ſes Camarades; puis ils rejetterent cette friponnerie ſur Eſope, ne croyant pas qu'il ſe puſt jamais juſtifier, tant il eſtoit begue, & paroiſſoit idiot. Les chaſtimens dont les Anciens uſoient envers leurs Eſclaves, eſtoient fort cruels, & cette faute très-puniſſable. Le pauvre Eſope ſe jetta aux pieds de ſon Maiſtre; & ſe faiſant entendre du mieux qu'il pût, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace, qu'on ſurſiſt de quelques momens ſa punition. Cette grace luy ayant eſté accordée, il alla querir de l'eau tiéde, la bût en préſence de ſon Seigneur, ſe mit les doigts dans la bouche, & ce qui s'enſuit, ſans rendre autre choſe que cette eau

ſeule. Aprés s'eſtre ainſi juſtifié, il fit ſigne qu'on obligeaſt les autres d'en faire autant. Chacun demeura ſurpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention puſt partir d'Eſope. Agathopus & ſes Camarades ne parurent point étonnez. Ils bûrent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & ſe mirent les doigts dans la bouche ; mais ils ſe garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laiſſa pas d'agir, & de mettre en évidence les figues toutes cruës encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Eſope ſe garentit ; ſes accuſateurs furent punis doublement pour leur gourmandiſe & pour leur méchanceté. Le lendemain aprés que leur Maiſtre fut parti, & le Phrygien eſtant à ſon travail ordinaire, quelques Voyageurs égarez (aucuns diſent que c'eſtoient les Preſtres de Diane) le prierent au nom de Jupiter Hoſpitalier, qu'il leur enſeignaſt le chemin qui conduiſoit à la Ville. Eſope les obligea prémierement de ſe repoſer à l'ombre ; puis leur ayant préſenté une légere collation, il voulut eſtre leur guide, & ne les quitta qu'aprés qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au Ciel, & prierent Jupiter de ne pas laiſſer cette action charitable ſans récompenſe. A peine Eſope les eut quittez, que le chaud & la laſſitude le contraignirent de s'endormir.

Pendant ſon ſommeil il s'imagina que la Fortune eſtoit debout devant luy, qui luy délioit la langue, & par meſme moyen luy faiſoit préſent de cet Art dont on peut dire qu'il eſt l'Auteur. Réjouy de cette avanture, il s'éveilla en ſurſaut; & en s'éveillant, qu'eſt-cecy ? dit-il, ma voix eſt devenuë libre, je prononce bien un raſteau, une charruë, tout ce que je veux. Cette merveille fut cauſe qu'il changea de Maiſtre. Car comme un certain Zénas qui eſtoit là en qualité d'Oeconome, & qui avoit l'œil ſur les Eſclaves, en eut batu un outrageuſement pour une faute qui ne le méritoit pas, Eſope ne pût s'empeſcher de le reprendre, & le menaça que ces mauvais traitemens ſeroient ſçeus. Zénas pour le prévenir, & pour ſe vanger de luy, alla dire au Maiſtre qu'il eſtoit arrivé un prodige dans ſa maiſon: que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en ſervoit qu'à blaſpheſmer, & à médire de leur Seigneur. Le Maiſtre le crût, & paſſa bien plus avant; car il luy donna Eſope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un Marchand l'alla trouver, & luy demanda ſi pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque beſte de ſomme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ay pas le pouvoir; mais je te vendray ſi tu veux un de nos eſclaves.

Esclaves. Là-dessus ayant fait venir Esope, le Marchand dit : Est-ce afin de te mocquer, que tu me proposes l'achapt de ce personnage ? On le prendroit pour une Outre. Dès que le Marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappella, & luy dit : Achepte-moy hardiment, je ne te seray pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma mine les fera taire, on les menacera de moy comme de la Beste. Cette raillerie plût au Marchand. Il achepta nostre Phrygien trois oboles, & dit en riant : Les Dieux soient loüez, je n'ay pas fait grande acquisition à la verité, aussi n'ay-je pas déboursé grand argent. Entre-autres denrées, ce Marchand trafiquoit d'Esclaves. Si bien qu'allant à Ephese pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage, fut departi selon leur employ & selon leurs forces. Esope pria que l'on eust égard à sa taille, qu'il estoit nouveau venu, & devoit estre traité doucement. Tu ne porteras rien si tu veux, luy repartirent ses Camarades. Esope se piqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : C'estoit le fardeau le plus pesant Chacun crût qu'il l'avoit fait par bestise : mais dès la disnée

le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, & de mesme le lendemain; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirez. Quant au Marchand, il se défit de tous ses Esclaves, à la réserve d'un Grammairien, d'un Chantre & d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux prémiers le plus proprement qu'il pût, comme chacun farde sa marchandise. Esope au contraire ne fut vestu que d'un sac, & placé entre ces deux Compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques Acheteurs se présenterent; entr'autres un Philosophe appellé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils sçavoient faire: Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en falut peu qu'on ne prist la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le Marchand fit son Chantre mille oboles, son Grammairien trois mille; & en cas que l'on achetast l'un des deux, il devoit donner Esope par-dessus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégousta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soy sans avoir fait quelque emplette, ses Disciples luy conseillerent d'acheter ce petit bout d'hom-

me qui avoit ri de si bonne grace; on en feroit un épouvantail, il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, & fit prix d'Esope à soixante oboles. Il luy demanda devant que de l'acheter, à quoy il luy seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses Camarades. Esope répondit, à rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les Commis de la Doüane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre, & luy en donnerent quittance sans rien payer. Xantus avoit une femme de goust assez délicat, & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas; si bien que de luy aller présenter sérieusement son nouvel Esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulust mettre en colere, & se faire mocquer de luy. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune Esclave le plus beau du monde & le mieux fait. Sur cette nouvelle, les Filles qui servoient sa femme se penserent battre à qui l'auroit pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées, quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cry. La Maistresse du logis dit que c'estoit pour la chasser, qu'on luy amenoit un tel Monstre: qu'il y avoit long-temps que le Philosophe se

lassoit d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa jusqu'à tel point, que la femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, & Esope par son esprit, que les choses s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-estre que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel Esclave. Je laisseray beaucoup de petites choses où il fit paroistre la vivacité de son esprit : car quoyqu'on puisse juger par là de son caractere, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voicy seulement un échantillon de son bons sens & de l'ignorance de son Maistre. Celuy-cy alla chez un Jardinier se choisir luy-mesme une salade. Les herbes cueillies, le Jardinier le pria de luy satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la Philosophie aussi-bien que le Jardinage. C'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au conttaire de celles que la terre produisoit d'elle-mesme, sans culture ny amandement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coûtume de faire quand on est court. Esope se mit à rire, & ayant tiré son Maistre à part, il luy conseilla de dire à ce Jardinier qu'il luy avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la ques-

tion n'eſtoit pas digne de luy ; il le laiſſoit donc avec ſon garçon, qui aſſurément le ſatisferoit. Xantus s'eſtant allé promener d'un autre coſté du Jardin, Eſope compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un prémier mary en épouſeroit un ſecond, qui auroit auſſi des enfans d'une autre femme. Sa nouvelle Epouſe ne manqueroit pas de concevoir de l'averſion pour ceux-cy, & leur oſteroit la nourriture, afin que les ſiens en profitaſſent. Il en eſtoit ainſi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui réſervoit toute ſa tendreſſe & tous ſes bienfaits pour les ſiennes ſeules : elle eſtoit maraſtre des unes, & mere paſſionnée des autres. Le Jardinier parut ſi content de cette raiſon, qu'il offrit à Eſope tout ce qui eſtoit dans ſon jardin. Il arriva quelque temps aprés un grand differend entre le Philoſophe & ſa femme. Le Philoſophe eſtant de feſtin mit à part quelques friandiſes, & dit à Eſope, Va porter cecy à ma bonne Amie. Eſope l'alla donner à une petite chienne qui eſtoit les délices de ſon Maiſtre. Xantus de retour ne manqua pas de demander des nouvelles de ſon préſent, & ſi on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : On fit venir Eſope pour l'éclaircir. Xantus qui ne cherchoit qu'un pré-

texte pour le faire battre, luy demanda s'il ne luy avoit pas dit expreſſément : Va-t'en porter de ma part ces friandiſes à ma bonne Amie ? Eſope répondit là-deſſus, que la bonne amie n'eſtoit pas la femme, qui pour la moindre parole menaçoit de faire un divorce ; c'eſtoit la chienne qui enduroit tout, & qui revenoit faire des careſſes aprés qu'on l'avoit battuë. Le Philoſophe demeura court ; mais ſa femme entra dans une telle colere qu'elle ſe retira d'avec luy. Il n'y eut parent ny amy par qui Xantus ne luy fiſt parler, ſans que les raiſons ny les prieres y gagnaſſent rien. Eſope s'aviſa d'un ſtratagême. Il acheta force gibier comme pour une nopce conſidérable, & fit tant qu'il fut rencontré par un des Domeſtiques de ſa Maiſtreſſe. Celuy-cy luy demanda pourquoy tant d'appreſts. Eſope luy dit, que ſon Maiſtre ne pouvant obliger ſa femme de revenir, en alloit épouſer une autre. Auſſi-toſt que la Dame ſceut cette nouvelle, elle retourna chez ſon Mary par eſprit de contradiction, ou par jalouſie. Ce ne fut pas ſans la garder bonne à Eſope, qui tous les jours faiſoit de nouvelles piéces à ſon Maiſtre, & tous les jours ſe ſauvoit du chaſtiment par quelque trait de ſubtilité. Il n'eſtoit pas poſſible au Philoſophe. Un certain jour de marché, Xantus qui avoit

deſſein de régaler quelques-uns de ſes Amis, luy commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur & rien autre choſe. Je t'apprendray, dit en ſoy-meſme le Phrygien, à ſpécifier ce que tu ſouhaites, ſans t'en remettre à la diſcretion d'un Eſclave. Il n'acheta donc que des langues, leſquelles il fit accommoder à toutes les ſauces; l'Entrée, le Second, l'Entremets, tout ne fut que Langues. Les Conviez loüerent d'abord le choix de ce Mets, à la fin ils s'en dégouterent. Ne t'ay-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? Et qu'y a-t'il de meilleur que la langue, reprit Eſope? C'eſt le lien de la vie civile, la Clef des Sciences, l'Organe de la verité & de la raiſon. Par elle on baſtit les Villes, & on les police; on inſtruit, on perſuade, on regne dans les Aſſemblées; on s'acquite du prémier de tous les devoirs, qui eſt de loüer les Dieux. Hé bien (dit Xantus qui prétendoit l'attraper) achete-moy demain ce qui eſt de pire: ces meſmes perſonnes viendront chez moy; & je veux diverſifier. Le lendemain Eſope ne fit ſervir encore que les meſmes Mets, diſant que la Langue eſt la pire choſe qui ſoit au monde. C'eſt la Mere de tous débats, la Nourrice des procès, la ſource des diviſions & des guerres. Si l'on dit qu'elle eſt l'organe de la verité, c'eſt auſſi celuy

de l'erreur, & qui pis eſt de la Calomnie. Par elle on détruit les Villes, on perſuade de méchantes choſes. Si d'un coſté elle louë les Dieux, de l'autre elle profere des Blaſphêmes contre leur puiſſance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus; que véritablement ce Valet luy eſtoit fort néceſſaire, car il ſçavoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philoſophe. De quoy vous mettez-vous en peine? reprit Eſope: Eh trouve-moy, dit Xantus, un homme qui ne ſe mette en peine de rien. Eſope alla le lendemain ſur la place: & voyant un Païſan qui regardoit toutes choſes avec la froideur & l'indifférence d'une ſtatuë; il amena ce Païſan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme ſans ſoucy que vous demandez. Xantus commanda à ſa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un baſſin, puis de laver elle-meſme les pieds de ſon nouvel Hoſte. Le Païſan la laiſſa faire, quoiqu'il ſceuſt fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur; mais il diſoit en luy-meſme: c'eſt peut eſtre la coûtume d'en uſer ainſi. On le fit aſſeoir au haut bout; il prit ſa place ſans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre choſe que blaſmer ſon Cuiſinier: rien ne luy plaiſoit, ce qui eſtoit doux, il le trouvoit trop ſalé; & ce qui étoit trop ſalé, il le trouvoit doux. L'Homme

me ſans ſoucy le laiſſoit dire, & mangeoit de toutes ſes dents. Au deſſert on mit ſur la table un Gâteau que la femme du Philoſophe avoit fait. Xantus le trouva mauvais, quoyqu'il fut très-bon. Voilà, dit-il, la patiſſerie la plus méchante que j'aye jamais mangée: il faut bruſler l'Ouvriere, car elle ne fera de ſa vie rien qui vaille: qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le Païſan, je m'en vais querir ma femme; on ne fera qu'un bucher pour toutes les deux. Ce dernier trait déſarçonna le Philoſophe, & luy oſta l'eſpérance de jamais attraper le Phrygien. Or ce n'eſtoit pas ſeulement avec ſon Maiſtre qu'Eſope trouvoit occaſion de rire & de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit; il rencontra en chemin le Magiſtrat, qui luy demanda où il alloit. Soit qu'Eſope fuſt diſtrait, ou pour une autre raiſon, il répondit qu'il n'en ſçavoit rien. Le Magiſtrat tenant à mépris & irréverence cette réponſe, le fit mener en priſon. Comme les Huiſſiers le conduiſoient: Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ay très-bien répondu? Sçavois-je que l'on me feroit aller où je vais? Le Magiſtrat le fit relaſcher, & trouva Xantus heureux d'avoir un Eſclave ſi plein d'eſprit. Xantus de ſa part voyoit par-là de quelle importance il luy eſtoit de ne point affranchir Eſo-

pe, & combien la possession d'un tel esclave luy faisoit d'honneur. Mesme un jour, faisant la débauche avec ses Disciples, Esope qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi-bien au Maistre qu'aux Ecoliers. La débauche du vin, leur dit-il, a trois degrez; le prémier de volupté, le second d'yvrognerie, le troisiéme de fureur. On se mocqua de son observation, & l'on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la Mer. Cela fit rire la Compagnie. Xantus soûtint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la Mer toute entiere, & pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt. Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope luy dit qu'il estoit perdu, & que sa maison l'estoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philosophe bien alarmé. Il pria Esope de luy enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-cy. Quand le jour que l'on avoit pris pour la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la Mer pour estre témoin de la honte du Philosophe. Celuy de ses Disciples qui avoit gagé contre luy, triomphoit déjà. Xantus dit

à l'Assemblée: Messieurs, j'ay gagé véritablement que je boirois toute la Mer, mais non pas les Fleuves qui entrent dedans; c'est pourquoy que celuy qui a gagé contre moy détourne leur cours; & puis je feray ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le Disciple confessa qu'il estoit vaincu, & demanda pardon à son Maistre. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations. Pour récompense Esope luy demanda la liberté. Xantus la luy refusa, & dit que le temps de l'affranchir n'estoit pas encore venu; si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit; partant qu'il prist garde au prémier présage qu'il auroit, estant sorty du logis; s'il estoit heureux, & que par exemple deux Corneilles se présentassent à sa veuë, la liberté luy seroit donnée; s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassast point d'estre Esclave. Esope sortit aussi tost. Son Maistre estoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine nostre Phrygien fut hors, qu'il apperçut deux Corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son Maistre, qui voulut voir luy-mesme, s'il disoit vray. Tandis que Xantus venoit, l'une des Corneilles s'envola. Me tromperas-tu toû-

jours ? dit-il à Esope, qu'on luy donne les étrivieres. L'ordre fut executé. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas ; il promit qu'il s'y trouveroit. Helas ! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs ! moy qui ay vû deux Corneilles je suis battu, mon Maistre qui n'en a vû qu'une est prié de nopces. Ce mot plut tellement à Xantus qu'il commanda qu'on cessast de fouetter Esope ; mais quant à la liberté, il ne se pouvoit résoudre à la luy donner, encore qu'il la luy promit en diverses occasions. Un jour ils se promenoient tous deux parmy de vieux monumens, considérant avec beaucoup de plaisir les Inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre, quoyqu'il demeurast long-temps à en chercher l'explication. Elle estoit composée des prémieres lettres de certains mots. Le Philosophe avoua ingenûment que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un Trésor par le moyen de ces lettres, luy dit Esope, quelle récompense auray-je ? Xantus luy promit la liberté, & la moitié du Trésor. Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colomne nous en rencontrerons un. En effet ils le trouverent après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le Philosophe fut sommé de tenir parole, mais il reculoit toû-

jours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres; ce me sera un autre Trésor plus précieux qu'iceluy lequel nous avons trouvé. On les a icy gravées, poursuivit Esope, comme estant les prémieres lettres de ces mots ἀπόβας βήματα &c. C'est-à-dire, *Si vous reculez quatre pas, & que vous creusiez, vous trouverez un Trésor.* Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toy; n'espere donc pas que je t'affranchisse. Et moy, répliqua Esope, je vous dénonceray au Roy Denys; car c'est à luy que le Trésor appartient, & ces mesmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le Philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prist sa part de l'argent, & qu'il n'en dist mot; de quoy Esope déclara ne luy avoir aucune obligation, ces lettres ayant esté choisies de telle maniere qu'elles enfermoient un triple sens, & signifioient encore, *En vous en allant vous partagerez le Trésor que vous aurez rencontré.* Dès qu'ils furent de retour, Xantus commanda que l'on enfermast le Phrygien, & que l'on luy mist les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allast publier cette avanture. Helas! s'écria Esope, est-ce ainsi que les Philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous vou-

drez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. Sa prédiction se trouva vraye. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un Aigle enleva l'Anneau public (c'estoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du Conseil) & le fit tomber au sein d'un Esclave. Le Philosophe fut consulté là-dessus, & comme estant Philosophe, & comme estant un des prémiers de la République. Il demanda temps, & eut recours à son Oracle ordinaire, c'estoit Esope. Celuy-cy luy conseilla de le produire en public; parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toûjours à son Maistre; sinon, il n'y auroit que l'Esclave de blasmé. Xantus approuva la chose, & le fit monter à la Tribune aux Harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire, personne ne s'imagina qu'il pust rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette maniere. Esope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y estoit enfermée. Les Samiens luy crierent qu'il dist donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La Fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le Maistre & l'Esclave: si l'Esclave disoit mal, il seroit battu; s'il disoit mieux que le Maistre, il seroit battu

encore. Aussi-tost on pressa Xantus de l'affranchir. Le Philosophe résista long-temps. A la fin le Prévost de Ville le menaça de le faire de son office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme Magistrat, de façon que le Philosophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens estoient menacez de servitude par ce Prodige, & que l'Aigle enlevant leur sceau, ne signifioit autre chose qu'un Roy puissant qui vouloit les assujettir. Peu de temps après Crésus Roy des Lydiens fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires, sinon qu'il les y forceroit par les armes. La pluspart estoient d'avis qu'on luy obéït. Esope leur dit que la Fortune présentoit deux chemins aux hommes; l'un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre d'esclavage, dont les commencemens estoient plus aisez, mais la suite laborieuse. C'estoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de deffendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction. Crésus se mit en estat de les attaquer. L'Ambassadeur luy dit que tant qu'ils auroient Esope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontez, vû la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya

demander, avec promeſſe de leur laiſſer la liberté, s'ils le luy livroient. Les principaux de la Ville trouverent ces conditions avantageuſes, & ne crurent pas que leur repos leur coûtaſt trop cher quand ils l'achepteroient aux dépens d'Eſope. Le Phrygien leur fit changer de ſentiment, en leur contant que les Loups & les Brebis ayant fait un traité de paix, celles-cy donnerent leurs Chiens pour oſtages. Quand elles n'eurent plus de défenſeurs, les Loups les étranglerent avec moins de peine, qu'ils ne faiſoient. Cet Apologue fit ſon effet: les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient priſe. Eſope voulut toutefois aller vers Créſus, & dit qu'il les ſerviroit plus utilement eſtant près du Roy, que s'il demeuroit à Samos. Quand Créſus le vit, il s'étonna qu'une ſi chétive créature luy euſt eſté un ſi grand obſtacle. Quoy! voilà celuy qui fait qu'on s'oppoſe à mes volontez! s'écria-t'il. Eſope ſe proſterna à ſes pieds. Un homme prenoit des Sauterelles, dit-il: une Cigale luy tomba auſſi ſous la main. Il s'en alloit la tuer, comme il avoit fait les Sauterelles. Que vous ay-je fait? dit-elle à cet homme: je ne ronge point vos bleds; je ne vous procure aucun dommage: vous ne trouverez en moy que la voix, dont je me ſers fort innocemment. Grand Roy,

je

je ressemble à cette Cigale, je n'ay que la voix, & ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus touché d'admiration & de pitié, non-seulement luy pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération. En ce temps-là le Phrygien composa ses Fables, lesquelles il laissa au Roy de Lydie, & fut envoyé par luy vers les Samiens, qui décernerent à Esope de grands honneurs. Il luy prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycerus Roy de Babylone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des Problemes à soudre sur toutes sortes de matieres, à condition de se payer une espece de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées; en quoy Lycerus assisté d'Esope avoit toûjours l'avantage, & se rendoit illustre parmy les autres, soit à résoudre, soit à proposer. Cependant nostre Phrygien se maria, & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celuy-cy le paya d'ingratitude, & fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela estant venu à la connoissance d'Esope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par les

quelles il ſembloit qu'Eſope euſt intelligence avec les Rois qui eſtoient émules de Lycerus. Lycerus perſuadé par le cachet & par la ſignature de ces lettres, commanda à un de ſes Officiers nommé Hermippus, que ſans chercher de plus grandes preuves il fiſt mourir promptement le traiſtre Eſope. Cet Hermippus eſtant amy du Phrygien, luy ſauva la vie, & à l'inſceu de tout le monde le nourrit longtemps dans un Sépulchre; juſqu'à ce que Nectenabo Roy d'Egypte, ſur le bruit de la mort d'Eſope, crut à l'avenir rendre Lycerus ſon tributaire. Il oſa le provoquer, & le défia de luy envoyer des Architectes qui ſceuſſent baſtir une tour en l'air, & par meſme moyen un homme preſt à répondre à toutes ſortes de queſtions. Lycerus ayant lû les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de ſon Eſtat, chacun d'eux demeura court, ce qui fit que le Roy regretta Eſope; quand Hermippus luy dit qu'il n'eſtoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très-bien receu, ſe juſtifia, & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roy d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il envoyeroit au Printemps les Architectes & le Répondant à toutes ſortes de queſtions. Lycerus remit Eſope en poſſeſſion de tous ſes biens, & luy fit livrer Ennus pour en faire ce

qu'il voudroit. Esope le receut comme son enfant, & pour toute punition, luy recommanda d'honorer les Dieux & son Prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres, bien traiter sa femme, sans pourtant luy confier son secret, parler peu, & chasser de chez soy les babillards, ne se point laisser abbattre aux malheurs, avoir soin du lendemain; car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'estre importun à ses amis pendant son vivant; sur tout n'estre point envieux du bonheur ny de la vertu d'autruy, d'autant que c'est se faire du mal à soy-mesme. Ennus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Esope, comme d'un trait qui luy auroit pénetré le cœur, mourut peu de temps aprés. Pour revenir au défi de Nectenabo, Esope choisit des Aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire:) il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel estoit un jeune enfant. Le Printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les Peuples chez qui il passoit. Nectenabo, qui sur le bruit de sa mort avoit envoyé l'Enigme, fut extresmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, & ne se fust jamais engagé dans un tel défi contre Lyce-

rus, s'il euſt crû Eſope vivant. Il luy demanda s'il avoit amené les Architectes & le Répondant. Eſope dit, que le Répondant eſtoit luy-meſme, & qu'il feroit voir les Architectes quand il ſeroit ſur le lieu. On ſortit en pleine campagne, où les Aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnaſt du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Eſope à Nectenabo, que je vous ay trouvé les Ouvriers, fourniſſez-leur des materiaux. Nectenabo avoua que Lycerus eſtoit le vainqueur. Il propoſa toutefois cecy à Eſope. J'ay des Cavales en Egypte qui conçoivent au ſeul henniſſement des Chevaux qui ſont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-deſſus ? Le Phrygien remit ſa réponſe au lendemain, & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un Chat & de le mener fouettant par les ruës. Les Egyptiens qui adorent cet animal, ſe trouverent extreſmement ſcandaliſez du traitement que l'on luy faiſoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent ſe plaindre au Roy. On fit venir en ſa préſence le Phrygien. Ne ſçavez-vous pas, luy dit le Roy, que cet animal eſt un de nos Dieux ? Pourquoy donc le faites-vous traiter de la ſorte ? C'eſt pour l'offenſe qu'il a commiſe envers Lycerus, reprit Eſope : car la nuit der-

niere il luy a étranglé un Coq extreſmement courageux, qui chantoit à toutes les heures. Vous eſtes un menteur, repartit le Roy; comment ſeroit-il poſſible que ce Chat euſt fait en ſi peu de temps un ſi long voyage? Et comment eſt-il poſſible, reprit Eſope, que vos Jumens entendent de ſi loin nos Chevaux hannir, & conçoivent pour les entendre? En ſuite de cela, le Roy fit venir d'Heliopolis certains Perſonnages d'eſprit ſubtil, & ſçavans en queſtions Enigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas ils propoſerent à Eſope diverſes choſes: celle-cy entr'autres. Il y a un grand Temple qui eſt appuyé ſur une Colomne entourée de douze Villes, chacune deſquelles a trente Arcboutans, & autour de ces Arcboutans ſe promenent l'une aprés l'autre, deux Femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Eſope, cette queſtion aux petits enfans de noſtre païs. Le Temple eſt le Monde, la Colomne l'An, les Villes ce ſont les Mois, & les Arcboutans les Jours, autour deſquels ſe promenent alternativement le Jour & la Nuit. Le lendemain Nectenabo aſſembla tous ſes amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton ſoit la cauſe que Lycerus remporte le prix, & que j'aye la confuſion pour mon

partage. Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fist des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une Cédule, par laquelle Nectenabo confessoit devoir deux mille talens à Lycerus. La Cédule fut mise entre les mains de Nectenabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrit, les amis du Prince soûtinrent que la chose contenuë dans cet écrit estoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria: Voilà la plus grande fausseté du monde: je vous en prens à témoins tous tant que vous estes. Il est vray, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ay donc satisfait à vostre demande, reprit Esope. Nectenabo le renvoya comblé de présens, tant pour luy que pour son Maistre. Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-estre cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé, celle-là qui des libéralitez de ses Amans fit élever une des trois Pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration: c'est la plus petite; mais celle qui est bastie avec le plus d'art. Esope à son retour dans Babylone fut receu de Lycerus avec de grandes démonstrations de joye & de bien-veillance: ce Roy luy fit ériger une Statuë. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta

la Cour de Lycerus où il avoit tous les avantages qu'on peut ſouhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Gréce encore une fois. Lycerus ne le laiſſa pas partir ſans embraſſemens & ſans larmes, & ſans le faire promettre ſur les Autels qu'il reviendroit achever ſes jours auprès de luy. Entre les Villes où il s'arreſta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne luy rendirent point d'honneurs. Eſope piqué de ce mépris, les compara aux baſtons qui flotent ſur l'onde. On s'imagine de loin que c'eſt quelque choſe de conſidérable, de près on trouve que ce n'eſt rien. La comparaiſon luy couſta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, & un ſi violent déſir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'eſtre décriez par luy) qu'ils réſolurent de l'oſter du monde. Pour y parvenir, ils cacherent parmy ſes hardes un de leurs Vaſes ſacrez, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Eſope de vol & de ſacrilege, & qu'ils le condamneroient à la mort. Comme il fut ſorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui eſtoient en peine. Ils l'accuſerent d'avoir dérobé leur Vaſe. Eſope le nia avec des ſermens : on chercha dans ſon équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Eſope put

dire, n'empeſcha point qu'on ne le traitaſt comme un criminel infame. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans les cachots, puis condamné à eſtre précipité. Rien ne luy ſervit de ſe deffendre avec ſes armes ordinaires, & de raconter des Apologues; les Delphiens s'en mocquerent. La Grenouille, leur dit-il, avoit invité le Rat à la venir voir; afin de luy faire traverſer l'onde, elle l'attacha à ſon pied. Dès qu'il fut ſur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le deſſein de le noyer, & d'en faire enſuite un repas. Le malheureux Rat réſiſta quelque peu de temps. Pendant qu'il ſe débattoit ſur l'eau, un Oyſeau de proye l'apperceut, fondit ſur luy, & l'ayant enlevé avec la Grenouille qui ne ſe pût détacher, il ſe repeut de l'un & de l'autre. C'eſt ainſi, Delphiens abominables, qu'un plus puiſſant que nous me vengera; je périray, mais vous périrez auſſi. Comme on le conduiſoit au ſupplice, il trouva moyen de s'échaper, & entra dans une petite Chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet Aſile, leur dit-il, parce que ce n'eſt qu'une petite Chapelle; mais un jour viendra que voſtre méchanceté ne trouvera point de retraite ſeure, non pas meſme dans les Temples: il vous arrivera la meſme choſe qu'à l'Aigle, laquelle nonobſtant les

prieres

prieres de l'Escarbot, enleva un Liévre qui s'estoit réfugié chez luy : la génération de l'Aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchez de tous ces exemples, le précipiterent. Peu de temps après sa mort une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demanderent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit, qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, & satisfaire aux Manes d'Esope. Aussi-tost une Pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignerent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit; les hommes vengerent aussi la mort de leur Sage. La Grece envoya des Commissaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuse.





TABLE DES FABLES

contenuës par ordre Alphabetique en ce volume.

A

B

TABLE DES FABLES.

TABLE DES FABLES.

TABLE DES FABLES.

TABLE DES FABLES.

TABLE DES FABLES.

TABLE DES FABLES.

Fin de la Table.

FABLES



N Tardieu in. & f.

FABLES
CHOISIES
A
MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

JE chante les Heros, dont Eſope eſt le pere,
Troupe de qui l'Hiſtoire, encor que menſongere,
Contient des véritez, qui ſervent de leçons.
Tout parle en mon Ouvrage, & meſme les poiſſons,

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes,
Je me sers d'Animaux pour instruire les hommes.
ILLUSTRE REJETTON D'UN PRINCE aimé des Cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui faisant fléchir les plus superbes Testes,
Comptera desormais ses jours par ses Conquestes:
Quelqu'autre te dira d'une plus forte voix,
Les faits de tes Ayeux & les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir de moindres avantures,
Te tracer en ces vers de legeres peintures.
Et si de t'agrér je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.



LIVRE PREMIER.

FABLE I.

La Cigale & la Fourmi.

LA Cigale ayant chanté
Tout l'Eté,
Se trouva fort dépourvûë
Quand la Bize fut venuë.
Pas un ſeul petit morceau
De mouche ou de vermiſſeau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi ſa voiſine;
La priant de lui prêter
Quelque grain pour ſubſiſter
Juſqu'à la ſaiſon nouvelle.
Je vous payrai, lui dit-elle,
Avant l'Ouſt, foi d'animal,
Intereſt & principal.
La Fourmi n'eſt pas prêteuſe:
C'eſt-là ſon moindre défaut.

Que faiſiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuſe.
Nuit & jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaiſe.
Vous chantiez ? j'en ſuis fort aiſe,
Et bien, danſez maintenant.

FABLE II.

Le Corbeau & le Renard.

MAiſtre Corbeau ſur un arbre perché,
Tenoit en ſon bec un fromage:
Maiſtre Renard par l'odeur alleyché,
Luy tint à peu prés ce langage.
Hé bon jour, Monſieur du Corbeau:
Que vous eſtes joli ! que vous me ſemblez beau !
Sans mentir ſi voſtre ramage
Se raporte à voſtre plumage,
Vous eſtes le Phœnix des hoſtes de ce bois.
A ces mots le Corbeau ne ſe ſent pas de joye:

Et pour montrer ſa belle voix,
Il ouvre un large bec, laiſſe tomber ſa proye.
Le Renard s'en ſaiſit, & dit : Mon bon Monſieur,
Apprenez que tout flateur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage ſans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

FABLE III.

La Grenoüille qui ſe veut faire auſſi groſſe que le Bœuf.

UNe Grenoüille vit un Bœuf
Qui lui ſembla de belle taille.
Elle qui n'eſtoit pas groſſe en tout comme un œuf,
Envieuſe s'eſtend, & s'enfle, & ſe travaille,
Pour égaler l'animal en groſſeur ;
Diſant, regardez-bien, ma ſœur,
Eſt-ce aſſez ? dîtes-moi, n'y ſuis-je point encore ?

Nenny. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà ?
Vous n'en approchez point. La chetive pécore,
S'enfla si bien, qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs.
Tout petit Prince a des Ambassadeurs ;
Tout Marquis veut avoir des Pages.

FABLE IV.

Les deux Mulets.

DEux Mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé ;
L'autre portant l'argent de la Gabelle.
Celui-ci glorieux d'une charge si belle,
N'eust voulu pour beaucoup en estre soulagé,
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette :
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,

Le ſaiſit au frein, & l'arreſte.
Le Mulet en ſe deffendant
Se ſent percer de coups, il gémit, il ſoupire.
Eſt-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce Mulet qui me ſuit du danger ſe retire,
Et moy j'y tombe, & je péris.
Amy, luy dit ſon camarade,
Il n'eſt pas toûjours bon d'avoir un haut employ.
Si tu n'avois ſervy qu'un Meuſnier comme moy.
Tu ne ſerois pas ſi malade.

FABLE V.

Le Loup & le Chien.

UN Loup n'avoit que les os & la peau;
Tant les Chiens faiſoient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue auſſi puiſſant que beau,
Gras, poly, qui s'eſtoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,

Sire Loup l'euſt fait volontiers.
Mais il falloit livrer bataille ;
Et le Mâtin eſtoit de taille
A ſe deffendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement ;
Entre en propos, & lui ſait compliment,
Sur ſon embonpoint qu'il admire :
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'eſtre auſſi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien ;
Vos pareils y ſont miſerables,
Cancres, haires & pauvres Diables,
Dont la condition eſt de mourir de faim.
Car quoi ? Rien d'aſſuré : point de franche lipée ;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi ; vous aurez un bien meilleur deſtin.
Le Loup reprit ; que me faudra-t'il faire ?
Preſque rien, dit le Chien, donner la chaſſe aux gens
Portant baſtons, & mendians ;
Flatter ceux du logis ; à ſon Maiſtre complaire ;

Moyennant

Moyennant quoi vostre ſalaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte careſſe.
Le Loup déjà ſe forge une felicité,
Qui le fait pleurer de tendreſſe.
Chemin faiſant il vid le col du Chien, pelé.
Qu'eſt-ce là ? luy dit-il. Rien. Quoy rien? Peu de choſe.
Mais encor ? Le collier dont je ſuis attaché,
De ce que vous voyez eſt peut-eſtre la cauſe,
Attaché ? dit le Loup : Vous ne courrez donc pas
Où vous voulez ? Pas toûjours, mais qu'importe ?
Il importe ſi bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune ſorte :
Et ne voudrois pas meſme à ce prix un tréſor,
Cela dit, Maiſtre Loup s'enfuit, & court encor,

FABLE VI.

La Genisse, la Chévre, & la Brebis, en societé avec le Lion.

LA Genisse, la Chévre, & leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion Seigneur du voisinage,
Firent societé, dit-on, au tems jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les lacs de la Chévre un Cerf se trouva pris.
Vers ses associez aussi-tôt elle envoye.
Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
Et dit; Nous sommes quatre à partager la proye;
Puis en autant de parts le Cerf il dépeça:
Prit pour lui la prémiere en qualité de Sire;
Elle doit estre à moi, dit-il, & la raison,
C'est que je m'appelle Lion.
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit échoir encor:

Ce droit, vous le ſçavez, c'eſt le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétens la troiſiéme,
Si quelqu'une de vous touche à la quatriéme,
Je l'étranglerai tout d'abord.

FABLE VII.

La Beſace.

JUpiter dit un jour: Que tout ce qui reſpire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur.
Si dans ſon compoſé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer ſans peur:
Je mettrai remede à la choſe.
Venez, Singe, parlez le prémier, & pour cauſe.
Voyez ces animaux; faites comparaiſon
De leurs beautez avec les voſtres.
Eſtes-vous ſatisfait? Moy? dit-il, pourquoy non?
N'ay-je pas quatre piés auſſi-bien que les autres?
Mon portrait juſqu'icy ne m'a rien reproché.

Mais pour mon frere l'Ours, on ne l'a qu'ébauché:
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut; de sa forme il se loüa très-fort;
Glosa sur l'Elephant; dit qu'on pourroit encor
Ajoûter à sa queuë, oster à ses oreilles:
Que c'estoit une masse informe & sans beauté.
L'Elephant estant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son appetit
Dame Baleine estoit trop grosse.
Dame Fourmy trouva le Ciron trop petit,
Se croyant pour elle un colosse.
Jupin les renvoya s'estant censurez tous:
Du reste content d'eux; mais parmi les plus fous
Nostre espece excella; car tout ce que nous sommes,
Linx envers nos pareils, & Taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hómes,
On se void d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le Fabricateur souverain.

Nous créa Beſaciers tous de meſme maniere ;
Tant ceux du tems paſſé que du tems d'aujourd'huy :
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autruy.

FABLE VIII.

L'Hirondelle & les petits Oyſeaux.

Un Hirondelle en ſes voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vû
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-cy prévoyoit juſqu'aux moindres orages,
Et devant qu'ils fuſſent éclos,
Les annonçoit aux Matelots.
Il arriva qu'au temps que la Chanvre ſe ſéme
Elle vit un Manant en couvrir maints ſillons,
Cecy ne me plaiſt pas, dit-elle aux Oyſillons,
Je vous plains : Car pour moy, dans ce peril extréme
Je ſçauray m'éloigner, ou vivre en quelque coin.

Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'eſt pas loin,
Que ce qu'elle répand ſera votre rüine.
De là naîtront engins à vous enveloper,
Et lacets pour vous attraper ;
Enfin mainte & mainte machine,
Qui cauſera dans la ſaiſon
Voſtre mort ou voſtre priſon ;
Gare la cage ou le chaudron :
C'eſt pourquoy, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moy.
Les Oyſeaux ſe mocquerent d'elle,
Ils trouvoient aux champs trop dequoy.
Quand la Chéneviere fut verte,
L'Hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce mauvais grain ;
Ou ſoyez ſeurs de voſtre perte.
Prophete de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel employ que tu nous donnes !
Il nous faudroit mille perſonnes

Pour éplucher tout ce canton.
La Chanvre eſtant tout-à-fait creuë,
L'Hirondelle ajoûta : Cecy ne va pas bien :
Mauvaiſe graine eſt toſt venuë.
Mais puiſque juſqu'icy l'on ne m'a creuë en rien ;
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, & qu'à leurs bleds
Les gens n'eſtant plus occupez
Feront aux oyſillons la guerre ;
Quand regingletes & rezeaux
Attraperont petits oyſeaux ;
Ne volez plus de place en place ;
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le Canard, la Gruë, & la Bécaſſe.
Mais vous n'êtes pas en état
De paſſer comme nous les deſerts & les ondes,
Ny d'aller chercher d'autres mondes ;
C'eſt pourquoy vous n'avez qu'un party qui ſoit sûr :
C'eſt de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oyſillons las de l'entendre,

Se mirent à jaſer auſſi confuſément,
Que faiſoient les Troyens quand la pauvre Caſſandre
Ouvroit la bouche ſeulemenr.
Il en prit aux uns comme aux autres;
Maint Oyſillon ſe vid eſclave retenu.
Nousn'écoutós d'inſtinctsqueceux qui ſont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il eſt venu.

FABLE IX.

Le Rat de ville & le Rat des champs.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'Ortolans.

Sur un Tapis de Turquie
Le couvert ſe trouva mis.
Je laiſſe à penſer la vie
Que firent ces deux amis.

Le

Le régal ſut fort honneſte,
Rien ne manquoit au feſtin ;
Mais quelqu'un troubla la feſte
Pendant qu'ils eſtoient en train.

A la porte de la ſalle
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le ſuit.

Le bruit ceſſe, on ſe retire.
Rats en campagne auſſi-toſt ;
Et le Citadin de dire,
Achevons tout notre roſt.

C'eſt aſſez, dit le Ruſtique ;
Demain vous viendrez chez moy ;
Ce n'eſt pas que je me pique
De tous vos feſtins de Roy.

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loiſir.
Adieu donc; fy du plaiſir.
Que la crainte peut corrompre.



FABLE X.

Le Loup & l'Agneau.

LA raiſon du plus fort eſt toûjours la meilleure;
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau ſe déſalteroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup ſurvient à jeun qui cherchoit avanture,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend ſi hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage;
Tu ſeras chaſtié de ta temerité.
Sire, répond l'Agneau, que voſtre Majeſté
Ne ſe mette pas en colere;

Mais pluſtoſt qu elle conſidere
Que je me vas déſaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-deſſous d'elle;
Et que par conſéquent en aucune façon,
Je ne puis troubler ſa boiſſon.
Tu la troubles, reprit cette beſte cruelle,
Et je ſçais que de moy tu médis l'an paſſé.
Comment l'aurois-je fait, ſi je n'étois pas né?
Reprit l'Agneau, je tétte encor ma mere.
Si ce n'eſt toy, c'eſt donc ton frere.
Je n'en ay point. C'eſt donc quelqu'un des tiens:
Car vous ne m'épargnez guere,
Vous, vos bergers, & vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-deſſus au fond des Foreſts
Le Loup l'emporte, & puis le mange,
Sans autre forme de procés,

FABLE XI.

L'Homme, & ſon Image, peur M. le Duc de la Rochefoucaut.

Un homme, qui s'aimoit ſans avoir de rivaux,
Paſſoit dans ſon eſprit pour le plus beau du monde:
Il accuſoit toujours les miroirs d'eſtre faux;
Vivant plus que content dans ſon erreur profonde.
Afin de le guérir, le ſort officieux
Préſentoit par tout à ſes yeux
Les Conſeillers muets dont ſe ſervent nos Dames;
Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des Galands,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narciſſe? il ſe va confiner
Aux lieux les plus cachez qu'il peut s'imaginer;
N'oſant plus des miroirs éprouver l'avanture.
Mais un canal formé par une ſource pure

Se trouve en ces lieux écartez ;
Il s'y void, il ſe faſche ; & ſes yeux irritez
Penſent appercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi, le canal eſt ſi beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
On void bien où je veux venir.
Je parle à tous ; & cette erreur extrême
Eſt un mal que chacun ſe plaiſt d'entretenir.
Noſtre ame, c'eſt cet Homme amoureux de luy-même,
Tant de Miroirs ce ſont les ſottiſes d'autruy,
Miroirs de nos défauts les Peintres légitimes.
Et quant au Canal, c'eſt celuy
Que chacun ſçait, le Livre des Maximes.



FABLE XII.

Le Dragon à plusieurs testes, & le Dragon à plusieurs queuës.

Un Envoyé du Grand Seigneur
Préferoit, dit l'Histoire, un jour chez l'Empereur
Les forces de son Maistre à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire;
Nostre Prince a des Dépendans
Qui de leur chef sont si puissans,
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le Chiaoux, homme de sens,
Luy dit: Je sçais par renommée
Ce que chaque Electeur peut de monde fournir:
Et cela me fait souvenir
D'une avanture étrange, & qui pourtant est vraye.
J'estois en un lieu seur, lorsque je vis passer
Les cent testes d'une Hydre au travers d'une haye.

Mon ſang commence à ſe glacer,
Et je crois qu'à moins on s'effraye.
Je n'en eus toutefois que la peur ſans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moy, ny trouver d'ouverture.
Je reſvois à cette avanture,
Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un ſeul chef,
Et bien plus d'une queuë, à paſſer ſe préſente.
Me voilà ſaiſi derechef
D'étonnement & d'épouvante.
Ce chef paſſe, & le corps, & chaque queuë auſſi;
Rien ne les empeſcha; l'un fit chemin à l'autre.
Je ſoûtiens qu'il en eſt ainſi
De voſtre Empereur & du noſtre.



FABLE XIII.

Les Voleurs & l'Asne.

POur un Asne enlevé deux voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder ; l'autre le vouloit vendre
Tandis que coups de poing trottoient,
Et que nos champions songeoient à se deffendre,
Arrive un troisiéme larron,
Qui saisit Maistre Aliboron.

L'Asne c'est quelquefois une pauvre Province ;
Les Voleurs sont tel & tel Prince ;
Comme le Transsylvain, le Turc, & le Hongrois.
Au lieu de deux j'en ay rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la Province conquise.
Un quart voleur survient qui les accorde net,
En se saisissant du Baudet.

FABLE XIV.

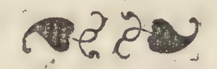
Simonide préſervé par les Dieux.

On ne peut trop loüer trois ſortes de perſonnes,
Les Dieux, ſa Maiſtreſſe, & ſon Roy.
Malherbe le diſoit: j'y ſouſcris quant à moy.
Ce ſont maximes toûjours bonnes.
La loüange chatoüille, & gagne les eſprits:
Les faveurs d'une Belle en ſont ſouvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.
Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un Athléte, & la choſe eſſayée,
Il trouva ſon ſujet plein de recits tout nus;
Les parens de l'Athléte eſtoient gens inconnus,
Son pere un bon Bourgeois, luy ſans autre merite,
Matiere infertile & petite.
Le Poëte d'abord parla de ſon Héros:
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,

Il ſe jette à coſté ; ſe met ſur le propos
De Caſtor & Pollux ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux Luteurs glorieux ;
Eleve leurs combats, ſpécifiant les lieux
Où ces freres s'eſtoient ſignalez davantage :
Enfin l'éloge de ces Dieux
Faiſoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'Athléte avoit promis d'en payer un talent ;
Mais quand il le vid, le Galand
N'en donna que le tiers, & dit fort franchement
Que Caſtor & Pollux acquitaſſent le reſte ;
Faites-vous contenter par ce Couple celeſte.
Je vous veux traiter cependant.
Venez ſouper chez moi, nous ferons bonne vie.
Les Conviez ſont gens choiſis,
Mes parens, mes meilleurs amis ;
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-eſtre qu'il eut peur
De perdre outre ſon dû le gré de ſa loüange.
Il vient, l'on feſtine, l'on mange.

Chacun eſtant en belle humeur,
Un domeſtique accourt, l'avertir qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il ſort de table, & la cohorte
N'en perd pas un ſeul coup de dent.
Ces deux hommes eſtoient les Gemeaux de l'Eloge,
Tous deux luy rendent grace, & pour prix de ſes vers
Ils l'avertiſſent qu'il déloge,
Et que cette maiſon va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraye;
Un pilier manque; & le plat-fonds,
Ne trouvant plus rien qui l'étaye,
Tombe ſur le feſtin, briſe plats & flacons;
N'en fait pas moins aux Echanſons.
Ce ne fut pas le pis; car pour rendre complete
La vengeance dûë au Poëte,
Une poutre caſſa les jambes à l'Athléte,
Et renvoya les Conviez
Pour la pluſpart eſtropiez.
La Renommée eut ſoin de publier l'affaire,

Chacun cria miracle ; on doubla le ſalaire
Que meritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'eſtoit fils de bonne mere,
Qui les payant à qui mieux mieux,
Pour ſes Anceſtres n'en fit faire.
Je reviens à mon Texte ; & dis premierement,
Qu'on ne ſçauroit manquer de loüer largement
Les Dieux & leurs pareils ; de plus que Melpoméne,
Souvent ſans déroger trafique de ſa peine :
Enfin qu'on doit tenir noſtre Art en quelque prix.
Les Grands ſe font honneur dès-lors qu'ils nous font grace.
Jadis l'Olympe & le Parnaſſe
Eſtoient freres & bons amis.



FABLE XV.

La Mort & le Malheureux.

FABLE XVI.

La Mort & le Bucheron.

UN Malheureux appelloit tous les jours
La Mort à ſon ſecours.
O Mort, lui diſoit-il, que tu me ſembles belle!
Vien viſte, vien finir ma fortune cruelle.
La Mort crut en venant l'obliger en effet:
Elle frappe à ſa porte, elle entre, elle ſe montre.
Que vois-je! cria-t'il, oſtez-moi cet objet;
Qu'il eſt hideux! que ſa rencontre
Me cauſe d'horreur & d'effroy!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort! retire-toy.

Mécénas fut un galand homme:
Il a dit quelque part: Qu'on me rende impotent,

Cul-de-jatte, gouteux, manchot, pourvû qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne vien jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant.

Ce sujet a esté traité d'un autre façon par Esope, comme la Fable suivante le fera voir. Je composay celle-ci pour une raison, qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoistre que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon Original, & que je laissois passer un des plus beaux traits qui fust dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne sçaurions aller plus avant que les Anciens; ils ne nous ont laissé pour nostre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Esope, non que la mienne le mérite; mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, & qui est si beau & si à propos, que je n'ay pas crû le devoir omettre.

UN pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi-bien que des ans,
Gémissant & courbé marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t'il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
Sa femme, ses enfans, les soldats, les imposts,
Le creancier, & la corvée,

Luy font d'un malheureux la peinture achevée,
Il appelle la Mort; elle vient sans tarder:
Luy demande ce qu'il faut faire?
C'est, dit-il, afin de m'ayder
A recharger ce bois; tu ne tarderas guere.

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plustost souffrir que mourir,
C'est la Devise des hommes.

FABLE XVII.

L'Homme entre deux âges, & ses deux Maistresses.

UN homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit de saison
De songer au Mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant
Dequoi choisir. Toutes vouloient luy plaire:

En quoy nostre amoureux ne se pressoit pas tant.
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux Veuves sur son cœur eurent le plus de part:
L'une encor verte, & l'autre un peu bien mûre;
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux Veuves en badinant,
En riant, en lui faisant feste,
L'alloient quelquefois testonnant,
C'est-à-dire ajustant sa teste.
La Vieille à tous momens de sa part emportoit
Un peu de poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fust plus à sa guise.
La Jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant que nostre teste grise
Demeura sans cheveux, & se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles,
Qui m'avez si bien tondu;
J'ay plus gagné que perdu:
Car d'Hymen point de nouvelles.

Celle

Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, & non à la mienne.
Il n'est teste chauve qui tienne.
Je vous suis obligé, Belles, de la leçon.

FABLE XVIII.

Le Renard & la Cigogne.

COmpere le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commere la Cigogne,
Le régal fut petit & sans beaucoup d'apprests;
Le Galand pour toute besogne
Avoit un broüet clair (il vivoit chichement)
Ce broüet fut par lui servy sur une assiéte,
La Cicogne au long bec n'en pût attraper miéte;
Et le Drosle eut lappé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque tems de là la Cigogne le prie;
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.

A l'heure dite il courut au logis
De la Cigogne ſon hoſteſſe;
Loüa très-fort ſa politeſſe:
Trouva le diſner cuit à point.
Bon appetit ſur tout; Renards n'en manquent point.
Il ſe réjoüiſſoit à l'odeur de la viande
Miſe en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.
On ſervit pour l'embaraſſer
En un vaſe à long col, & d'étroite embouchure:
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien paſſer,
Mais le muſeau du Sire eſtoit d'autre meſure.
Il luy falut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une poule auroit pris,
Serrant la queuë, & portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'eſt pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.



FABLE XIX.

L'Enfant & le Maistre d'Ecole.

DAns ce Récit je prétens faire voir
D'un certain Sot la remonstrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau se laissa cheoir,
En badinant sur les bords de la Seine:
Le Ciel permit qu'un Saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'estant pris, dis-je, aux branches de ce Saule,
Par cet endroit passe un Maistre d'Ecole.
L'Enfant luy crie: Au secours, je péris.
Le Magister se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer. Ah le petit baboüin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis prenez de tels fripons le soin.
Que les parens sont malheureux, qu'il faille

Toûjours veiller à ſemblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! & que je plains leur ſort !
Ayant tout dit il mit l'enfant à bord.
Je blâme icy plus de gens qu'on ne penſe.
Tout babillard, tout cenſeur, tout pedant,
Se peut connoiſtre au diſcours que j'avance :
Chacun des trois fait un peuple fort grand ;
Le Créateur en a beni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que ſonger
Aux moyens d'exercer leur langue.
Hé, mon ami, tire-moy de danger,
Tu feras après ta harangue.

FABLE XX.

Le Coq & la Perle.

UN jour un Coq détourna
Une Perle qu'il donna
Au beau prémier Lapidaire.
Je la crois fine, dit-il,

Mais le moindre grain de Mil
Seroit bien mieux mon affaire.
Un ignorant hérita
D'un Manuſcrit qu'il porta,
Chez ſon voiſin le Libraire;
Je crois, dit-il, qu'il eſt bon;
Mais le moindre Ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

FABLE XXI.

Les Frelons, & les Mouches à miel.

A L'œuvre on connoiſt l'Artiſan.
Quelques rayons de miel ſans maiſtre ſe trouverent.
Des Frelons les reclamerent.
Des Abeilles s'oppoſant,
Devant certaine Gueſpe on traduiſit la cauſe.
Il eſtoit mal-aiſé de décider la choſe.
Les témoins dépoſoient qu'autour de ces rayons

Des animaux aîlez, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,
Avoient long-temps paru : mais quoy, dans les Frelons
Ces enſeignes eſtoient pareilles.
La Gueſpe ne ſçachant que dire à ces raiſons,
Fit enqueſte nouvelle, & pour plus de lumiere
Entendit une fourmiliere.
Le point n'en put eſtre éclaircy.
De grace, A quoy bon tout cecy ?
Dit une Abeille fort prudente.
Depuis tantoſt ſix mois que la cauſe eſt pendante
Nous voicy comme aux prémiers jours.
Pendant cela le miel ſe gaſte.
Il eſt temps deſormais que le Juge ſe haſte,
N'a-t'il point aſſez léché l'Ours ?
Sans tant de contredits & d'interlocutoires,
Et de fatras, & de grimoires,
Travaillons, les Frelons & nous :
On verra qui ſçait faire avec un ſuc ſi doux
Des cellules ſi bien baſties,

Le refus des Freſlons fit voir
Que cet art paſſoit leur ſçavoir:
Et la Gueſpe adjugea le miel à leurs parties.
Pleuſt-à-Dieu qu'on reglaſt ainſy tous les procez!
Que des Turcs en cela l'on ſuiviſt la méthode!
Le ſimple ſens commun nous tiendroit lieu de Code.
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge;
On nous mine par des longueurs:
On fait tant à la fin que l'huiſtre eſt pour le Juge;
Les écailles pour les plaideurs.

FABLE XXII.

Le Cheſne & le Roſeau.

LE Cheſne un jour dit au Roſeau:
Vous avez bien ſujet d'accuſer la nature.
Un Roitelet pour vous eſt un peſant fardeau.
Le moindre vent, qui d'aventure

Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baiſſer la teſte:
Cependant que mon front au Caucoſe pareil
Non content d'arreſter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempeſte.
Tout vous eſt Aquilon; tout me ſemble Zephir,
Encor ſi vous naiſſiez à l'abry du feüillage
Dont je couvre le voiſinage,
Vous n'auriez pas tant à ſouffrir;
Je vous deffendrois de l'orage:
Mais vous naiſſez le plus ſouvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent,
La Nature envers vous me ſemble bien injuſte.
Voſtre compaſſion, luy répondit l'Arbuſte,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce ſoucy.
Les vents me ſont moins qu'à vous redoutables.
Je plie & ne romps pas. Vous avez juſqu'icy
Contre leurs coups épouvantables
Reſiſté ſans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il diſoit ces mots,

Du bout de l'Horiſon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nord euſt porté juſques-là dans ſes flancs.
L'arbre tient bon, le Roſeau plie:
Le vent redouble ſes efforts,
Et fait ſi bien qu'il déracine
Celuy de qui la teſte au Ciel eſtoit voiſine,
Et dont les pieds touchoient à l'Empire des morts.



LIVRE DEUXIESME.

FABLE I.

Contre ceux qui ont le gouſt difficile.

QUand j'aurois en naiſſant receu de Calliope
Les dons qu'à ſes Amans cette Muſe a promis,
Je les conſacrerois aux Menſonges d'Eſope :
Le Menſonge, & les Vers de tout temps ſont amis.
Mais je ne me crois pas ſi chéry du Parnaſſe
Que de ſçavoir orner toutes ces fictions :
On peut donner du luſtre à leurs Inventions.
On le peut, je l'eſſaye ; un plus ſçavant le faſſe.
Cependant juſqu'icy d'un langage nouveau
J'ay fait parler le Loup & répondre l'Agneau :
J'ay paſſé plus avant ; les Arbres & les Plantes
Sont devenus chez moy créatures parlantes.
Qui ne prendroit cecy pour un enchantement.
Vrayment me diront nos Critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou ſix contes d'enfant.

Cenſeurs, en voulez-vous qui ſoient plus authentiques,
Et d'un ſtile plus haut ? En voici. Les Troyens,
Aprés dix ans de guerre autour de leur murailles,
Avoient laſſé les Grecs, qui par mille moyens,
Par mille aſſauts, par cent batailles,
N'avoient pû mettre à bout cette fiere Cité :
Quand un Cheval de bois par Minerve inventé,
D'un rare & nouvel artifice,
Dans ces énormes flancs reçut le ſage Ulyſſe,
Le vaillant Dioméde, Ajax l'impétueux,
Que ce Coloſſe monſtrueux
Avec leurs Eſcadrons devoit porter dans Troye,
Livrant à leur fureur ſes Dieux mêmes en proye.
Stratagême inoui, qui des Fabricateurs
Paya la conſtance & la peine.
C'eſt aſſez, me dira quelqu'un de nos Auteurs,
La periode eſt longue, il faut reprendre haleine.
Et puis votre Cheval de bois,
Vos Heros avec leurs Phalanges,
Ce ſont des contes plus eſtranges,

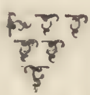
Qu'un Renard qui cajole un Corbeau ſur ſa voix.
De plus il vous ſied mal d'écrire en ſi haut ſtile.
Et bien, baiſſons d'un ton. La jalouſe Amarille
Songeoit à ſon Alcippe, & croyoit de ſes ſoins
N'avoir que ſes Moutons & ſon Chien pour témoins.
Tircis qui l'apperçut, ſe gliſſe entre des Saules,
Il entend la Bergere adreſſant ces paroles
Au doux Zephire, & le priant
De les porter à ſon Amant.
Je vous arreſte à cette Rime,
Dira mon Cenſeur à l'inſtant;
Je ne la tiens pas légitime,
Ny d'une aſſez grande vertu.
Remettez pour le mieux ces deux Vers à la fonte.
Maudit Cenſeur te tairas-tu?
Ne ſçaurois-je achever mon conte?
C'eſt un deſſein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les délicats ſont malheureux;
Rien ne ſçauroit les ſatisfaire.

FABLE II.

Conſeil tenu par les Rats.

UN Chat nommé Rodilardus
Faiſoit de Rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyoit preſque plus,
Tant il en avoit mis dedans la ſépulture.
Le peu qu'il en reſtoit n'oſant quitter ſon trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de ſon ſou;
Et Rodillard paſſoit chez la gent miſérable,
Non pour un Chat, mais pour un Diable.
Or un jour qu'au haut & au loin
Le Galand alla chercher femme;
Pendant tout le ſabat qu'il fit avec ſa Dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la néceſſité préſente.
Dès l'abord leur Doyen, perſonne très-prudente,
Opina qu'il falloit, & pluſtoſt que plus tard,

Attacher un grelot au cou de Rodillard ;
Qu'ainſy, quand il iroit en guerre
De ſa marche avertis ils s'enfuiroient ſous terre :
Qu'il n'y ſçavoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monſieur le Doyen,
Choſe ne leur parut à tous plus ſalutaire,
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne ſuis pas ſi ſot :
L'autre : Je ne ſçaurois, Si bien que ſans rien faire
On ſe quitta. J'ay maints Chapitres vûs,
Qui pour néant ſe ſont ainſy tenus ;
Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines,
Voire Chapitres de Chanoines,
Ne faut-il que délibérer,
La Cour en Conſeillers foiſonne,
Eſt-il beſoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus perſonne.



FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le Singe.

UN Loup disoit que l'on l'avoit volé.
Un Renard son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par luy fut appellé.
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Avocats, mais par chaque partie.
Themis n'avoit point travaillé.
De mémoire de Singe, à fait plus embroüillé.
Le Magistrat suoit en son lit de Justice.
Aprés qu'on eut bien contesté,
Repliqué, crié, tempesté,
Le Juge instruit de leur malice,
Leur dit, je vous connois de long-temps, mes amis,
Et tous deux vous payrez l'amende:
Car toy, Loup, tu te plains, quoy qu'on ne t'ait rien pris,
Et toy, Renard, as pris ce que l'on te demande.

Le Juge prétendoit qu'à tort & à travers,
On ne ſçauroit manquer condamnant un pervers.

Quelques perſonnes de bon ſens ont cru que l'impoſſibilité & la contradiction qui eſt dans le jugement de ce Singe, eſtoit une choſe à cenſurer ; mais je ne m'en ſuis ſervy qu'après Phedre ; c'eſt en cela que conſiſte le bon mot, ſelon mon avis.

****

FABLE IV.

Les deux Taureaux & une Grenoüille.

DEux Taureaux combattoient à qui poſſéderoit
Une Géniſſe avec l'empire,
Une Grenoüille en ſoupiroit,
Qu'avez-vous ? ſe mit à luy dire
Quelqu'un du peuple croaſſant,
Eh, ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un ; que l'autre le chaſſant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne régnera plus ſur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner ſur les roſeaux,

Et

Et nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantost l'une, & puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse,
Du combat qu'à causé Madame la Génisse.
Cette crainte estoit de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens;
Il en écrasoit vingt par heure.
Helas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

FABLE V.

La Chauvesouris & les deux Belettes.

UNe Chauvesouris donna teste baissée,
Dans un nid de Belette; & si-tost qu'elle y fut,
L'autre envers les Souris de long-temps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoy, vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que vostre race a tasché de me nuire?
N'estes-vous pas Souris? Parlez sans fiction.

Oüy vous l'eſtes, ou bien je ne ſuis pas Belette.
Pardonnez-moy, dit la pauvrette,
Ce n'eſt pas ma profeſſion.
Moy Souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles:
Grace à l'Auteur de l'Univers,
Je ſuis Oyſeau, voyez mes aîles:
Vive la Gent qui fend les airs.
Sa raiſon plut, & ſembla bonne.
Elle fait ſi bien qu'on luy donne
Liberté de ſe retirer.
Deux jours aprés noſtre étourdie
Aveuglément ſe va fourrer
Chez une autre Belette, aux Oyſeaux ennemie.
La voilà derechef en danger de ſa vie.
La Dame du logis avec ſon long muſeau,
S'en alloit la croquer en qualité d'Oiſeau,
Quand elle proteſta qu'on lui faiſoit outrage.
Moy pour telle paſſer! vous n'y regardez pas.
Qui fait l'Oyſeau? C'eſt le plumage.
Je ſuis Souris; vivent les Rats;

Jupiter confonde les Chats.
Par cette adroite repartie
Elle ſauva deux fois ſa vie.
Pluſieurs ſe ſont trouvez, qui d'écharpe changeans
Aux dangers, ainſi qu'elle, ont ſouvent fait la figue.
Le Sage dit, ſelon les gens,
Vive le Roy, vive la Ligue.

FABLE VI.

L'Oyſeau bleſſé d'une fléche.

Mortellement atteint d'une fléche empennée,
Un Oiſeau déploroit ſa triſte deſtinée;
Et diſoit en ſouffrant un ſurcroiſt de douleur,
Faut-il contribuer à ſon propre malheur?
Cruels humains, vous tirez de nos aîles
De quoy faire voler ces machines mortelles;
Mais ne vous mocquez point, engeance ſans pitié,
Souvent il vous arrive un ſort comme le noſtre.
Des enfans de Japet toûjours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

FABLE VII.

La Lice & sa Compagne.

Une Lice estant sur son terme,
Et ne sçachant où mettre un fardeau si pesant,
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent,
De luy prester sa hute, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa Compagne revient.
La Lice luy demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échû, l'autre luy redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette fois monstre les dents, & dit:
Je suis preste à sortir avec toute ma bande,
Si vous nous pouvez mettre hors.
Ses enfans estoient déja forts.

Ce qu'on donne aux méchans, toûjours on le regrette;
Pour tirer d'eux ce qu'on leur preste,

Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laiſſez-leur prendre un pied chez vous
Ils en auront bien-toſt pris quatre.

FABLE VIII.

L'Aigle & l'Eſcarbot.

L'Aigle donnoit la chaſſe à Maiſtre Jean Lapin,
Qui droit à ſon terrier s'enfuyoit au plus viſte.
Le trou de l'Eſcarbot ſe rencontre en chemin.
Je laiſſe à penſer ſi ce giſte
Eſtoit ſeur; mais où mieux? Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondant ſur luy, nonobſtant cet azile,
L'Eſcarbot intercéde & dit:
Princeſſe des Oyſeaux, il vous eſt fort facile
D'enlever malgré moy ce pauvre malheureux:
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie:
Et puiſque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la luy de grace, ou l'oſtez à tous deux:

C'eſt mon voiſin, c'eſt mon compere.
L'Oyſeau de Jupiter, ſans répondre un ſeul mot,
Choque de l'aîle l'Eſcarbot,
L'étourdit, l'oblige à ſe taire;
Enleve Jean Lapin. L'Eſcarbot indigné
Vole au nid de l'Oyſeau, fracaſſe en ſon abſence
Ses œufs, ſes tendres œufs, ſa plus douce eſperance;
Pas un ſeul ne fut épargné.
L'Aigle eſtant de retour & voyant ce ménage,
Remplit le Ciel de cris, & pour comble de rage
Ne ſçait ſur qui venger le tort qu'elle a ſouffert.
Elle gémit en vain, ſa plainte au vent ſe perd.
Il fallut pour cet an vivre en mere affligée.
L'an ſuivant elle mit ſon nid en lieu plus haut.
L'Eſcarbot prend ſon temps, fait faire aux œufs le ſaut:
La mort de Jean Lapin derechef eſt vengée.
Ce ſecond deüil fut tel que l'Echo de ces bois
N'en dormit de plus de ſix mois.
L'Oyſeau qui porte Ganiméde,
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide;

Dépoſe en ſon giron ſes œufs, & croit qu'en paix
Ils ſeront dans ce lieu, que pour ſes intereſts
Jupiter ſe verra contraint de les défendre.
Hardy qui les iroit là prendre.
Auſſi ne les y prit-on pas.
Leur ennemy changea de note,
Sur la robe du Dieu fit tomber une crote:
Le Dieu la ſecoüant jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle ſçut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner ſa Cour, d'aller vivre au deſert;
De quitter toute dépendance;
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter ſe tût.
Devant ſon Tribunal l'Eſcarbot comparut,
Ft ſa plainte, & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'aviſa, pour bien faire,
De tronſporter le temps où l'Aigle fait l'amour,

En une autre ſaiſon, quand la race Eſcarbote
Eſt en quartier d'Hyver, & comme la Marmote
Se cache & ne voit point le jour.

FABLE IX.

Le Lion & le Moucheron.

VA-t'en chetif inſecte, excrement de la terre,
C'eſt en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moûcheron.
L'autre luy déclare la guerre.
Penſes-tu, luy dit-il, que ton titre de Roy
Me faſſe peur, ny me ſoucie ?
Un Bœuf eſt plus puiſſant que toy ;
Je le mene à ma fantaiſie.
A peine il achevoit ces mots,
Que luy-meſme il ſonna la charge,
Fut le Trompette & le Héros.
Dans l'abord il ſe met au large ;
Puis prend ſon temps, fond ſur le coû

Du

Du Lion qu'il rend preſque foû.
Le Quadrupede écume, & ſon œil étincelle;
Il rugit; on ſe cache, on tremble à l'environ:
Et cette allarme univerſelle
Eſt l'ouvrage d'un Moûcheron.
Un avorton de Moûche en cent lieux le harcelle,
Tantoſt pique l'échine, & tantoſt le muſeau,
Tantoſt entre au fond du nazeau.
La rage alors ſe trouve à ſon faiſte montée,
L'inviſible ennemy triomphe & rit de voir
Qu'il n'eſt griffe ny dent, en la Beſte irritée,
Qui de la mettre en ſang ne faſſe ſon devoir.
Le malheureux Lion ſe déchire luy-meſme,
Fait reſonner ſa queuë à l'entour de ſes flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais, & ſa fureur extreſme
Le fatigue, l'abat; le voilà ſur les dents.
L'Inſecte du combat ſe retire avec gloire:
Comme il ſonna la charge, il ſonne la victoire;
Va par tout l'annoncer; & rencontre en chemin
L'embuſcade d'une Araignée.

Il y rencontre auſſi ſa fin.
Quelle choſe par-là nous peut eſtre enſeignée ?
J'en vois deux, dont l'une eſt qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre ſont ſouvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pû ſe ſouſtraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

FABLE X.

L'Aſne chargé d'éponges, & l'Aſne chargé de ſel.

UN Aſnier ſon Sceptre à la main,
Menoit en Empereur Romain
Deux Courſiers à longues oreilles.
L'un d'Eponges chargé marchoit comme un Courier;
Et l'autre ſe faiſant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles.
Sa charge eſtoit de Sel. Nos gaillards Pelerins
Par monts, par vaux, & par chemins,
Au gué d'une Riviére à la fin arriverent,
Et fort empeſchez ſe trouverent.

L'Asnier qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'Asne à l'Eponge monta,
Chassant devant luy l'autre Beste,
Qui voulant en faire à sa teste,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échapa:
Car au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade Epongier prit exemple sur luy,
Comme un Mouton qui va dessus la foy d'autruy.
Voilà mon Asne à l'eau, jusqu'au col il se plonge,
Luy, le conducteur, & l'Eponge.
Tous trois beurent d'autant; l'Asnier & le Grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-cy devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Asne succombant ne put gagner le bord.
L'Asnier embrassoit dans l'attente

D'une prompte & certaine mort :
Quelqu'un vint au ſecours : qui ce fut, il n'importe ;
C'eſt aſſez qu'on ait veu par-là qu'il ne faut point
Agir chacun de meſme ſorte.
J'en voulois venir à ce point.

FABLE XI.

Le Lion & le Rat.

FABLE XII.

La Colombe & la Fourmy.

IL faut autant qu'on peut obliger tout le monde.
On a ſouvent beſoin d'un plus petit que ſoy.
De cette vérité deux Fables feront foy ;
Tant la choſe en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat ſortit de terre aſſez à l'étourdie.
Le Roy des animaux en cette occaſion
Montra ce qu'il eſtoit, & luy donna la vie.

Ce bien-fait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais crû,
Qu'un Lion d'un Rat eust affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forests,
Le Lion fut pris dans les rets.
Dont ses rugissemens ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience & longueur de temps
Font plus que force ny que rage.

L'Autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'ũ clair ruisseau beuvoit une Colombe ;
Quand sur l'eau se panchant une Fourmis y tombe.
Et dans cet Ocean l'on eust vû la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussi-tost usa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle estant jetté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.
Elle se sauve ; & là-dessus
Passe un certain Croquant qui marchoit les pieds nus:

Ce Croquant par hazard avoit une arbaleſte.
Dès qu'il voit l'Oyſeau de Vénus
Il le croit en ſon pot, & déjà luy fait feſte.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'appreſte,
La Fourmis le pique au talon.
Le Vilain retourne la teſte.
La Colombe l'entend, part, & tire de long.
Le ſoupé du Croquant avec elle s'envole ;
Point de Pigeon pour une obole.

FABLE XIII.

L'Aſtrologue qui ſe laiſſe tomber dans un puits.

Un Aſtrologue un jour ſe laiſſa choir
Au fond d'un puits. On luy dit : Pauvre beſte,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penſes-tu lire au deſſus de ta teſte ?

Cette avanture en ſoy, ſans aller plus avant,
Peut ſervir de leçon à la pluſpart des hommes.

Parmy ce que de gens ſur la terre nous ſommes,
Il en eſt peu qui fort ſouvent
Ne ſe plaiſent d'entendre dire,
Qu'au Livre du Deſtin les Mortels peuvent lire;
Mais ce Livre qu'Homere & les ſiens ont chanté,
Qu'eſt-ce que le Hazard parmy l'Antiquité,
Et parmy nous la Providence?
Or du hazard il n'eſt point de ſcience.
S'il en eſtoit, on auroit tort,
De l'appeller hazard, ny fortune, ny ſort,
Toutes choſes très-incertaines.
Quant aux volontez ſouveraines
De celuy qui fait tout, & rien qu'avec deſſein,
Qui les ſçait que luy ſeul? Comment lire en ſon ſein?
Auroit-il imprimé ſur le front des Etoiles.
Ce que la nuit des temps renferme dans ſes voiles?
A quelle utilité? Pour exercer l'eſprit
De ceux qui de la Sphere & du Globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre dans les biens de plaiſirs incapables;

Et causant du dégoust pour ces biens prévenus ;
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
C'est erreur, ou plustost c'est crime de le croire.
Le Firmament se meut ; les Astres font leurs cours,
Le Soleil nous luit tous les jours ;
Tous les jours sa clarté succede à l'ombre noire ;
Sans que nous en puissions autre chose inferer
Que la nécessité de luire & d'éclairer,
D'amener les saisons, de meurir les semences ;
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoy répond au sort toûjours divers
Ce train toûjours égal dont marche l'Univers ?
Charlatans, faiseurs d'Horoscope,
Quittez les Cours des Princes de l'Europe ;
Emmenez avec vous les Soufleurs tout d'un temps :
Vous ne méritez pas plus de foy que ces gens.
Je m'emporte un peu trop ; revenons à l'histoire
De ce Spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui baaillent aux chimeres

Cependant

Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

FABLE XIV.

Le Liévre & les Grenoüilles.

UN Liévre en son giste songeoit,
(Car que faire en un giste à moins que l'on ne songe?)
Dans un profond ennuy ce Liévre se plongeoit:
Cet animal est triste, & la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien malheureux.
Ils ne sçauroient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur: toûjours assauts divers.
Voilà comme je vis: cette crainte maudite
M'empesche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle,
Et la peur se corrige-t'elle?
Je crois mesme qu'en bonne foy

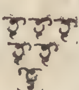
Les hommes ont peur comme moy.
Ainſi raiſonnoit noſtre Liévre,
Et cependant faiſoit le guet.
Il eſtoit douteux, inquiet:
Un ſoufle, une ombre, un rié, tout luy donnoit la fiévre.
Le mélancolique Animal
En reſvant à cette matiere,
Entend un léger bruit: ce luy fut un ſignal
Pour s'enfuir devers ſa taniere.
Il s'en alla paſſer ſur les bords d'un Eſtang:
Grenoüilles auſſi-toſt de ſauter dans les ondes;
Grenoüilles de rentrer dans leurs grottes profondes.
Oh, dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! ma préſence
Effraye auſſi les gens, je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment, des animaux qui tremblent devant moy?
Je ſuis donc un foudre de guerre.
Il n'eſt, je le vois bien, ſi poltron ſur la terre,
Qui ne puiſſe trouver un plus poltron que ſoy.

FABLE XV.

Le Coq & le Renard.

SUR la branche d'un arbre eſtoit en ſentinelle
Un vieux Coq adroit & matois.
Frere, dit un Renard adouciſſant ſa voix,
Nous ne ſommes plus en querelle,
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; deſcends que je t'embraſſe.
Ne me retarde point de grace:
Je dois faire aujourd'huy vingt poſtes ſans manquer.
Les tiens & toy pouvez vacquer,
Sans nulle crainte à vos affaires;
Nous vous y ſervirons en freres.
Faites-en les feux dès ce ſoir.
Et cependant vien recevoir
Le baiſer d'amour fraternelle.
Amy, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,

Que celle
De cette paix.
Et ce m'eſt une double joye
De la tenir de toy. Je vois deux Lévriers
Qui, je m'aſſeure, ſont couriers,
Que pour ce ſujet on envoye.
Ils vont viſte, & ſeront dans un moment à nous.
Je deſcends; nous pourrons nous entrebaiſer tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite eſt longue à faire.
Nous nous réjoüirons du ſuccez de l'affaire
Une autre fois. Le Galand auſſi-toſt
Tire ſes gregues, gagne au haut,
Mal-content de ſon ſtratageſme;
Et noſtre vieux Coq en ſoy-meſme
Se mit à rire de ſa peur;
Car c'eſt double plaiſir de tromper le trompeur.



FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'Oyſeau de Jupiter enlevant un Mouton,
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut ſur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau;
Marque entre cent Moutons le plus gras, le plus beau,
Un vray Mouton de ſacrifice.
On l'avoit réſervé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau diſoit, en le couvant des yeux;
Je ne ſçay qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paroiſt en merveilleux eſtat:
Tu me ſerviras de paſture.
Sur l'animal beſlant à ces mots il s'abat.
La Moutonniere créature
Peſoit plus qu'un fromage; outre que ſa toiſon
Eſtoit d'une épaiſſeur extreſme,

Et meslée à peu près de la mesme façon
Que la barbe de Poliphême.
Elle empestra si bien les serres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite;
Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau,
Le donne à ses enfans pour servir d'amusette.
Il faut se mesurer, la conséquence est nette.
Mal prend aux Volereaux de faire les Voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre.
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs:
Où la Guespe a passé, le Moucheron demeure.



****

FABLE XVII.

Le Pân ſe plaint à Junon.

LE Pân ſe plaignoit à Junon.
Déeſſe, diſoit-il, ce n'eſt pas ſans raiſon
Que je me plains, que je murmure ;
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaiſt à toute la Nature :
Au lieu qu'un Roſſignol, chétive créature,
Forme des ſons auſſi doux qu'éclatans,
Eſt luy ſeul l'honneur du Printemps.
Junon répondit en colere ;
Oyſeau jaloux & qui devrois te taire,
Eſt-ce à toy d'envier la voix du Roſſignol ?
Toy que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un Arc-en-Ciel nué de cent ſortes de ſoyes,
Qui te panades, qui déployes
Une ſi riche queuë, & qui ſemble à nos yeux

La boutique d'un Lapidaire ?
Eſt-il quelque Oyſeau ſous les Cieux
Plus que toy capable de plaire ?
Tout Animal n'a pas toutes proprietez,
Nous vous avons donné diverſes qualitez ;
Les uns ont la grandeur & la force en partage ;
Le Faucon eſt léger, l'Aigle plein de courage,
Le Corbeau ſert pour le préſage,
La Corneille avertit des malheurs à venir :
Tous ſont contens de leur ramage :
Ceſſe donc de te plaindre, ou bien pour te punir
Je t'oſteray ton plumage.



FABLE

FABLE XVIII.

La Chate métamorphosée en femme.

UN homme chérissoit éperdument sa Chate,
Il la trouvoit mignone, & belle, & délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux;
Il estoit plus fou que les fous.
Cet homme donc par prieres, par larmes,
Par sortileges & par charmes,
Fait tant qu'il obtient du Destin,
Que sa Chate en un beau matin
Devient femme, & le matin mesme
Maistre sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extresme,
De fou qu'il estoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant son Favory,
Que fait cette Epouse nouvelle

Son hypocondre de Mary.
Il l'amadouë, elle le flate,
Il n'y trouve plus rien de Chate :
Et pouſſant l'erreur juſqu'au bout
La croit femme en tout & par tout.
Lorſque quelques Souris qui rongeoient de la natte
Troublerent le plaiſir des nouveaux Mariez.
Auſſi-toſt la femme eſt ſur piés.
Elle manqua ſon avanture.
Souris de revenir, Femme d'eſtre en poſture.
Pour cette fois elle accourut à point ;
Car ayant changé de figure
Les Souris ne la craignoient point.
Ce luy fut toûjours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il ſe mocque de tout, certain âge accomply.
Le vaſe eſt imbibé, l'étoffe a pris ſon ply.
En vain de ſon train ordinaire
On le veut des-accoûtumer.
Quelque choſe qu'on puiſſe faire,

On ne ſçauroit le réformer.
Coups de fourches ny d'étrivieres
Ne luy font changer de manieres ;
Et, fuſſiez-vous embaſtonnez,
Jamais vous n'en ſerez les Maiſtres.
Qu'on luy ferme la porte au nez,
Il reviendra par les feneſtres.

FABLE XIX.

Le Lion & l'Aſne chaſſans.

LE Roy des animaux ſe mit un jour en teſte
De giboyer. Il célébroit ſa feſte.
Le gibier du Lion ce ne ſont pas Moineaux ;
Mais beaux & bons Sangliers, Dains & Cerfs bons & beaux.
Pour réüſſir dans cette affaire,
Il ſe ſervit du miniſtere
De l'Aſne à la voix de Stentor.
L'Aſne à Meſſer Lion fit office de Cor.

Le Lion le poſta, le couvrit de ramée,
Luy commanda de braire, aſſuré qu'à ce ſon
Les moins intimidez fuïroient de leur maiſon.
Leur troupe n'eſtoit pas encore accoûtumée
A la tempeſte de ſa voix :
L'air en retentiſſoit d'un bruit épouvantable :
La frayeur ſaiſiſſoit les hoſtes de ces bois.
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inévitable
Où les attendoit le Lion.
N'ay-je pas bien ſervy dans cette occaſion ?
Dit l'Aſne, en ſe donnant tout l'honneur de la chaſſe;
Oüy, reprit le Lion, c'eſt bravement crié.
Si je ne connoiſſois ta perſonne & ta race
J'en ſerois moy-meſme effrayé.

L'Aſne, s'il euſt oſé, ſe fuſt mis en colere,
Encor qu'on le raillaſt avec juſte raiſon :
Car qui pourroit ſouffrir un Aſne fanfaron ?
Ce n'eſt pas là leur caractere.

FABLE XX.

Teſtament expliqué par Eſope.

SI ce qu'on dit d'Eſope eſt vray,
C'eſtoit l'Oracle de la Grece.
Luy ſeul avoit plus de ſageſſe
Que tout l'Aréopage. En voicy pour eſſay
Une Hiſtoire des plus gentilles:
Et qui pourra plaire au Lecteur.

Un certain homme avoit trois Filles,
Toutes trois de contraire humeur.
Une beuveuſe, une coquete;
La troiſiéme avare parfaite.
Cet Homme par ſon teſtament,
Selon les Loix municipales,
Leur laiſſa tout ſon bien par portions égales,
En donnant à leur Mere tant;
Payable quand chacune d'elles

Ne possédéroit plus sa contingente part.
Le Pere mort, les trois Fémelles
Courent au Testament sans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre
La volonté du Testateur;
Mais en vain; car comment comprendre
Qu'aussi-tost que chacune Sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire
Il luy faudra payer sa Mere:
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'estre sans bien.
Que vouloit donc dire le Pere?
L'affaire est consultée; & tous les Avocats
Après avoir tourné le cas
En cent & cent mille manieres,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus
Et conseillent aux Heritiers
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la Veuve,
Voicy, leur dirent-ils, ce que le Conseil treuve:

Il faut que chaque Sœur ſe charge par traité
Du tiers payable à volonté.
Si mieux n'aime la Mere en créer une rente
Dès le décès du Mort courante.
La choſe ainſi reglée on compoſa trois Lots:
En l'un, les maiſons de bouteille,
Les buffets dreſſez ſous la treille,
La vaiſſelle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magazins de malvoiſie,
Les Eſclaves de bouche, & pour dire en deux mots,
L'attirail de la Goinfrerie.
Dans un autre, celuy de la Coquetterie,
La maiſon de la Ville, & les meubles exquis,
Les Eunuques, & les Coëffeuſes,
Et les Brodeuſes,
Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troiſiéme lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux, & le paſturage,
Valets & beſtes de labeur.
Ces Lots faits, on jugea que le ſort pourroit faire

Que peut-eſtre pas une Sœur,
N'auroit ce qui luy pourroit plaire.
Ainſi chacune prit ſon inclination;
Le tout à l'eſtimation.
Ce fut dans la Ville d'Athenes;
Que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tout approuva;
Le partage & le choix. Eſope ſeul trouva
Qu'après bien du temps & des peines;
Les gens avoient pris juſtement
Le contre-pied du Teſtament.
Si le Deffunt vivoit, diſoit-il, que l'Attique;
Auroit de reproches de luy!
Comment! ce peuple qui ſe pique
D'eſtre le plus ſubtil des peuples d'aujourd'huy;
A ſi mal entendu la volonté ſupreſme
D'un Teſtateur! Ayant ainſi parlé,
Il fait le partage luy-meſme,
Et donne à chaque Sœur un Lot contre ſon gré,
Rien qui puſt eſtre convenable;

Partant

Partant rien aux Sœurs d'agréable,
A la Coquette l'attirail
Qui ſuit les perſonnes buveuſes.
La Biberonne eut le beſtail.
La Ménagere eut les Coëffeuſes.
Tel fut l'avis du Phrygien;
Alléguant qu'il n'eſtoit moyen
Plus ſeur pour obliger ces filles
A ſe défaire de leur bien.
Qu'elles ſe mariroient dans les bonnes Familles,
Quand on leur verroit de l'argent;
Pairoient leur Mere tout content;
Ne poſſéderoient plus les effets de leur Pere;
Ce que diſoit le Teſtament.
Le Peuple s'étonna comme il ſe pouvoit faire
Qu'un homme ſeul euſt plus de ſens,
Qu'une multitude de gens.



LIVRE TROISIESME.

FABLE I.

Le Meuſnier, ſon Fils, & l'Aſne.

A M. D. M.

L'Invention des Arts eſtant un droit d'aîneſſe,
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Gréce;
Mais ce champ ne ſe peut tellement moiſſonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte eſt un pays plein de terres déſertes.
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait aſſez-bien inventé.
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de ſa Lyre,
Diſciples d'Apollon, nos Maiſtres pour mieux dire,
Se rencontrant un jour, tous ſeuls & ſans témoins;
(Comme ils ſe confioient leurs penſer & leurs ſoins)
Racan commence ainſi. Dites-moy, je vous prie,
Vous qui devez ſçavoir les choſes de la vie,

Qui par tous ſes degrez avez déja paſſé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ;
A quoy me réſoudray-je ? Il eſt temps que j'y penſe.
Vous connoiſſez mon bien, mon talent, ma naiſſance.
Dois-je dans la Province établir mon ſéjour ?
Prẽdre employ dãs l'Armée ? ou bien charge à la Cour ?
Tout au monde eſt meſlé d'amertume & de charmes :
La Guerre a ſes douceurs, l'Hymen a ſes allarmes.
Si je ſuivois mon gouſt, je ſçaurois où buter ;
Mais j'ay les miens, la Cour, le Peuple à contenter.
Malherbe là-deſſus : Contenter tout le monde !
Ecoutez ce Récit avant que de réponde.

J'ay lû dans quelque endroit, qu'un Meuſnier & ſon Fils
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, ſi j'ay bonne mémoire,
Alloient vendre leur Aſne un certain jour de Foire.
Afin qu'il fuſt plus frais & de meilleur débit,
On luy lia les pieds, on vous le ſuſpendit ;
Puis cet Homme & ſon Fils le portent comme un Luſtre ;

Pauvres gens, idiots, couple ignorant & ruſtre.
Le prémier qui les vid, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont joüer ces gens-là?
Le plus Aſne des trois n'eſt pas celuy qu'on penſe.
Le Meuſnier à ces mots connoiſt ſon ignorance.
Il met ſur pied ſa Beſte, & la fait détaler.
L'Aſne qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en ſon patois. Le Meuſnier n'en a cure.
Il fait monter ſon Fils, il ſuit; & d'aventure
Paſſent trois bons Marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au Garçon s'écria tant qu'il pût:
Oh là! oh! deſcendez, que l'on ne vous le diſe,
Jeune homme qui menez Laquais à barbe griſe.
C'eſtoit à vous de ſuivre, au Vieillard de monter.
Meſſieurs, dit le Meuſnier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, & puis le Vieillard monte.
Quand trois Filles paſſant, l'une dit: C'eſt grand'honte,
Qu'il faille voir ainſi clocher ce jeune fils;
Tandis que ce Nigaut comme un Eveſque aſſis,
Fait le Veau ſur ſon Aſne, & penſe eſtre bien ſage.

Il n'eſt, dit le Meuſnier, plus de Veaux à mon âge.
Paſſez voſtre chemin, la Fille, & m'en croyez.
Après maints Quolibets, coup ſur coup renvoyez,
L'Homme crut avoir tort, & mit ſon Fils en croupe.
Au bout de trente pas une troiſiéme troupe
Trouve encore à gloſer. L'un dit: Ces gens-là ſont fous;
Le Baudet n'en peut plus; il mourra ſous leurs coups;
Hé quoy, charger ainſi cette pauvre Bourique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domeſtique?
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre ſa peau.
Parbleu, dit le Meuſnier, eſt bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde & ſon Pere.
Eſſayons toutefois, ſi par quelque maniere
Nous en viendrons à bout. Ils deſcendent tous deux.
L'Aſne ſe prélaſſant marche ſeul devant eux.
Un Quidam les rencontre, & dit: Eſt-ce la mode
Que Baudet aille à l'aiſe, & Meuſnier s'incommode?
Qui de l'Aſne ou du Maiſtre eſt fait pour ſe laſſer?
Je conſeille à ces Gens de le faire enchaſſer.
Ils uſent leurs ſouliers, & conſervent leur Aſne,

Nicolas au rebours; car quand il va voir Jeanne
Il monte ſur ſa beſte, & la Chanſon le dit.
Beau trio de Baudets: Le Meuſnier repartit:
Je ſuis Aſne, il eſt vray, j'en conviens, je l'avouë,
Mais que doreſnavant on me blaſme, on me louë,
Qu'on diſe quelque choſe, ou qu'on ne diſe rien,
J'en veux faire à ma teſte; il le fit, & fit bien.

Quant à vous, ſuivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince,
Allez, venez, courez, demeurez en Province;
Prenez Femme, Abbaye, Employ, Gouvernement,
Les Gens en parleront, n'en doutez nullement.



FABLE II.

Les Membres & l'Estomac.

JE devois par la Royauté
Avoir commencé mon Ouvrage.
A la voir d'un certain costé,
* Messer Gaster en est l'image.
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour luy les Membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en Gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vescust d'air.
Nous suons, nous peinons comme Bestes de somme:
Eh pour qui? Pour luy seul: nous n'en profitons pas:
Nostre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chommons: c'est un mestier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les Mains cessent de prendre.

* *L'Estomac.*

Les Bras d'agir, les Jambes de marcher.
Tous dirent à Gaſter qu'il en allaſt chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils ſe repentirent.
Bien-toſt les pauvres gens tomberent en langueur:
Il ne ſe forma plus de nouveau ſang au cœur.
Chaque Membre en ſouffrit; les forces ſe perdirent.
Par ce moyen les Mutins virent,
Que celuy qu'ils croyoient oiſif & pareſſeux
A l'intereſt commun contribuoit plus qu'eux.

Cecy peut s'appliquer à la grandeur Royale.
Elle reçoit & donne, & la choſe eſt égale.
Tout travaille pour elle, & réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait ſubſiſter l'Artiſan de ſes peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magiſtrat,
Maintient le Laboureur, donne paye au Soldat,
Diſtribuë en cent lieux ſes graces ſouveraines,
Entretient ſeule tout l'Eſtat.
Menenius le ſçut bien dire.

La Commune s'alloit ſéparer du Sénat.
Les Mécontens diſoient qu'il avoit tout l'Empire.
Le pouvoir, les tréſors, l'honneur, la dignité;
Au lieu que tout le mal eſtoit de leur coſté,
Les tributs, les impoſts, les fatigues de guerre.
Le Peuple hors des murs eſtoit déjà poſté,
La pluſpart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils eſtoient aux Membres ſemblables;
Et par cet Apologue inſigne entre les Fables,
Les ramena dans leur devoir.



FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

UN Loup qui commençoit d'avoir petite part,
Aux Brebis de ſon voiſinage,
Crût qu'il faloit s'aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau perſonnage.
Il s'habille en Berger, endoſſe un Hoqueton,
Fait ſa Houlette d'un baſton;
Sans oublier la Cornemuſe.
Pour pouſſer juſqu'au bout la ruſe,
Il auroit volontiers écrit ſur ſon chapeau,
C'eſt moy qui ſuis Guillot, Berger de ce Troupeau.
Sa perſonne eſtant ainſi faite,
Et ſes pieds de devant poſez ſur ſa Houlette,
Guillot le * Sycophante approche doucement.
Guillot, le vray Guillot, étendu ſur l'herbette
Dormoit alors profondément.
Son Chien dormoit auſſi, comme auſſi ſa Muſette.

* *Trompeur.*

La pluſpart des Brebis dormoient pareillement.
L'Hypocrite les laiſſa faire :
Et pour pouvoir mener vers ſon fort les Brebis,
Il voulut ajoûter la parole aux habits,
Choſe qu'il croyoit néceſſaire ;
Mais cela gaſta ſon affaire.
Il ne pût du Paſteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les Bois,
Et découvrit tout le myſtere.
Chacun ſe réveille à ce ſon,
Les Brebis. le Chien, le Garçon,
Le pauvre Loup dans cet eſclandre
Empeſché par ſon Hoqueton,
Ne pût ny fuir ny ſe deffendre.

Toûjours par quelque endroit Fourbes ſe laiſſent prendre.
Quiconque eſt Loup, agiſſe en Loup ;
C'eſt le plus certain de beaucoup.

FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roy.

LEs Grenouilles ſe laſſant
De l'eſtat Démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les ſoûmit au pouvoir Monarchique.
Il leur tomba du Ciel un Roy tout pacifique :
Ce Roy fit toutesfois tant de bruit en tombant,
Que la gent marécageuſe,
Gent fort ſotte & fort peureuſe,
S'alla cacher ſous les eaux,
Dans les Joncs, dans les Roſeaux,
Dans les trous du Marécage,
Sans oſer de long-temps regarder au viſage
Celuy qu'elles croyoient eſtre un geant nouveau.
Or c'eſtoit un Soliveau,
De qui la gravité fit peur à la prémiere,

Qui de le voir s'avanturant
Oſa bien quitter ſa taniere.

Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la ſuivit, une autre en fit autant;
Il en vint une fourmiliere,
Et leur troupe à la fin ſe rendit familiere
Juſqu'à ſauter ſur l'épaule du Roy.
Le bon Sire le ſouffre, & ſe tient toûjours coy.
Jupin en a bien-toſt la cervelle rompuë.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roy qui ſe remuë.
Le Monarque des Dieux leur envoye une Gruë,
Qui les croque, qui les tuë,
Qui les gobe à ſon plaiſir.
Et Grenouilles de ſe plaindre;
Et Jupin de dire: Eh quoy! voſtre deſir
A ſes Loix croit-il nous aſtraindre?
Vous avez dû prémierement
Garder voſtre Gouvernement;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit ſuffire
Que voſtre prémier Roy fuſt débonnaire & doux;

De celuy-cy contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

****

FABLE V.

Le Renard & le Bouc.

CApitaine Renard alloit de compagnie
Avec ſon amy Bouc des plus haut encornez,
Celuy-cy ne voyoit pas plus loin que ſon nez,
L'autre eſtoit paſſé maiſtre en fait de tromperie.
La ſoif les obligea de deſcendre en un puits.
Là chacun ſe deſaltere.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : Que ferons-nous Compere ?
Ce n'eſt pas tout de boire, il faut ſortir d'icy.
Léve tes pieds en haut, & tes cornes auſſi :
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
Je grimperay prémierement ;
Puis ſur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine

De ce lieu-cy je ſortiray,
Après quoy je t'en tireray.
Par ma barbe, dit l'autre, il eſt bon ; & je louë
Les gens bien ſenſez comme toy.
Je n'aurois jamais quant à moy
Trouvé ce ſecret, je l'avouë.
Le Renard ſort du puits, laiſſe ſon Compagnon,
Et vous luy fait un beau ſermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le Ciel t'euſt, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas à la légere
Deſcendu dans ce puits. Or adieu, j'en ſuis hors :
Taſche de t'en tirer, & fais tous tes efforts,
Car pour moy j'ay certaine affaire,
Qui ne me permet pas d'arreſter en chemin.
En toute choſe il faut conſiderer la fin.



FABLE VI.

L'Aigle, la Laye, & la Chate.

L'Aigle avoit ses Petits au haut d'un arbre creux,
La Laye au pied, la Chate entre les deux:
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage
Mere & Nourrissons faisoient leur tripotage.
La Chate détruisit par sa fourbe l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & luy dit: Nostre mort,
(Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux meres)
Ne tardera possible guéres.
Voyez-vous à vos pieds fouir incessamment
Cette maudite Laye, & creuser une mine?
C'est pour déraciner le Chesne assurément,
Et de nos Nourrissons attirer la ruine.
L'arbre tombant ils seront dévorez;
Qu'ils s'en tiennent pour assurez.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte,

La perfide deſcend tout droit
A l'endroit
Où la Laye eſtoit en géſine.
Ma bonne amie, & ma voiſine,
Luy dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, ſi vous ſortez, fondra ſur vos Petits.
Obligez-moy de n'en rien dire.
Son courroux tomberoit ſur moy.
Dans cette autre Famille ayant ſemé l'effroy,
La Chate en ſon trou ſe retire.
L'Aigle n'oſe ſortir, ny pourvoir aux beſoins
De ſes Petits ; la Laye encore moins.
Sottes de ne pas voir que le plus grand des ſoins
Ce doit eſtre celuy d'éviter la famine.
A demeurer chez ſoy l'une & l'autre s'obſtine,
Pour ſecourir les ſiens dedans l'occaſion :
L'Oyſeau Royal en cas de mine,
La Laye en cas d'irruption.
La faim détruiſit tout : il ne reſta perſonne
De la Gent Marcaſſine, & de la Gent Aiglone,

Qui n'allaſt de vie à trépas;
Grand renfort pour Meſſieurs les Chats.

Que ne ſçait point ourdir une langue traîtreſſe
Par ſa pernicieuſe adreſſe?
Des malheurs qui ſont ſortis
De la boëte de Pandore,
Celuy qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'eſt la fourbe à mon avis.

FABLE VII.

L'Yvrogne & ſa Femme.

CHacun a ſon défaut où toûjours il revient;
Honte ny peur n'y remédie.
Sur ce propos d'un Conte il me ſouvient:
Je ne dis rien que je n'appuye
De quelque exemple. Un ſuppoſt de Bacchus
Alteroit ſa ſanté, ſon eſprit & ſa bourſe.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur courſe,
Qu'ils ſont au bout de leurs Ecus.

Un jour que celuy-cy plein du jus de la treille,
Avoit laiſſé ſes ſens au fond d'une bouteille,
Sa Femme l'enferma dans un certain Tombeau.
Là les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loiſir. A ſon réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de ſon corps,
Un luminaire, un drap des Morts.
Oh! dit-il, qu'eſt-cecy? Ma Femme eſt-elle Veuve?
Là-deſſus ſon Epouſe en habit d'Alecton,
Maſquée, & de ſa voix contre-faiſant le ton,
Vient au prétendu Mort, approche de ſa biere;
Luy préſente un chaudeau propre pour Lucifer.
L'Epoux alors ne doute en aucune maniere
Qu'il ne ſoit citoyen d'Enfer.
Quelle perſonne es-tu? dit-il à ce phantoſme.
La Celeriere du Royaume
De Satan, reprit-elle; & je porte à manger
A ceux qu'encloſt la Tombe noire.
Le Mary repart ſans ſonger:
Tu ne leur portes point à boire!

FABLE VIII.

La Goute & l'Araignée.

QUand l'Enfer eut produit la Goute & l'Araignée,
Mes Filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'eſtre pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or aviſons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces caſes étraites,
Et ces Palais ſi grands, ſi beaux, ſi bien dorez ?
Je me ſuis propoſé d'en faire vos retraites.
Tenez donc ; voicy deux buchettes,
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'eſt rien, dit l'Aragne, aux caſes qui me plaiſe.
L'autre tout au rebours voyant les Palais pleins
De ces gens nommez Médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à ſon aiſe.
Elle prend l'autre lot ; y plante le piquet ;
S'eſtend à ſon plaiſir ſur l'orteil d'un pauvre homme,

Diſant : Je ne crois pas qu'en ce poſte je chomme,
Ny que d'en déloger & faire mon paquet
Jamais Hippocrate me ſomme.
L'Aragne cependant ſe campe en un lambris,
Comme ſi de ces lieux elle euſt fait bail à vie;
Travaille à demeurer : Voilà ſa toile ourdie;
Voilà des moûcherons de pris.
Une Servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tiſſuë ; autre coup de balay :
Le pauvre Beſtion tous les jours déménage,
Enfin après un vain eſſay,
Il va trouver la Goute : Elle eſtoit en campagne,
Plus malheureuſe mille fois
Que la plus malheureuſe Aragne.
Son hoſte la menoit tantoſt fendre du bois,
Tantoſt fouir, houer. Goute bien tracaſſée
Eſt, dit-on, à demy penſée.
O, je ne ſçaurois plus, dit-elle, y réſiſter :
Changeons, ma ſœur Aragne : Et l'autre d'écouter.
Elle la prend au mot, ſe gliſſe en la cabanne :

Point de coup de balay qui l'oblige à changer,
La Goute d'autre part va tout droit se loger
Chez un Prélat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sçait. Les Gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toûjours de pis en pis.
L'une & l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très-sagement de changer de logis.

****

FABLE IX.

Le Loup, & la Cigogne.

LEs Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc estant de frairie,
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os luy demeura bien avant au Gosier.
De bonheur pour ce Loup qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une Cicogne;

Il luy fait ſigne, elle accourt.
Voilà l'Operatrice auſſi-toſt en beſogne.
Elle retira l'os; puis pour un ſi bon tour
Elle demanda ſon ſalaire.
Voſtre ſalaire? dit le Loup,
Vous riez, ma bonne commere.
Quoy! ce n'eſt pas encor beaucoup
D'avoir de mon goſier retiré voſtre coû?
Allez, vous eſtes une ingratte;
Ne tombez jamais ſous ma patte.

FABLE X.

Le Lion abbatu par l'Homme.

ON expoſoit une Peinture,
Où l'Artiſan avoit tracé
Un Lion d'immenſe ſtature
Par un ſeul homme terraſſé.
Les regardans en tiroient gloire.

Un Lion en paſſant rabatit leur caquet :
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne icy la victoire :
Mais l'Ouvrier vous a déçûs,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raiſon nous aurions le deſſus,
Si mes Confreres ſçavoient peindre.

FABLE XI.

Le Renard, & les Raiſins.

CErtain Renard Gaſcon, d'autres diſent Normant,
Mourant preſque de faim, vid au haut d'une treille,
Des raiſins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le Galand en euſt fait volontiers ſon repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
Ils ſont trop verds, dit-il, & bons pour des Goujats.
Fit-il pas mieux que de ſe plaindre ?

FABLE XII.

Le Cigne, & le Cuisinier.

DAns une Ménagerie
De volatiles remplie,
Vivoient le Cigne & l'Oison:
Celuy-là destiné pour les regards du Maistre;
Celuy-cy pour son goust; l'un qui se picquoit d'estre
Commensal du jardin, l'autre de la maison.
Des fossez du Chasteau faisant leurs galeries,
Tantost on les eust vûs coste à coste nager,
Tantost courir sur l'onde, & tantost se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuisinier ayant trop bû d'un coup,
Prit pour Oison le Cigne, & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'Oiseau prest à mourir, se plaint en son ramage.
Le Cuisinier fut fort surpris,

Et vid bien qu'il s'estoit mépris;
Quoy? je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe?
Non, non, ne plaise aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien.

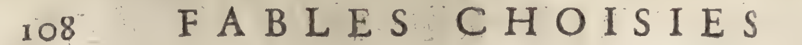
Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe,
Le doux parler ne nuit de rien.

FABLE XIII.

Le Loup & les Brebis.

APrès mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis.
C'estoit apparemment le bien des deux partis:
Car si les Loups mangeoient mainte beste égarée,
Les Bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ny pour les pasturages,
Ny d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens.

La paix ſe conclud donc ; on donne des oſtages ;
Les Loups leurs Louveteaux, & les Brebis leurs Chiens.
L'échange en eſtant fait aux formes ordinaires,
Et reglé par des Commiſſaires,
Au bout de quelque temps que Meſſieurs les Louvats
Se virent Loups parfaits & friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la Bergerie
Meſſieurs les Bergers n'eſtoient pas ;
Eſtranglent la moitié des Agneaux les plus gras ;
Les emportent aux dents, dans les bois ſe retirent.
Ils avoient averti leurs gens ſecretement.
Les Chiens, qui ſur leur foy repoſoient ſûrement,
Furent eſtranglez en dormant.
Cela fut ſi-toſt fait, qu'à peine ils le ſentirent.
Tout fut mis en morceaux ; un ſeul n'en échapa.
Nous pouvons conclure de-là,
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix eſt fort bonne de ſoy ;
J'en conviens ; mais de quoy ſert-elle
Avec des ennemis ſans foy ?



FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

LE Lion, terreur des foreſts,
Chargé d'ans, & pleurant ſon antique prouëſſe,
Fut enfin attaqué par ſes propres ſujets,
Devenus forts par ſa foibleſſe.
Le Cheval s'approchant luy donne un coup de pié,
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le malheureux Lion languiſſant, triſte & morne,
Peut à peine rugir, par l'âge eſtropié.
Il attend ſon Deſtin ſans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'Aſne meſme à ſon antre accourir,
Ah! c'eſt trop, luy dit-il, je voulois bien mourir;
Mais c'eſt mourir deux fois que ſouffrir tes atteintes.



FABLE XV.

Philomele & Progné.

AUtrefois Progné l'Hirondelle
De ſa demeure s'écarta ;
Et loin des Villes s'emporta
Dans un Bois où chantoit la pauvre Philomele.
Ma ſœur, luy dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voicy tantoſt mille ans que l'on ne vous a vûë :
Je ne me ſouviens point que vous ſoyez venuë
Depuis le temps de Thrace habiter parmy nous.

Dites-moy, que penſez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce ſéjour ſolitaire ?
Ah ! reprit Philomele, en eſt-il de plus doux ?
Progné luy repartit : Eh quoy, cette Muſique
Pour ne chanter qu'aux Animaux ?
Tout au plus à quelque ruſtique ?
Le déſert eſt-il fait pour des talens ſi beaux ?
Venez faire aux Citez éclater leurs merveilles.

Aussi-bien en voyant les Bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois
Parmy des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas,
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage,
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas:
En voyant les hommes, helas!
Il m'en souvient bien davantage.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

JE ne suis pas de ceux qui disent: Ce n'est rien;
C'est une femme qui se noye.
Je dis que c'est beaucoup; & ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait nostre joye.
Ce que j'avance icy, n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit dans cette Fable
D'une Femme qui dans les flots
Avoit fini ses jours par un sort déplorable.

Son Epoux en cherchoit le corps,
Pour luy rendre en cette aventure
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du Fleuve, auteur de sa disgrace,
Des Gens se promenoient, ignorans l'accident.
Ce Mary donc leur demandant
S'ils n'avoient de sa Femme apperceu nulle trace :
Nulle, reprit l'un d'eux, mais cherchez-la plus bas ;
Suivez le fil de la Riviere.
Un autre repartit : Non, ne le suivez pas ;
Rebroussez plutost en arriere.
Quelle que soit la pente & l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait floter d'autre sorte.
Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'Humeur contredisante,
Je ne sçay s'il avoit raison ;
Mais que cette Humeur soit ou non

Le défaut du Sexe & ſa pente ;
Quiconque avec elle naiſtra,
Sans faute avec elle mourra,
Et juſqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par de-là.

-

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un Grenier.

DAmoiſelle Belette au corps long & flouët,
Entra dans un Grenier par un trou fort eſtroit,
Elle ſortoit de maladie.
Là vivant à diſcretion,
La Galande fit chere lie,
Mangea, rongea : Dieu ſçait la vie,
Et le lard qui périt en cette occaſion.
La voilà pour concluſion
Graſſe, mafluë, & rebondie.
Au bout de la ſemaine ayant diſné ſon ſou,
Elle entend quelque bruit, veut ſortir par le trou,

Ne

Ne peut plus repasser, & crut s'estre méprise.
Après avoir fait quelque tours,
C'est, dit-elle, l'endroit, me voilà bien surprise;
J'ay passé par icy depuis cinq ou six jours.
Un Rat qui la voyoit en peine,
Luy dit: Vous aviez lors la panse un peu moins pleine,
Vous estes maigre entrée, il faut maigre sortir,
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vostres.

FABLE XVIII.

Le Chat & un vieux Rat.

J'Ay lû chez un conteur de Fables
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des Chats,
L'Attila, le fleau des Rats,
Rendoit ces derniers misérables:
J'ay lû, dis-je, en certain Auteur,

Que ce Chat exterminateur,
Vray Cerbere, estoit craint une lieuë à la ronde.
Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appuy,
La mort aux Rats, les Souricieres,
N'estoient que jeux au prix de luy.
Comme il void que dans leurs tanieres
Les Souris estoient prisonnieres;
Qu'elles n'osoient sortir; qu'il avoit beau chercher;
Le Galand fait le mort; & du haut d'un plancher
Se pend la teste en bas. La Beste scélerate
A de certains cordons se tenoit par la pate.
Le peuple des Souris croit que c'est chastiment,
Qu'il a fait un larcin de rost ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin qu'on a pendu le mauvais Garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son Enterrement;
Mettent le nez à l'air, monstrent un peu la teste;
Puis rentrent dans leurs nids à rats;

Puis reſſortant font quatre pas ;
Puis enfin ſe mettent en queſte :
Mais voicy bien une autre feſte.
Le pendu reſſuſcite ; & ſur ſes pieds tombant
Attrape les plus pareſſeuſes.
Nous en ſçavons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'eſt tour de vieille guerre ; & vos cavernes creuſes
Ne vous ſauveront pas ; je vous en avertis ;
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophetiſoit vray ; noſtre maiſtre Mitis
Pour la ſeconde fois les trompe & les affine ;
Blanchit ſa robe, & s'enfarine ;
Et de la ſorte déguiſé
Se niche & ſe blotit dans une huche ouverte :
Ce fut à luy bien aviſé.
La Gent trote-menu s'en vient chercher ſa perte.
Un Rat, ſans plus, s'abſtient d'aller flairer autour ;
C'eſtoit un vieux routier ; il ſçavoit plus d'un tour ;
Meſme il avoit perdu ſa queuë à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,

S'écria-t'il de loin au General des Chats.
Je ſoupçonne deſſous encor quelque machine.
Rien ne te ſert d'eſtre farine ;
Car quand tu ſerois ſac je n'approcherois pas.
C'eſtoit bien dit à luy ; j'approuve ſa prudence.
Il eſtoit experimenté ;
Et ſçavoit que méfiance
Eſt la mere de ſeureté.

FABLE XIX.

L'Oeil du Maiſtre.

UN Cerf s'eſtant ſauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averty par eux
Qu'il cherchaſt un meilleur azile.
Mes freres, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enſeigneray les pâtis les plus gras ;
Ce ſervice vous peut quelque jour eſtre utile ;
Et vous n'en aurez pas regret.
Les Bœufs à toutes fins promirent le ſecret.

Il ſe cache en un coin, reſpire, & prend courage.
Sur le ſoir on apporte herbe fraiſche & fourage
Comme l'on faiſoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les Valets font cent tours,
L'Intendant meſme, & pas un d'aventure
N'apperceut ny cors, ny ramure,
Ny Cerf enfin. L'habitant des Foreſts
Rend déjà grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour ſortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant, luy dit: Cela va bien;
Mais quoy! l'homme aux cent yeux n'a pas fait ſa revuë.
Je crains fort pour toy ſa venuë.
Juſques-là, pauvre Cerf ne te vante de rien.
Là-deſſus le Maiſtre entre & vient faire ſa ronde.
Qu'eſt-cecy? dit-il à ſon monde.
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers.
Cette litiere eſt vieille; allez viſte aux greniers.
Je veux voir deſormais vos Beſtes mieux ſoignées.
Que coûte-t'il d'oſter toutes ces Araignées?

Ne ſçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers?
Et regardant à tout, il void une autre teſte
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf eſt reconnu; chacun prend un épieu;
Chacun donne un coup à la Beſte.
Ses larmes ne ſçauroient le ſauver du trépas.
On l'emporte, on le ſale, on en fait maint repas,
Dont maint voiſin s'éjouit d'eſtre.
Phedre ſur ce ſujet dit fort élegamment:
Il n'eſt pour voir que l'œil du Maiſtre.
Quant à moy, j'y mettrois encor l'œil de l'Amant.



FABLE XX.

L'Alouette & ses Petits, avec le Maistre d'un Champ.

NE t'attens qu'à toy seul, c'est un commun Proverbe.
Voicy comme Esope le mit
En crédit.

Les Alouettes font leur nid
Dans les bleds, quand ils sont en herbe :
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde ;
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forests, Aloüettes aux champs.
Une pourtant de ces dernieres
Avoit laissé passer la moitié d'un Printemps
Sans gouster le plaisir des amours printanieres.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature & d'estre mere encore.

Elle baſtit un nid, pond, couve, & fait éclorre
A la haſte ; le tout alla du mieux qu'il pût.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nichée
Se trouvaſt aſſez forte encor
Pour voler & prendre l'eſſor,
De mille ſoins divers l'Alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ſes enfans
D'eſtre toûjours au guet & faire ſentinelle.
Si le poſſeſſeur de ces champs
Vient avecque ſon fils (comme il viendra) dit-elle,
Ecoutez bien ; ſelon ce qu'il dira
Chacun de nous décampera.
Si-toſt que l'Alouette eut quitté ſa famille,
Le poſſeſſeur du champs vient avecque ſon fils.
Ces bleds ſont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
Les prier que chacun apportant ſa faucille
Nous viennent aider demain dès la pointe du jour.
Noſtre Alouette de retour
Trouve en alarme ſa couvée.
L'un commence : Il a dit que l'Aurore levée
L'on

L'on fist venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraitte :
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais; voilà dequoy manger.
Eux repûs tout s'endort, les Petits & la Mere.
L'Aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
L'Alouette à l'essor, le Maistre s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces bleds ne devroient pas, dit-il, estre debout.
Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parens
Les prier de la mesme chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens, Mere, c'est à cette heure......
Non, mes enfans, dormez en paix;
Ne bougeons de nostre demeure.
L'Alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisiesme fois le Maistre se souvint

De visiter ses bleds. Nostre erreur est extrême
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur amy ny parent que soy-mesme.
Retenez bien cela, mon fils, & sçavez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec nostre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille:
C'est-là nostre plus court: & nous acheverons
Nostre moisson, quand nous pourrons.
Dès-lors que ce dessein fut sceu de l'Alouette,
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfans.
Et les Petits en mesme temps
Voletans, se culebutans,
Délogerent tous sans trompette.



LIVRE QUATRIESME.

FABLE I.

Le Lion amoureux.

A Mademoiselle de Sevigné.

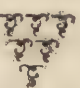
SEVIGNE', de qui les attraits
Servent aux graces de modéle,
Et qui nâquiftes toute belle,
A voftre indifférence près,
Pourriez-vous eftre favorable
Aux jeux innocens d'une Fable ?
Et voir fans vous épouvanter
Un Lion qu'amour fceut dompter ?
Amour eft un étrange maiftre.
Heureux qui peut ne le connoiftre
Que par récit, luy ny fes coups !
Quand on en parle devant vous,

Si la verité vous offenſe,
La Fable au moins ſe peut ſouffrir.
Celle-cy prend bien l'aſſeurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zéle & par reconnoiſſance.

DU temps que les beſtes parloient
Les Lions entre autres vouloient
Eſtre admis dans noſtre alliance.
Pourquoy non? puiſque leur engeance
Valoit la noſtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle Hure outre cela.
Voicy comment il en alla.
Un Lion de haut parentage
Et paſſant par un certain pré,
Rencontra Bergere à ſon gré.
Il la demande en mariage.
Le Pere auroit fort ſouhaité

Quelque Gendre un peu moins terrible.
La donner luy sembloit bien dur ;
La refuser n'estoit pas seur.
Mesme un refus eust fait possible,
Qu'on eust veu quelque beau matin
Un mariage clandestin.
Car outre qu'en toute maniere
La Belle estoit pour les gens fiers ;
Fille se coëffe volontiers
D'amoureux à longue criniere.
Le Pere donc ouvertement
N'osant renvoyer nostre Amant,
Luy dit : Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque pate
On vous les rogne ; & pour les dents,
Qu'on vous les lime en mesme temps.
Vos baisers en seront moins rudes
Et pour vous plus délicieux ;

Car ma fille y répondra mieux,
Estant sans ces inquiétudes,
Le Lion consent à cela
Tant son ame estoit aveuglée,
Sans dents ny griffes le voilà
Comme place démantelée,
On lascha sur luy quelques Chiens,
Il fit fort peu de résistance,
Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire, Adieu prudence,
Par tes conseils ensorcelans
Ce Lion crut son adversaire,
Helas! comment pourrois-tu faire
Que les Bestes devinssent Gens,
Si tu nuis aux plus sages testes
Et fais les Gens devenir Bestes,



FABLE II.

Le Berger & la Mer.

DU raport d'un Troupeau dont il vivoit ſans ſoins,
Se contenta long-temps un voiſin d'Amphitrite.
Si ſa fortune eſtoit petite,
Elle eſtoit ſeure tout au moins.
A la fin les tréſors déchargez ſur la plage
Le tenterent ſi bien qu'il vendit ſon Troupeau;
Trafiqua de l'argent, le mit entier ſur l'eau;
Cet argent périt par naufrage.
Son Maiſtre fut réduit à garder les Brebis;
Non plus Berger en chef comme il eſtoit jadis;
Quand ſes propres Moutons paiſſoient ſur le rivage;
Celuy qui s'eſtoit vû Coridon ou Tircis
Fut Pierrot & rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits;
Racheta des Beſtes à laine;
Et comme un jour les vents retenant leur haleine,

Laiſſoient paiſiblement aborder les vaiſſeaux ;
Vous voulez de l'argent, ô Meſdames les Eaux,
Dit-il, adreſſez-vous, je vous prie, à quelqu'autre.
        Ma foy vous n'aurez pas le noſtre.

Cecy n'eſt pas un Conte à plaiſir inventé.
        Je me ſers de la verité
        Pour montrer par expérience,
        Qu'un ſou, quand il eſt aſſeuré,
        Vaut mieux que cinq en eſperance :
Qu'il ſe faut contenter de ſa condition ;
Qu'aux conſeils de la Mer & de l'Ambition
        Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
        La Mer promet monts & merveilles.
Fiez-vous-y, les vents ou les voleurs viendront.



FABLE III.

La Mousche & la Fourmy.

LA Mousche & la Fourmy cõtestoient de leur prix.
O Jupiter! dit la prémiere,
Faut-il que l'amour propre aveugle les esprits
D'une si terrible maniere,
Qu'un vil & rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal?
Je hante les Palais; je m'assieds à ta table:
Si l'on t'immole un bœuf, j'en gouste devant toy:
Pendant que celle-cy chetive & misérable,
Vit trois jours d'un festu qu'elle a traîné chez soy.
Mais ma Mignone, dites-moy,
Vous campez-vous jamais sur la teste d'un Roy,
D'un Empereur, ou d'une Belle?
Je le fais; & je baise un beau sein quand je veux:
Je me jouë entre des cheveux:
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;

Et la derniere main que met à ſa beauté
Une femme allant en conqueſte,
C'eſt un ajuſtement des Mouſches emprunté.
Puis allez-moy rompre la teſte
De vos greniers. Avez-vous dit ?
Luy répliqua la Ménagere.
Vous hantez les Palais : mais on vous y maudit.
Et quant à gouſter la prémiere
De ce qu'on ſert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez par tout, auſſi font les profanes.
Sur la teſte des Rois & ſur celle des Aſnes
Vous allez vous planter ; je n'en diſconviens pas ;
Et je ſçais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien ſouvent eſt punie.
Certain Ajuſtement, dites-vous, rend jolie.
J'en conviens, il eſt noir ainſi que vous & moy.
Je veux qu'il ait nó Mouſche, eſt-ce un ſujet pourquoy
Vous faſſiez ſonner vos mérites ?
Nomme-t'on pas auſſi Mouſches les Paraſites ?

Ceſſez donc de tenir un langage ſi vain :
N'ayez plus ces hautes penſées.
Les Mouſches de Cour ſont chaſſées.
Les Moûcharts ſont pendus:& vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de miſere,
Quand Phœbus regnera ſur un autre Hemiſphere,
Alors je jouiray du fruit de mes travaux.
Je n'iray par monts ny par vaux
M'expoſer au vent, à la pluye,
Je vivray ſans mélancolie.
Le ſoin que j'auray pris, de ſoin m'exemptera;
Je vous enſeigneray par là
Ce que c'eſt qu'une fauſſe ou véritable gloire.
Adieu : je perds le temps : laiſſez-moy travailler.
Ny mon grenier ny mon armoire
Ne ſe remplit à babiller.



FABLE IV.

Le Jardinier & son Seigneur.

UN amateur du jardinage,
Demy-Bourgeois, demy-Manant,
Possédoit en certain Village,
Un jardin assez propre, & le clos à tenant.
Il avoit de Plant vif semé cette étenduë.
Là croissoit à plaisir l'oseille & la laituë ;
Dequoy faire à Margot, pour sa feste, un bouquet.
Peu de jasmin d'Espagne, & force serpolet.
Cette felicité par un Liévre troublée,
Fit qu'au Seigneur du Bourg nostre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir & matin, dit-il, & des piéges se rit :
Les pierres, les bastons y perdent leur crédit.
Il est sorcier, je croy. Sorcier, je l'en défie,
Repartit le Seigneur. Fut-il diable, Miraut,

En dépit de ſes tours, l'attrapera bien-toſt.
Je vous en déferay, bon homme, ſur ma vie,
Et quand? Eh, dès demain, ſans tarder plus long-temps.
La partie ainſi faite, il vient avec ſes gens:
Çà déjeûnons, dit-il, vos poulets ſont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voye, approchez.
Quand la marierons-nous? Quand aurons-nous des Gendres?
Bon homme, c'eſt ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'eſcarcelle.
Diſant ces mots, il fait connoiſſance avec elle;
Auprès de luy la fait aſſeoir;
Prend une main, un bras, léve un coin du mouchoir;
Toutes ſottiſes dont la Belle
Se deffend avec grand reſpect;
Tant qu'au pere à la fin cela devient ſuſpect.
Cependant on fricaſſe, on ſe ruë en cuiſine.
De quand ſont vos jambons? Ils ont fort bonne mine.
Monſieur, ils ſont à vous. Vrayment, dit le Seigneur,
Je les reçois, & de bon cœur.

Il déjeûne très-bien, aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux & valets, tous gens bien endentez :
Il commande chez l'hoste, y prend des libertez,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des Chasseurs succéde au déjeûné,
Chacun s'anime & se prépare :
Les trompes & les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre Potager ; adieu planches, quarreaux ;
Adieu Chicorée & Poreaux ;
Adieu dequoy mettre au potage.
Le Liévre estoit gisté dessous un maistre Chou.
On le queste, on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible & large playe
Que l'on fit à la pauvre haye
Par ordre du Seigneur ; car il eust esté mal
Qu'on n'eust pû du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit : Ce sont là jeux de Prince :
Mais on le laissoit dire ; & les chiens & les Gens

Firent plus de dégaſt en une heure de temps,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les Liévres de la Province.

Petits Princes, vuidez vos débats entre vous:
De recourir aux Rois vous ſeriez de grand fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres.
Ny les faire entrer ſur vos terres.

FABLE V.

L'Aſne & le petit Chien.

NE forçons point noſtre talent;
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaut, quoy qu'il faſſe,
Ne ſçauroit paſſer pour Galand.
Peu de gens que le Ciel chérit & gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'eſt un point qu'il leur faut laiſſer;

Et ne pas ressembler à l'Asne de la Fable,
Qui pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son Maistre, alla le caresser.
Comment, disoit-il en son ame,
Ce Chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à Compagnon
Avec Monsieur, avec Madame!
Et j'auray des coups de baston!
Que fait-il? Il donne la pate,
Puis aussi-tost il est baisé.
S'il en faut faire autant afin que l'on me flate,
Cela n'est pas bien mal-aisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son Maistre en joye, il s'en vient lourdement,
Léve une corne toute usée;
La luy porte au menton fort amoureusement.
Non sans accompagner pour plus grand ornement
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh oh! quelle caresse, & quelle mélodie!
Dit le Maistre aussi-tost. Holà, Martin baston,

Martin baston accourt; l'Asne change de ton.
Ainsi finit la Comédie.

FABLE VI.

Le Combat des Rats & des Belettes.

LA nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats;
Et sans les portes étretes
De leurs habitations,
L'Animal à longue échine
En feroit je m'imagine,
De grandes destructions.
Or une certaine année
Qu'il en estoit à foison,
Leur Roy nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes de leur part

Déployerent l'étendart.
Si l'on croit la Renommée,
La Victoire balança.
Plus d'un Gueret s'engraiſſa
Du ſang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba preſque en tous endroits
Sur le peuple Souriquois.
Sa déroute fut entiere:
Quoy que puſt faire Artarpax,
Pſicarpax, Meridarpax,
Qui tout couverts de pouſſiere,
Souſtinrent aſſez long-temps
Les efforts des combattans.
Leur réſiſtance fut vaine:
Il falut céder au ſort.
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant Soldat que Capitaine.
Les Princes périrent tous.
La racaille dans des trous

Trouvant ſa retraite preſte ;
Se ſauva ſans grand travail.
Mais les Seigneurs ſur leur teſte
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes ;
Soit comme marques d'honneur :
Soit afin que les Belettes
En conçuſſent plus de peur :
Cela leur cauſa malheur.
Trou, ny fente, ny crevaſſe
Ne fut large aſſez pour eux :
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux,
La principale jonchée
Fut donc des principaux Rats.
Une teſte empanachée
N'eſt pas petit embarras.
Le trop ſuperbe équipage
Peut ſouvent en un paſſage
Cauſer du retardement.

Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

FABLE VII.

Le Singe & le Dauphin.

C'Estoit chez les Grecs un usage ;
Que sur la mer tous Voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes & Chiens de Basteleurs.
Un Navire en cet équipage
Non loin d'Athenes fit naufrage.
Sans les Dauphins tout eust péry.
Cet Animal est fort amy
De nostre espece. En son Histoire
Pline le dit, il le faut croire.
Il sauva donc ce qu'il pût.
Mesme un Singe en cette occurrence,

Profitant de la reſſemblance,
Luy penſa devoir ſon ſalut.
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et ſur ſon dos le fit aſſeoir,
Si gravement qu'on euſt crû voir
Ce Chanteur que tant on renomme.
Le Dauphin l'alloit mettre à bord;
Quand par hazard il luy demande:
Eſtes-vous d'Athenes la grande?
Ouy, dit l'autre, on m'y connoiſt fort,
S'il vous y ſurvient quelque affaire
Employez-moy; car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs;
Un mien couſin eſt Juge-Maire.
Le Dauphin dit, bien grammercy.
Et le Pirée a part auſſi
A l'honneur de voſtre préſence?
Vous le voyez ſouvent? Je penſe.
Tous les jours; il eſt mon amy,
C'eſt une vieille connoiſſance.

Noſtre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un Port pour un nom d'homme.
De telles gens il eſt beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome;
Et qui, caquetans au plus drû,
Parlent de tout & n'ont rien vû.
Le Dauphin rit, tourne la teſte,
Et le Magot conſidéré,
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux qu'une beſte.
Il l'y replonge, & va trouver
Quelque homme afin de le ſauver.



FABLE VIII.

L'Homme & l'Idole de bois.

CErtain Payen chez luy gardoit un Dieu de bois,
De ces Dieux qui ſont ſourds bien qu'ayãt des oreilles,
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.
Il luy couſtoit autant que trois.
Ce n'eſtoient que veux & qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnez de guirlandes.
Jamais Idole, quel qu'il fuſt,
N'avoit eu cuiſine ſi graſſe;
Sans que pour tout ce culte à ſon Hoſte il écheuſt
Succeſſion, tréſor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, ſi pour un ſoû d'orage en quelque endroit
S'amaſſoit d'une ou d'autre ſorte,
L'Homme en avoit ſa part & ſa bourſe en ſouffroit.
La pitance du Dieu n'en eſtoit pas moins forte.
A la fin ſe faſchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en piéces l'Idole,

Le trouve remply d'or. Quand je t'ay fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, ſeulement une obole ?
Va, ſors de mon logis : cherche d'autres autels.
Tu reſſembles aux naturels
Malheureux, groſſiers & ſtupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le baſton.
Plus je te rempliſſois, plus mes mains eſtoient vuides.
J'ay bien fait de changer de ton.

FABLE IX.

Le Geay paré des Plumes du Pân.

UN Pân muoit ; un Geay prit ſon plumage ;
Puis après ſe l'accommoda ;
Puis parmy d'autres Pâns tout fier ſe panada,
Croyant eſtre un beau perſonnage.
Quelqu'un le reconnut ; il ſe vit bafoué,
Berné, ſifflé, mocqué, joué,
Et par Meſſieurs les Pâns, plumé d'étrange ſorte :

Meſme

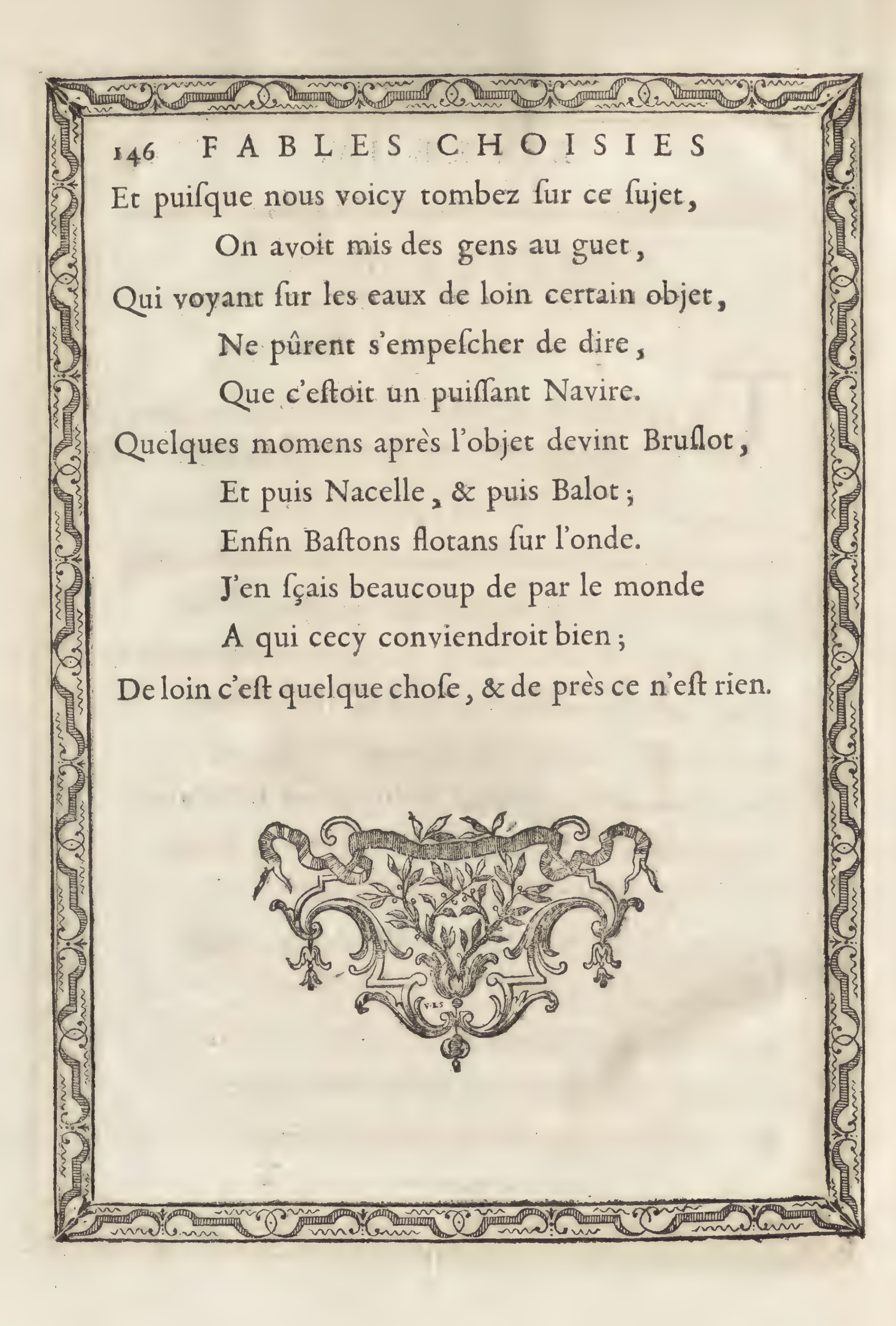
Meſme vers ſes pareils s'eſtant refugié,
Il fut par eux mis à la porte.
Il eſt aſſez de Geays à deux pieds comme luy,
Qui ſe parent ſouvent des dépouilles d'autruy,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais; & ne veux leur cauſer nul ennuy;
Ce ne ſont pas là mes affaires.

****

FABLE X.

Le Chameau & les Baſtons flotans.

LE prémier qui vit un Chameau,
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le ſecond approcha; le troiſieſme oſa faire
Un licoû pour le Dromadaire.
L'accouſtumance ainſi nous rend tout familier.
Ce qui nous paroiſſoit terrible & ſingulier,
S'apprivoiſe avec noſtre veuë,
Quand ce vient à la continuë.



Et puiſque nous voicy tombez ſur ce ſujet,
On avoit mis des gens au guet,
Qui voyant ſur les eaux de loin certain objet,
Ne pûrent s'empeſcher de dire,
Que c'eſtoit un puiſſant Navire.
Quelques momens après l'objet devint Bruſlot,
Et puis Nacelle, & puis Balot;
Enfin Baſtons flotans ſur l'onde.
J'en ſçais beaucoup de par le monde
A qui cecy conviendroit bien;
De loin c'eſt quelque choſe, & de près ce n'eſt rien.

FABLE XI.

La Grenouille & le Rat.

TEl, comme dit Merlin, cuide engeigner autruy,
Qui ſouvent s'engeigne ſoy-meſme.
J'ay regret que ce mot ſoit trop vieux aujourd'huy,
Il m'a toûjours ſemblé d'une énergie extreſme;
Mais afin d'en venir au deſſein que j'ay pris:
Un Rat plein d'embonpoint, gras, & des mieux nourris,
Et qui ne connoiſſoit l'Avent ny le Careſme,
Sur le bord d'un Marais égayoit ſes eſprits.
Une Grenouille approche, & luy dit en ſa langue:
Venez me voir chez moy; je vous feray feſtin.
Meſſire Rat promit ſoudain.
Il n'eſtoit pas beſoin de plus longue harangue,
Elle allegua pourtant les délices du Bain,
La curioſité, le plaiſir du voyage,
Cent raretez à voir le long du Mareſcage;
Un jour il conteroit à ſes petits enfans

Les beautez de ces lieux, les mœurs des Habitans,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un poinct sans plus tenoit le Galand empesché.
Il nageoit quelque peu, mais il faloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un très-bon remede.
Le Rat fut à son pied par la patte attaché.
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le Marais entrez, nostre bonne Commere
S'efforce de tirer son Hoste au fond de l'eau,
Contre le droit des Gens, contre la foy jurée,
Prétend qu'elle en fera gorge chaude & curée:
(C'estoit à son avis un excellent morceau.)
Déjà dans son esprit la Galande le croque.
Il atteste les Dieux; la Perfide s'en mocque.
Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde.
Void d'enhaut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enléve, & par mesme moyen
La Grenouille & le lien.

Tout en fut, tant & ſi bien
Que de cette double proye
L'Oyſeau ſe donne au cœur joye;
Ayant de cette façon
A ſouper chair & poiſſon.



La ruſe la mieux ourdie
Peut nuire à ſon Inventeur:
Et ſouvent la Perfidie
Retourne ſur ſon autheur.

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

UNe Fable avoit cours parmy l'Antiquité,
Et la raiſon ne m'en eſt pas connuë.
Que le Lecteur en tire une Moralité:
Voicy la Fable toute nuë.



La Renommée ayant dit en cent lieux,
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laiſſer de libre ſous les Cieux,
Commandoit que ſans plus attendre,
Tout peuple à ſes pieds s'allaſt rendre:
Quadrupedes, Humains, Elephans, Vermiſſeaux,
Les Républiques des Oyſeaux.
La Déeſſe aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par tout la terreur,
En publiant l'Edit du nouvel Empereur;
Les Animaux, & toute eſpéce lige
De ſon ſeul appetit, crurent que cette fois
Il faloit ſubir d'autres loix.
On s'aſſemble au Déſert. Tous quittent leur taniere.
Après divers avis, on réſout, on conclut,
D'envoyer Hommage & Tribut,
Pour l'Hommage & pour la maniere
Le Singe en fut chargé: l'on luy mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fuſt dit.
Le ſeul Tribut les tint en peine.

Car que donner? Il faloit de l'argent.
On en prit d'un Prince obligeant,
Qui possedant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce Tribut,
Le Mulet & l'Asne s'offrirent,
Assistez du Cheval, ainsi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent.
Avec le Singe Ambassadeur nouveau.
La Caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le Lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, & nous voicy compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moy de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous sera pas une charge trop grande;
Et j'en seray plus libre, & bien plus en estat,
En cas que les voleurs attaquent nostre bande,

Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion rarement ſe pratique.
Le voilà donc admis, ſoulagé, bien reçû,
Et malgré le Heros de Jupiter iſſû,
Faiſant chere & vivant ſur la bourſe publique.
Ils arriverent dans un Pré,
Tout bordé de ruiſſeaux, de fleurs tout diapré;
Où maint Mouton cherchoit ſa vie;
Séjour du frais, véritable patrie
Des Zéphirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ſes Gens
Il ſe plaignit d'eſtre malade.
Continuez voſtre Ambaſſade,
Dit-il, je ſens un feu qui me brûle au dedans,
Et veut chercher icy quelque herbe ſalutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps.
Rendez-moy mon argent, j'en puis avoir affaire.
On débale; & d'abord le Lion s'écria,
D'un ton qui témoignoit ſa joye:
Que de filles, ô Dieux, mes piéces de monnoye
Ont produites! voyez la pluſpart ſont déja

Auſſi

Auſſi grandes que leurs Meres.
Le croiſt m'en appartient. Il prit tout là-deſſus ;
Ou bien s'il ne prit tout, il n'en demeura gueres.
Le Singe & les Sommiers confus
Sans oſer répliquer en chemin ſe remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils ſe plaignirent,
Et n'en eurent point de raiſon.
Qu'euſt-il fait ? C'euſt eſté Lion contre Lion ;
Et le Proverbe dit : Corſaires à Corſaires
L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.

FABLE XIII.

Le Cheval s'eſtant voulu vanger du Cerf.

DE tout temps les Chevaux ne ſont nez pour les Hommes.
Lorſque le genre humain de gland ſe contentoit,
Aſne, Cheval & Mule aux Foreſts habitoit :
Et l'on ne voyoit point, comme au Siécle où nous ſommes,

Tant de ſelles, & tant de baſts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaiſes, tant de carroſſes;
Comme auſſi ne voyoit-on pas
Tant de feſtins & tant de nopces.
Or un Cheval eut alors différent,
Avec un Cerf plein de vîteſſe,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora ſon adreſſe.
L'Homme luy mit un frein, luy ſauta ſur le dos,
Ne luy donna point de repos
Que le Cerf ne fuſt pris, & n'y laiſſaſt la vie.
Et cela fait, le Cheval remercie
L'Homme ſon bienfaiteur, diſant: Je ſuis à vous,
Adieu. Je m'en retourne en mon ſéjour ſauvage.
Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous:
Je vois trop quel eſt voſtre uſage.
Demeurez donc, vous ſerez bien traité,
Et juſqu'au ventre en la litiere.

Helas ! que ſert la bonne chere,
Quand on n'a pas la liberté ?
Le Cheval s'apperceut qu'il avoit fait folie.
Mais il n'eſtoit plus temps ; déja ſon écurie
Eſtoit preſte & toute baſtie.
Il y mourut en traiſnant ſon lien ;
Sage s'il euſt remis une légere offenſe.
Quel que ſoit le plaiſir que cauſe la vengeance,
C'eſt l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien,
Sans qui les autres ne ſont rien.

FABLE XIV.

Le Renard & le Buſte.

LEs Grands, pour la plûpart, ſont maſques de Théatre.
Leur apparence impoſe au vulgaire idolatre.
L'Aſne n'en ſçait juger que par ce qu'il en void,
Le Renard au contraire à fond les examine.
Les tourne de tout ſens ; & quand il s'apperçoit

Que leur fait n'eſt que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un Buſte de Heros
Luy fit dire fort à propos.
C'eſtoit un Buſte creux, & plus grand que nature.
Le Renard en louant l'effort de la Sculpture,
Belle teſte, dit-il, *mais de cervelle point.*
Combien de grands Seigneurs ſont Buſtes en ce poinct?

FABLE XV.

Le Loup, la Chévre, & le Chevreau.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mere, & l'Enfant.

LA Bique allant remplir ſa traiſnante mammelle,
Et paiſtre l'herbe nouvelle,
Ferma ſa porte au loquet;
Non ſans dire à ſon Biquet:
Gardez-vous ſur voſtre vie
D'ouvrir, que l'on ne vous die

Pour enſeigne & mot du guet,
Foin du Loup & de ſa race.
Comme elle diſoit ces mots,
Le Loup de fortune paſſe.
Il les recueille à propos,
Et les garde en ſa mémoire.
La Bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vû le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait ſon ton;
Et d'une voix papelarde
Il demande qu'on ouvre, en diſant, Foin du Loup,
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le Biquet ſoupçonneux par la fente regarde.
Montrez-moy pate blanche, ou je n'ouvriray point,
S'écria-t'il d'abord (pate blanche eſt un poinct
Chez les Loups comme on ſçait rarement en uſage.)
Celuy-cy fort ſurpris d'entendre ce langage,
Comme il eſtoit venu s'en retourna chez ſoy.
Où ſeroit le Biquet s'il euſt ajouſté foy
Au mot du guet, que de fortune

Noſtre Loup avoit entendu ?
Deux ſeuretez valent mieux qu'une :
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

CE Loup me remet en mémoire
Un de ſes compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y périt ; voicy l'Hiſtoire.
Un Villageois avoit à l'écart ſon logis.
Meſſer Loup attendoit chape-chute à la porte,
Il avoit vû ſortir gibier de toute ſorte ;
Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
Régimens de Dindons, enfin bonne Provende.
Le Larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un Enfant crier.
La Mere auſſi-toſt le gourmande ;
Le menace, s'il ne ſe taiſt,
De le donner au Loup. L'Animal ſe tient preſt ;
Remerciant les Dieux d'une telle aventure.
Quand la Mere appaiſant ſa chere geniture,

Luy dit : Ne criez point ; s'il vient, nous le tuërons.
Qu'eſt-cecy, s'écria le mangeur de Moutons,
Dire d'un, puis d'un autre ? Eſt-ce ainſi que l'on traite
Les gens faits comme moy ? Me prend-on pour un ſot ?
Que quelque jour ce beau Marmot
Vienne au Bois cueillir la Noiſette.
Comme il diſoit ces mots, on ſort de la maiſon.
Un Chien de court l'arreſte ; Epieux & Fourche-fieres
L'ajuſtent de toutes manieres.
Que veniez-vous chercher en ce lieu, luy dit-on ?
Auſſi-toſt il conta l'affaire.
Mercy de moy, luy dit la Mere,
Tu mangeras mon fils ? L'ay-je fait à deſſein
Qu'il aſſouviſſe un jour ta faim ?
On aſſomma la pauvre Beſte.
Un Manant luy coupa le pied droit & la teſte.
Le Seigneur du Village à ſa porte les mit ;
Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit :
Biaux chires leups n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.

FABLE XVII.

Parole de Socrate.

SOcrate un jour faiſant baſtir,
Chacun cenſuroit ſon Ouvrage.
L'un trouvoit les dedans, pour ne luy point mentir,
Indignes d'un tel perſonnage.
L'autre blâmoit ſa face; & tous eſtoient d'avis
Que les appartemens en eſtoient trop petits.
Quelle maiſon pour luy! L'on y tournoit à peine.
Pluſt au Ciel que de vrais amis
Telle qu'elle eſt, dit-il, elle puſt eſtre pleine!
Le bon Socrate avoit raiſon
De trouver pour ceux-là trop grande ſa maiſon.
Chacun ſe dit amy; mais fol qui s'y repoſe;
Rien n'eſt plus commun que ce nom.
Rien n'eſt plus rare que la choſe.

FABLE XVIII.

Le Vieillard & ses Enfans.

Toute puissãce est foible à moins que d'estre unie,
Ecoutez là-dessus l'Esclave de Phrygie.
Si j'ajoûte du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, & non point par envie;
Je suis trop au dessous de cette ambition.
Phédre enchérit souvent par un motif de gloire;
Pour moy de tels pensers me seroient mal-séans.
Mais venons à la Fable, ou plutost à l'Histoire
De celuy qui tascha d'unir tous ses enfans.

Un Vieillard prest d'aller où la mort l'appelloit,
Mes chers enfans, dit-il, (à ses fils il parloit)
Voyez si vous romprez ces dards liez ensemble;
Je vous expliqueray le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, & fait tous ses efforts,
Les rendit en disant: Je le donne aux plus forts.

Un ſecond luy ſuccéde, & ſe met en poſture;
Mais en vain. Un cadet tente auſſi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faiſceau réſiſta;
De ces dards joints enſemble un ſeul ne s'éclata.
Foible gens! dit le pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en ſemblable rencontre.
On crut qu'il ſe mocquoit; on ſoûrit, mais à tort.
Il ſépare les dards, & les rompt ſans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes Enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura ſon mal, il n'eut autre diſcours.
Enfin ſe ſentant preſt de terminer ſes jours:
Mes chers Enfans, dit-il, je vais où ſont nos Peres.
Adieu, promettez-moy de vivre comme Freres;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ces trois Fils l'en aſſure en pleurant.
Il prend à tous les mains; il meurt; & les trois Freres
Trouverẽt un bien fort grãd, mais fort meſlé d'affaires.
Un Créancier ſaiſit, un Voiſin fait procès.
D'abord noſtre Trio s'en tire avec ſuccès.

Leur amitié fut courte autant qu'elle estoit rare,
Le sang les avoit joints, l'interest les sépare.
L'ambition, l'envie, avec les Consultans,
Dans la succession entrent en mesme-temps.
On en vient au Partage, on conteste, on chicane,
Le Juge sur cent poincts tour à tour les condamne,
Créanciers & Voisins reviennent aussi-tost.
Ceux-là sur une Erreur, ceux-cy sur un Défaut,
Les Freres des-unis sont tous d'avis contraire:
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire
Tous perdirent leur bien; & voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis & pris à part.



FABLE XIX.

L'Oracle & l'Impie.

VOuloir tromper le Ciel, c'eſt folie à la Terre.
Le Dédale des cœurs en ſes détours n'enſerre
Rien, qui ne ſoit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux.
Meſme les actions que dans l'ombre il croit faire.
Un Payen qui ſentoit quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour uſer de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire,
Alla conſulter Apollon.
Dès qu'il fut en ſon Sanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, eſt-il en vie ou non?
Il tenoit un Moineau, dit-on,
Preſt d'étouffer la pauvre Beſte,
Ou de le laſcher auſſi-toſt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnût ce qu'il avoit en teſte.

Mort ou vif, luy dit-il, montre-nous ton Moineau
Et ne me tends plus de panneau ;
Tu te trouverois mal d'un pareil ſtrrategeſme.
Je vois de loin, j'atteins de meſme.

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu ſon Tréſor.

L'Uſage ſeulement fait la poſſeſſion.
Je demande à ces gens, de qui la paſſion
Eſt d'entaſſer toûjours, mettre Somme ſur Somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme ?
Diogéne là-bas eſt auſſi riche qu'eux ;
Et l'Avare icy haut, comme luy vit en gueux.
L'homme au Tréſor caché qu'Eſope nous propoſe,
Servira d'exemple à la choſe.
Ce malheureux attendoit
Pour jouir de ſon bien une ſeconde vie ;
Ne poſſédoit pas l'or ; mais l'or le poſſédoit.

Il avoit dans la terre une Somme enfouie,
Son cœur avec; n'ayant d'autre déduit,
Que d'y ruminer jour & nuit,
Et rendre ſa Chevance à luy-meſme ſacrée:
Qu'il allaſt ou qu'il vinſt, qu'il buſt ou qu'il mangeaſt,
On l'euſt pris de bien court à moins qu'il ne ſongeaſt
A l'endroit où giſoit cette Somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un Foſſoyeur le vid;
Se douta du dépoſt, l'enleva ſans rien dire.
Noſtre Avare un beau jour ne trouva que le nid;
Voilà mon homme aux pleurs; il gémit, il ſoûpire,
Il ſe tourmente, il ſe déchire.
Un paſſant luy demande à quel ſujet ſes cris.
C'eſt mon Tréſor que l'on m'a pris.
Voſtre Tréſor? Où pris? Tout joignant cette pierre.
Eh, ſommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter ſi loin? N'euſſiez-vous pas mieux fait
De le laiſſer chez vous en voſtre cabinet,
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pû ſans peine y puiſer à toute heure.

A toute heure, bons Dieux! Ne tient-il qu'à cela?
L'Argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchois jamais. Dites-moy donc de grace,
Reprit l'autre, pourquoy vous vous affligez tant,
Puiſque vous ne touchiez jamais à cet Argent?
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.



LIVRE CINQUIESME.

FABLE I.

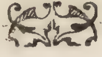
Le Bucheron & Mercure.

A. M. L. C. D. B.

Vostre gouſt a ſervy de régle à mon Ouvrage;
J'ay tenté les moyens d'acquerir ſon ſuffrage.
Vous voulez qu'on évite un ſoin trop curieux,
Et des vains ornemens l'effort ambitieux:
Je le veux comme vous; cet effort ne peut plaire.
Un Auteur gaſte tout, quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats:
Vous les aimez ces traits, & je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Eſope ſe propoſe,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, ſi dans ces Vers je ne plais & n'inſtruis,
Il ne tient pas à moy, c'eſt toûjours quelque choſe.
Comme la force eſt un poinct

Dont

Dont je ne me pique point,
Je tasche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est-là tout mon talent; je ne sçais s'il suffit.
Tantost je peints en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'huy nostre vie.
Tel est ce chétif Animal
Qui voulut en grosseur au Bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
Le Vice à la Vertu, la Sottise au bon sens;
Les Agneaux aux Loups ravissans,
La Mousche à la Fourmy; faisant de cet Ouvrage
Une ample Comédie à cent Actes divers,
Et dont la Scéne est l'Univers.
Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle.
Jupiter comme un autre. Introduisons celuy
Qui porte de sa part aux Belles la parole:
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'huy.



Un Bûcheron perdit ſon gagne-pain ;
C'eſt ſa Cognée ; & la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-deſſus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.
Sur celuy-cy rouloit tout ſon avoir.
Ne ſçachant donc où mettre ſon eſpoir,
Sa face eſtoit de pleurs toute baignée.
O ma Cognée ! O ma pauvre Cognée !
S'écrioit-il. Jupiter rends la moy :
Je tiendray l'Eſtre encore un coup de toy.
Sa plainte fut de l'Olympe entenduë.
Mercure vient. Elle n'eſt pas perduë,
Luy dit ce Dieu, la connoiſtras-tu bien ?
Je croy l'avoir près d'icy rencontrée.
Lors une d'or à l'homme eſtant monſtrée,
Il répondit, Je n'y demande rien.
Une d'argent ſuccéde à la prémiere ;
Il la refuſe. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :

Je ſuis content, ſi j'ay cette derniere.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois,
Ta bonne foy ſera récompenſée,
En ce cas là je les prendray, dit-il.
L'Hiſtoire en eſt auſſi-toſt diſperſée,
Et Boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour ſe le faire rendre.
Le Roy des Dieux ne ſçait auquel entendre.
Son fils Mercure aux Criards vient encor,
A chacun d'eux il en monſtre une d'or.
Chacun euſt crû paſſer pour une Beſte
De ne pas dire auſſi-toſt, La voilà.
Mercure au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup ſur la teſte.

Ne point mentir, eſtre content du ſien,
C'eſt le plus ſeur: cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien:
Que ſert cela? Jupiter n'eſt pas dupe,

FABLE II.

Le Pot de terre & le Pot de fer.

Le Pot de fer proposa
Au Pot de terre un voyage.
Celuy-cy s'en excusa
Disant qu'il seroit plus sage
De garder le coin du feu,
Car il luy falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris seroit cause:
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer:
Si quelque matiere dure

Vous menace d'aventure,
Entre deux je paſſeray,
Et du coup vous ſauveray.
Cette offre le perſuade.
Pot de fer ſon camarade
Se met droit à ſes coſtez.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jettez,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent
Le Pot de terre en ſouffre : il n'eut pas fait cent pas
Que par ſon compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il euſt lieu de ſe plaindre.
Ne nous aſſocions qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le deſtin d'un de ces Pots.



FABLE III.

Le petit Poisson & le Pescheur.

PEtit Poiſſon deviendra grand,
Pourveu que Dieu luy preſte vie.
Mais le laſcher en attendant,
Je tiens pour moy que c'eſt folie;
Car de le rattraper, il n'eſt pas trop certain.
Un Carpeau qui n'eſtoit encore que Fretin,
Fut pris par un Peſcheur au bord d'une Riviere,
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant ſon butin;
Voilà commencement de chere & de feſtin;
Mettons-le en noſtre gibeciere.
Le pauvre Carpillon luy dit en ſa maniere,
Que ferez-vous de moy ? Je ne ſçaurois fournir,
Au plus qu'une demy-bouchée,
Laiſſez-moy Carpe devenir:

Je ſeray par vous repeſchée.
Quelque gros Partiſan m'achetera bien cher.
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-eſtre encore cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat? croyez-moy, rien qui vaille.
Rien qui vaille! Hé bien ſoit, repartit le Peſcheur,
Poiſſon, mon bel amy, qui faites le preſcheur;
Vous irez dans la poëſle; & vous avez beau dire,
Dès ce ſoir on vous fera frire.
Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras.
L'un eſt ſeur, l'autre ne l'eſt pas.



FABLE IV.

Les Oreilles du Liévre.

UN Animal cornu blessa de quelques coups
Le Lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute beste portant des Cornes à son front.
Chévres, Beliers, Taureaux aussi-tost délogerent;
Dains & Cerfs de climat changerent;
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Liévre appercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque Inquisiteur
N'allast interpreter à Cornes leur longueur:
Ne les soûtinst en tout à des Cornes pareilles.
Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pars d'icy;
Mes oreilles enfin seroient Cornes aussi:
Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche
Je

Je craindrois mesme encor. Le Grillon repartit :
Cornes cela? Vous me prenez pour cruche ;
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour Cornes,
Dit l'Animal craintif, & Cornes de Licornes.
J'auray beau protester ; mon dire & mes raisons
Iront aux petites Maisons.

FABLE V.

Le Renard ayant la Queuë coupée.

Un vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins,
Sentant son Renard d'une lieuë,
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hazard en estant échapé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa Queuë :
S'estant, dis-je, sauvé sans Queuë & tout honteux ;
Pour avoir des pareils ; (comme il estoit habile)



Un jour que les Renards tenoient conſeil entre eux,
Que faiſons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les ſentiers fangeux ?
Que nous ſert cette Queuë ? Il faut qu'on ſe la coupe.
Si l'on me croit chacun s'y réſoudra.
Voſtre avis eſt fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répondra.
A ces mots il ſe fit une telle huée,
Que le pauvre Ecourté ne pût eſtre entendu.
Prétendre oſter la Queuë euſt eſté temps perdu ;
La mode en fut continuée.



FABLE VI.

La Vieille & les deux Servantes.

IL estoit une Vieille ayant deux Chambrieres.
Elles filoient si bien, que les Sœurs Filandieres
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-cy,
La Vieille n'avoit pas de plus pressant soucy
Que de distribuer aux Servantes leur tasche;
Dès que Tethys chassoit Phœbus aux crins dorez,
Tourets entroient en jeu, Fuseaux estoient tirez,
Deçà, delà, vous en aurez:
Point de cesse, point de relasche,
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable Coq à poinct nommé chantoit,
Aussi-tost nostre Vieille encor plus misérable
S'affubloit d'un jupon crasseux & détestable,
Allumoit une lampe & couroit droit au lit
Où de tout leur pouvoir, de tout leur appetit

Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil ; l'autre étendoit un bras,
Et toutes deux très-malcontentes
Disoient entre leurs dents : Maudit Coq, tu mourras.
Comme elles l'avoient dit, la Beste fut gripée.
Le Réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amanda nullement leur marché.
Nostre couple au contraire à peine estoit couché,
Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure
Couroit comme un Lutin par toute sa demeure.
C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce Couple & son salaire.
La Vieille au lieu du Coq les fit tomber par là
De Charbyde en Sylla.



FABLE VII.

Le Satyre & le Paſſant.

AU fond d'un antre ſauvage,
Un Satyre & ſes enfans,
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eut vûs ſur la mouſſe
Luy, ſa femme, & maint Petit;
Ils n'avoient tapis ny houſſe,
Mais tous fort bon appetit.

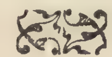
Pour ſe ſauver de la pluye
Entre un Paſſant morfondu.
Au broüet on le convie.
Il n'eſtoit pas attendu.

Son Hoſte n'eut pas la peine
De le ſemondre deux fois,
D'abord avec ſon haleine
Il ſe réchauffe les doigts.

Puis ſur le mets qu'on luy donne
Délicat il ſouffle auſſi,
Le Satyre s'en étonne,
Noſtre Hoſte, à quoy bon cecy?

L'un refroidit mon potage;
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre voſtre chemin.

Ne plaiſe aux Dieux que je couche
Avec vous ſous meſme toit.
Arriere ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.



FABLE VIII.

Le Cheval & le Loup.

Un certain Loup dans la ſaiſon ;
Que les tiédes Zéphirs ont l'herbe rajeunie,
Et que les Animaux quittent tous la maiſon,
Pour s'en aller chercher leur vie.
Un Loup, dis-je, au ſortir des rigueurs de l'Hyver,
Apperçut un Cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laiſſe à penſer quelle joye.
Bonne chaſſe, dit-il, qui l'auroit à ſon croc.
Eh, que n'es-tu mouton ? car tu me ſerois hoc :
Au lieu qu'il faut ruſer pour avoir cette proye.
Ruſons donc. Ainſi dit, il vient à pas comptez ;
Se dit Ecolier d'Hippocrate :
Qu'il connoiſt les vertus & les propriétez
De tous les ſimples de ces Prez :
Qu'il ſçait guérir ſans qu'il ſe flate,
Toutes ſortes de maux. Si Dom Courſier vouloit

Ne point céler ſa maladie ;
Luy Loup gratis le guériroit.
Car le voir en cette prairie
Paiſtre ainſi ſans eſtre lié,
Témoignoit quelque mal ſelon la Médecine.
J'ay, dit la Beſte chevaline,
Une apoſtume ſous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'eſt point de partie
Suſceptible de tant de maux.
J'ay l'honneur de ſervir Noſſeigneurs les Chevaux,
Et fais auſſi la Chirurgie.
Mon Galand ne ſongeoit qu'à bien prendre ſon temps,
Afin de haper ſon Malade.
L'autre qui s'en doutoit luy laſche une ruade,
Qui vous luy met en marmelade
Les mandibules & les dents.
C'eſt bien fait (dit le Loup en ſoy-meſme fort triſte)
Chacun à ſon meſtier doit toûjours s'attacher.
Tu veux faire icy l'Arboriſte,
Et ne fut jamais que Boucher.

FABLE

FABLE IX.

Le Laboureur & ses Enfans.

TRavaillez, prenez de la peine;
C'eſt le fonds qui manque le moins.
Un riche Laboureur ſentant ſa mort prochaine,
Fit venir ſes enfans, leur parla ſans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laiſſé nos Parens.
Un Tréſor eſt caché dedans.
Je ne ſçais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez voſtre champ dès qu'on aura fait l'Ouſt.
Creuſez, fouillez, beſchez, ne laiſſez nulle place
Où la main ne paſſe & repaſſe.
Le Pere mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, de là, par tout; ſi bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta d'avantage.

D'argent, point de caché. Mais le Pere fut ſage
De leur monſtrer avant ſa mort
Que le travail eſt un tréſor.

FABLE X.

La Montagne qui accouche.

UNe Montagne en mal d'enfant
Jettoit une clameur ſi haute,
Que chacun au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit, ſans faute,
D'une Cité plus groſſe que Paris;
Elle accoucha d'une Souris.



Quand je ſonge à cette Fable,
Dont le récit eſt menteur
Et le ſens eſt véritable,
Je me figure un Autheur,
Qui dit: Je chanteray la guerre

Que firent les Titans au Maiſtre du tonnerre.
C'eſt promettre beaucoup ; mais qu'en ſort-il ſouvent?
Du vent.

FABLE XI.

La Fortune & le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits très-profond,
Dormoit étendu de ſon long
Un Enfant alors dans ſes claſſes.
Tout eſt aux Ecoliers couchette & matelas,
Un honneſte homme en pareil cas
Auroit fait un ſaut de vingt braſſes,
Près de là tout heureuſement
La Fortune paſſa, l'éveilla doucement,
Luy diſant : Mon Mignon, je vous ſauve la vie,
Soyez une autre fois plus ſage, je vous prie.
Si vous fuſſiez tombé, l'on s'en fuſt pris à moy ;
Cependant c'eſtoit voſtre faute.



Je vous demande en bonne foy
Si cette imprudence ſi haute
Provient de mon caprice ? Elle part à ces mots.
Pour moy j'approuve ſon propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde ;
Nous la faiſons de tous Eſcots.
Elle eſt priſe à garant de toutes aventures.
Eſt-on ſot, étourdi, prend-on mal ſes meſures ;
On penſe en eſtre quitte en accuſant ſon ſort.
Bref la Fortune a toûjours tort.

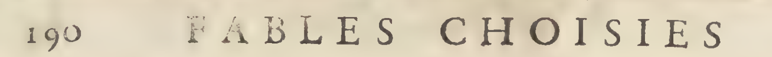


FABLE XII.

Les Médecins.

LE Médecin Tant-pis alloit voir un Malade,
Que viſitoit auſſi ſon Confrere Tant-mieux.
Ce dernier eſperoit, quoyque ſon Camarade
Soûtinſt que le Giſant iroit voir ſes Ayeux.
Tous deux s'eſtant trouvez différens pour la cure,
Leur Malade paya le tribut à Nature.
Après qu'en ſes conſeils Tant-pis eut eſté crû
Ils triomphoient encor ſur cette maladie.
L'un diſoit, Il eſt mort, je l'avois bien prévû:
S'il m'euſt crû, diſoit l'autre, il ſeroit plein de vie.





FABLE XIII.

La Poule aux Oeufs d'or.

L'Avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux pour le témoigner
Que celuy dont la Poule, à ce que dit la Fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva ſemblable,
A celles dont les œufs ne luy rapportoient rien,
S'eſtant luy-meſme oſté le plus beau de ſon bien.
Belle leçon pour les gens chiches:
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on veus,
Qui du ſoir au matin ſont pauvres devenus,
Pour vouloir trop-toſt eſtre riches?



FABLE XIV.

L'Asne portant des Reliques.

Un Baudet chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penser il se quarroit,
Recevant comme siens l'Encens & les Cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & luy dit :
Maistre Baudet, ostez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'Idole
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est dûë.
D'un Magistrat ignorant,
C'est la robe qu'on saluë.



FABLE XV.

Le Cerf & la Vigne.

UN Cerf à la faveur d'une Vigne fort haute,
Et telle qu'on en void en de certains climats ;
S'estant mis à couvert, & sauvé du trépas,
Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs Chiens en
faute.
Il les rappellent donc. Le Cerf hors de danger
Broute sa bienfaitrice, ingratitude extresme !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger ;
Il vient mourir en ce lieu mesme.
J'ay mérité, dit-il, ce juste chastiment.
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment,
La Meute en fait curée. Il luy fut inutile
De pleurer aux Veneurs à sa mort arrivez.
Vraye image de ceux qui profanent l'Azile
Qui les a conservez.

FABLE XVI.

Le Serpent & la Lime.

ON conte qu'un Serpent voiſin d'un Horloger
(C'eſtoit pour l'Horloger un mauvais voiſinage)
Entra dans ſa boutique, & cherchant à manger
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier qu'il ſe mit à ronger.
Cette Lime luy dit, ſans ſe mettre en colere,
Pauvre ignorant! Eh, que prétens-tu faire?
Tu te prens à plus dur que toy.
Petit Serpent à teſte folle,
Plutoſt que d'emporter de moy
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Cecy s'adreſſe à vous, Eſprits, du dernier ordre,

Qui n'eſtant bons à rien cherchez ſur tout à mordre,
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils ſont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

FABLE XVII.

Le Liévre & la Perdrix.

IL ne ſe faut jamais mocquer des miſérables ;
Car qui peut s'aſſurer d'eſtre toûjours heureux ?
Le ſage Eſope dans ſes Fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celuy qu'en ces Vers je propoſe,
Et les ſiens, ce ſont meſme choſe.
Le Liévre & la Perdrix concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un eſtat, ce ſemble, aſſez tranquille :
Quand une Meute s'approchant
Oblige le prémier à chercher un Azile.
Il s'enfuit dans ſon fort, met les Chiens en défaut,

Sans mesme en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit luy-mesme
Par les esprits sortant de son corps échauffé.
Miraut sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Liévre; & d'une ardeur extresme
Il le pousse; & Tayaut qui n'a jamais menti,
Dit que le Liévre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son giste.
La Perdrix le raille, & luy dit:
Tu te vantois d'estre si viste:
Qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient; on la trouve. Elle croit que ses aîles
La sçauront garentir à toute extrémité;
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'Autour aux serres cruelles.

FABLE XVIII.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles cesserent;
Et firent tant qu'ils s'embrasserent.
L'un jura foy de Roy, l'autre foy de Hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs Petits peu ny prou.
Connoissez-vous les miens? dit l'Oyseau de Minerve.
Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste Oyseau.
Je crains en ce cas pour leur peau;
C'est hazard, si je les conserve.
Comme vous estes Roy, vous ne considérez
Qui ny quoy: Rois & Dieux mettent, quoy qu'on leur die,
Tout en mesme Cathégorie.
Adieu mes Nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les-moy, dit l'Aigle, ou bien me les montrez.
Je n'y toucheray de ma vie.
Le Hibou repartit: Mes Petits sont mignons,

Beaux, bien faits, & jolis ſur tous leurs compagnons.
Vous les reconnoiſtrez ſans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez-la ſi bien
Que chez moy la maudite Parque
N'entre point par voſtre moyen.
Il avint qu'au Hibou Dieu donna géniture.
De façon qu'un beau ſoir qu'il eſtoit en paſture,
Noſtre Aigle apperceut d'aventure,
Dans les coins d'une Roche dure,
Ou dans les trous d'une Mazure,
De petits Monſtres fort hideux,
Rechignez, un air triſte, une voix de Mégere.
Ces enfans ne ſont pas, dit l'Aigle, à noſtre amy.
Croquons-les. Le Galand n'en fit pas à demy.
Ses repas ne ſont point repas à la légere.
Le Hibou de retour ne trouve que les pieds
De ſes chers Nourriſſons, helas! pour toute choſe.
Il ſe plaint, & les Dieux ſont par luy ſuppliez
De punir le Brigand qui de ſon deuil eſt cauſe.
Quelqu'un luy dit alors: N'en accuſe que toy,

Ou plutost la commune Loy
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, & sur tous aimable.
Tu fis de tes Enfans à l'Aigle ce portrait,
En avoient-ils le moindre trait ?

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant à la guerre.

LE Lion dans sa teste avoit une entreprise.
Il tint conseil de guerre ; envoya ses Prevosts ;
Fit avertir les Animaux :
Tous furent du dessein ; chacun selon sa guise.
L'Elephant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire :
L'Ours s'apprester pour les assauts :
Le Renard ménager de secrettes pratiques :
Et le Singe amuser l'Ennemy par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Asnes qui sont lourds,

Et les Liévres ſujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roy, je les veux employer.
Noſtre troupe ſans eux ne ſeroit pas complette :
L'Aſne effraira les gens nous ſervant de Trompette ;
Et le Liévre pourra nous ſervir de Courrier.

Le Monarque prudent & ſage
De ſes moindres Sujets ſçait tirer quelque uſage,
Et connoiſt les divers talens :
Il n'eſt rien d'inutile aux perſonnes de ſens.

FABLE XX.

L'Ours & les deux Compagnons.

DEux Compagnons preſſez d'argent,
A leur voiſin Fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant :
Mais qu'ils tueroient bien-toſt, du moins à ce qu'ils dirent.

C'estoit le Roy des Ours au compte de ces gens.
Le Marchand à sa peau devoit faire fortune.
Elle garentiroit les froids les plus cuisans.
On en pourroit fourrer plutost deux robes qu'une.
Dindenaut prisoit moins ses Moutós qu'eux leurOurs.
Leur, à leur compte, & non à celuy de la Beste.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, & se mettent en queste.
Trouve l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trop.
Voilà mes gens frappez comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas; il falut le résoudre;
D'interests contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Cópagnons grimpe au faiste d'un arbre,
L'autre plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent;
Ayant quelque part ouy dire,
Que l'Ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ny ne respire.
SeigneurOurs,comme un sot,donna dans ce panneau,
Il void ce corps gisant, le croit privé de vie,

Et

Et de peur de ſupercherie
Le tourne, le retourne, approche ſon muſeau;
Flaire aux paſſages de l'haleine:
C'eſt, dit-il, un cadavre, oſtons-nous, car il ſent.
A ces mots l'Ours s'en va dans la Foreſt prochaine.
L'un de nos deux Marchands de ſon arbre deſcend;
Court à ſon Compagnon; luy dit que c'eſt merveille,
Qu'il n'ait eu ſeulement que la peur pour tout mal.
Hé bien, ajoûta-t'il, la peau de l'Animal?
Mais que t'a-t'il dit à l'oreille?
Car il s'approchoit de bien près,
Te retournant avec ſa ſerre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.



FABLE XXI.

L'Asne vestu de la peau du Lion.

DE la peau du Lion l'Asne s'estant vestu,
Estoit craint par tout à la ronde.
Et bien qu'Animal sans vertu,
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe & l'erreur.
Martin fit alors son office.
Ceux qui ne sçavoient pas la ruse & la malice,
S'étonnoient de voir que Martin
Chassast les Lions au Moulin.



Force gens font du bruit en France
Par qui cet Apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

LIVRE SIXIESME.

FABLE I.

Le Pastre & le Lion.

FABLE II.

Le Lion & le Chasseur.

LEs Fables ne sont pas ce qu'elles semblent estre,
Le plus simple Animal nous y tient lieu de Maistre,
Une Morale nuë apporte de l'ennuy,
Le Conte fait passer le précepte avec luy;
En ces sortes de feinte il faut instruire & plaire;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire,
C'est pour cette raison qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit,
Tous ont fuy l'ornement & le trop d'étenduë.
On ne void point chez eux de parole perduë.
Phedre estoit si succint qu'aucuns l'en ont blasmé,

Eſope en moins de mots s'eſt encore exprimé.
Mais ſur tous certain * Grec rencherit & ſe pique
D'une élegance laconique.
Il renferme toûjours ſon Conte en quatre Vers ;
Bien ou mal, je le laiſſe à juger aux Experts.
Voyons-le avec Eſope en un ſujet ſemblable.
L'un ameine un Chaſſeur, l'autre un Pâtre en ſa Fable.
J'ay ſuivy leur projet quant à l'évenement,
Y couſant en chemin quelque trait ſeulement.
Voicy comme à peu près Eſope le raconte.

* *Gabrias.*

UN Pâtre à ſes Brebis trouvãt quelque mécõpte,
Voulut à toute force attraper le Larron.
Il s'en va près d'un antre ; & tend à l'environ
Des laqs à prendre Loups, ſoupçonnant cette engeãce,
Avant que partir de ces lieux ;
Si tu fais, diſoit-il, ô Monarque des Dieux,
Que le Droſle à ces laqs ſe prenne en ma préſence,
Et que je gouſte ce plaiſir,

Parmy vingt Veaux je veux choisir
Le plus gras, & t'en faire offrande.
A ces mots sort de l'antre un Lion grand & fort.
Le Pâtre se tapit, & dit à demy-mort,
Que l'homme ne sçait guére, helas, ce qu'il demande!
Pour trouver le Larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces laqs pris avant que je parte,
O Monarque des Dieux, je t'ay promis un Veau,
Je te promets un Bœuf si tu fais qu'il s'écarte.
C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur:
Passons à son imitateur.

UN Fanfaron amateur de la chasse,
Venant de perdre un Chien de bonne race,
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vid un Berger. Enseigne-moy de grace
De mon Voleur, luy dit-il, la maison;
Que de ce pas je me fasse raison.
Le Berger dit: C'est vers cette montagne.
En luy payant de tribut un Mouton.

Par chaque mois j'erre dans la Campagne
Comme il me plaiſt, & je ſuis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le Lion ſort, & vient d'un pas agile,
Le Fanfaron auſſi-toſt d'eſquiver,
O Jupiter, montre-moy quelque Azile,
S'écria-t-il, qui me puiſſe ſauver.

La vraye épreuve de courage
N'eſt que dans le danger que l'on touche du doigt,
Telle cherchoit, dit-il, qui changeant de langage
S'enfuit auſſi-toſt qu'il le void.



FABLE III.

Phœbus & Borée.

BOrée & le Soleil virent un Voyageur,
Qui s'eſtoit muny par bonheur
Cōtre le mauvais temps (on entroit dans l'Automne,
Quand la précaution aux Voyageurs eſt bonne)
Il pleut, le Soleil luit; & l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui ſortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur eſt fort néceſſaire.
Les Latins les nommoient douteux dans cette affaire.
Noſtre homme s'eſtoit donc à la pluye attendu.
Bon manteau bien doublé; bonne étoffe bien forte.
Celuy-cy, dit le Vent, prétend avoir pourveu
A tous les accidens; mais il n'a pas préveu
Que je ſçaurois ſouffler de ſorte,
Qu'il n'eſt bouton qui tienne: il faudra, ſi je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.

L'ébatement pourroit nous en eſtre agréable ;
Vous plaiſt-il de l'avoir ? Hé bien, gageons nous deux
(Dit Phœbus) ſans tant de paroles,
A qui plûtoſt aura dégarny les épaules
Du Cavalier que nous voyons.
Commencez : Je vous laiſſe obſcurcir mes rayons.
Il n'en falut pas plus. Noſtre Souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un Balon ;
Fait un vacarme de Demon ;
Siffle, ſouffle, tempeſte, & briſe en ſon paſſage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint batteau ;
Le tout au ſujet d'un Manteau.
Le Cavalier eut ſoin d'empeſcher que l'orage
Ne ſe puſt engouffrer dedans.
Cela le préſerva. Le Vent perdit ſon temps ;
Plus il ſe tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme ;
Il eut beau faire agir le colet & les plis.
Si-toſt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis ;
Le Soleil diſſipe la Nuë ;

Recrée,

Recrée, & puis pénetre enfin le Cavalier;
Sous ſon Balandras fait qu'il ſuë;
Le contraint de s'en dépoüiller.
Encor n'uſa-t'il pas de toute ſa puiſſance.
Plus fait douceur que violence.

FABLE IV.

Jupiter & le Métayer.

JUpiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, & gens ſe préſenterent,
Firent des offres, écouterent:
Ce ne fut pas ſans bien tourner.
L'un alléguoit que l'héritage
Eſtoit frayant & rude, & l'autre un autre ſi.
Pendant qu'ils marchandoient ainſi,
Un d'eux le plus hardy, mais non pas le plus ſage,
Promit d'en rendre tant, pourveu que Jupiter
Le laiſſaſt diſpoſer de l'air,
Luy donnaſt ſaiſon à ſa guiſe,

Qu'il euſt du chaud, du froid, du beau-temps, de la biſe,
Enfin du ſec & du mouillé,
Auſſi-toſt qu'il auroit baaillé.
Jupiter y conſent. Contract paſſé; noſtre homme
Tranche du Roy des airs, pleut, vente, & fait en ſomme
Un Climat pour luy ſeul : ſes plus proches Voiſins
Ne s'en ſentoient non plus que les Ameriquains.
Ce fut leur avantage; ils eurent bonne année,
Pleine moiſſon, pleine vinée.
Monſieur le Receveur fut très-mal partagé.
L'an ſuivant voilà tout changé.
Il ajuſte d'une autre ſorte
La température des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celuy de ſes voiſins fructifie & rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au Monarque des Dieux :
Il confeſſe ſon imprudence.
Jupiter en uſa comme un Maiſtre fort doux.
Concluons que la Providence
Sçait ce qu'il nous faut, mieux que nous.

FABLE V.

Le Cochet, le Chat & le Souriceau.

UN Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien veu,
Fut presque pris au dépourveu.
Voicy comme il conta l'aventure à sa mere.
J'avois franchy les Monts qui bornent cet Estat;
Et trotois comme un jeune Rat
Qui cherche à se donner carriere.
Lorsque deux Animaux m'ont arresté les yeux,
L'un doux, benin & gracieux;
Et l'autre turbulant & plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante & rude,
Sur la teste un morceau de chair;
Une sorte de bras dont il s'éleve en l'air,
Comme pour prendre sa volée;
La queuë en panache étalée.
Or c'estoit un Cochet dont nostre Souriceau
Fit à sa mere le tableau,

Comme d'un Animal venu de l'Amériquee.
Il ſe battoit, dit-il, les flancs avec ſes bras,
Faiſant tel bruit & tel fracas,
Que moy, qui grace aux Dieux de courage me pique,
En ay pris la fuite de peur,
Le maudiſſant de très-bon cœur.
Sans luy j'aurois fait connoiſſance
Avec cet Animal qui m'a ſemblé ſi doux.
Il eſt velouté comme nous;
Marqueté, longue queuë, une humble contenance;
Un modeſte regard, & pourtant l'œil luiſant:
Je le crois fort ſympatiſant
Avec Meſſieurs les Rats; car il a des oreilles
En figure aux noſtres pareilles.
Je l'allois aborder; quand d'un ſon plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce Doucet eſt un Chat,
Qui ſous ſon minois hypocrite
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir eſt porté.

L'autre Animal tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-eſtre à nos repas.
Quant au Chat, c'eſt ſur nous qu'il fonde ſa cuiſine.
Garde-toy tant que tu vivras
De juger des gens ſur la mine.

FABLE VI.

Le Renard, le Singe & les Animaux.

LEs Animaux, au décès d'un Lion,
En ſon vivant Prince de la contrée,
Pour faire un Roy, s'aſſemblerent, dit-on.
De ſon étuy la Couronne eſt tirée.
Dans une chartre un Dragon la gardoit.
Il ſe trouva que ſur tous eſſayée
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Pluſieurs avoient la teſte trop menuë,
Aucun trop groſſe, aucuns meſme cornuë.

Le Singe auſſi fit l'épreuve en riant,
Et par plaiſir la Tiare eſſayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de ſoupleſſe, & mille ſingeries;
Paſſa dedans ainſi qu'en un cerceau,
Aux Animaux cela ſembla ſi beau,
Qu'il fut éleu; chacun luy fit hommage,
Le Renard ſeul regretta ſon ſuffrage;
Sans toutefois montrer ſon ſentiment.
Quand il eut fait ſon petit compliment,
Il dit au Roy; Je ſçay, Sire, une cache;
Et ne crois pas qu'autre que moy la ſçache,
Or tout tréſor par droit de Royauté
Appartient, Sire, à voſtre Majeſté,
Le nouveau Roy baaille après la Finance.
Luy-meſme y court pour n'eſtre pas trompé,
C'eſtoit un piége: il y fut attrapé.
Le Renard dit au nom de l'Aſſiſtance:
Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne ſçachant pas te conduire toy-meſme?

Il fut démis : & l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le Diadesme.

****

FABLE VII.

Le Mulet se vantant de sa Généalogie.

LE Mulet d'un Prélat se piquoit de Noblesse ;
Et ne parloit incessamment
Que de sa Mere la Jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait cecy, puis avoit esté là.
Son Fils prétendoit pour cela,
Qu'on le dust mettre dans l'Histoire.
Il eust creu s'abaisser servant un Médecin.
Estant devenu vieux on le mit au Moulin.
Son pere l'Asne alors luy revint en mémoire.



Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un Sot à la raison,

Toûjours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

FABLE VIII.

Le Vieillard & l'Asne.

UN Vieillard sur son Asne apperceut en passant
Un pré plein d'herbe & fleurissant.
Il y lasche sa Beste, & le Grison se ruë
Au travers de l'herbe menuë,
Se veautrant, gratant, & frotant,
Gambadant, chantant, & broutant;
Et faisant mainte place nette.
L'Ennemy vient sur l'entrefaite,
Fuyons, dit alors le Vieillard.
Pourquoy, répondit le Paillard?
Me fera-t-on porter double bast, double charge?
Non pas, dit le Vieillard qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Asne, à qui je sois.

Sauvez-

Sauvez-vous, & me laiſſez paiſtre:
Noſtre Ennemy c'eſt noſtre Maiſtre:
Je vous le dis en bon François.

FABLE IX.

Le Cerf ſe voyant dans l'eau.

DAns le cryſtal d'une fontaine,
Un Cerf ſe mirant autrefois,
Loüoit la beauté de ſon bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ſes jambes de fuſeaux,
Dont il voyoit l'objet ſe perdre dans les eaux,
Quelle proportion de mes pieds à ma teſte!
Diſoit-il, en voyant leur ombre avec douleur.
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faiſte;
Mes pieds ne me font point d'honneur,
Tout en parlant de la ſorte,
Un Limier le fait partir;

Il tasche à se garantir ;
Dans les forests il s'emporte.
Son bois dommageable ornement,
L'arrestant à chaque moment,
Nuit à l'office que luy rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, & maudit les présens
Que le Ciel luy fait tous les ans.

Nous faisons cas du Beau ; nous méprisons l'Utile ;
Et le Beau souvent nous détruit.
Ce Cerf blasme ses Pieds qui le rendent agile :
Il estime un Bois qui luy nuit.



FABLE X.

Le Liévre & la Tortuë.

RIen ne ſert de courir ; il faut partir à poinct.
Le Liévre & la Tortuë en ſont un témoignage.
Gageons, dit celle-cy, que vous n'atteindrez point
Si-toſt que moy ce but. Si-toſt ! Eſtes-vous ſage ?
Repartit l'Animal léger.
Ma commere il vous faut purger
Avec quatre grains d'Ellebore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainſi fut fait : & de tous deux
On mit près du but les Enjeux.
Sçavoir quoy, ce n'eſt pas l'affaire ;
Ny de quel Juge l'on convint.
Noſtre Liévre n'avoit que quatre pas à faire ;
J'entens de ceux qu'il fait, lorſque preſt d'eſtre atteint
Il s'éloigne des Chiens, les renvoye aux Calendes,

Et leur fait arpenter les Landes.
Ayant, dis-je, du temps de reſte pour brouter:
Pour dormir, & pour écouter
D'où vient le vent; il laiſſe la Tortuë
Aller ſon train de Sénateur.
Elle part, elle s'évertuë:
Elle ſe haſte avec lenteur.
Luy cependant mépriſe une telle victoire;
Tient la Gageure à peu de gloire;
Croit qu'il y va de ſon honneur
De partir tard. Il broute, il ſe repoſe,
Il s'amuſe à toute autre choſe
Qu'à la Gageure. A la fin quand il vid
Que l'autre touchoit preſque au bout de la Carriere,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains; la Tortuë arriva la prémiere.
Hé bien, luy cria-t-elle, avois-je pas raiſon?
De quoy vous ſert voſtre viſteſſe?
Moy l'emporter! & que ſeroit-ce,
Si vous portiez une maiſon?

FABLE XI.

L'Asne & ses Maistres.

L'Asne d'un Jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore.
Les Coqs, luy disoit-il, ont beau chanter matin;
Je suis plus matineux encore.
Eh, pourquoy? Pour porter des herbes au Marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme!
Le Sort de sa plainte touché
Luy donne un autre Maistre; & l'Animal de somme
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur,
Eurent bien-tost choqué l'impertinente Beste.
J'ay regret, disoit-il, à mon prémier Seigneur.
Encor quand il tournoit la teste,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de Chou qui ne me coûtoit rien.

Mais icy, point d'Aubeine; ou ſi j'en ay quelqu'une,
C'eſt de coups. Il obtint changement de fortune,
Et ſur l'eſtat d'un Charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoy donc, dit le Sort en colere,
Ce Baudet-cy m'occupe autant
Que cent Monarques pourroient faire.
Croit-il eſtre le ſeul qui ne ſoit pas content?
N'ay-je en l'eſprit que ſon affaire.



Le Sort avoit raiſon; tout gens ſont ainſi faits;
Noſtre Condition jamais ne nous contente.
La pire eſt toûjours la préſente.
Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde ſa requeſte,
Nous luy romprons encore la teſte.



FABLE XII.

Le Soleil & les Grenouilles.

AUx nopces d'un Tyran tout le Peuple en liesse
Noyoit ſon ſoucy dans les Pots.
Eſope ſeul trouvoit que les Gens eſtoient ſots
De témoigner tant d'allégreſſe.
Le Soleil, diſoit-il, eut deſſein autrefois
De ſonger à l'Hymenée.
Auſſi-toſt on ouit d'une commune voix
Se plaindre de leur deſtinée
Les Citoyennes des Eſtangs.
Que ferons-nous s'il luy vient des enfans?
Dirent-elles au Sort, un ſeul Soleil à peine
Se peut ſouffrir. Une demy-douzaine
Mettra la Mer à ſec & & tous ſes habitans.
Adieu Joncs & Marais: Noſtre race eſt détruite.
Bien-toſt on la verra réduite

A l'eau du Styx. Pour un pauvre Animal,
Grenouilles à mon ſens ne raiſonnoient pas mal.

FABLE XIII.

Le Villageois & le Serpent.

ESope conte qu'un Manant
Charitable autant que peu ſage,
Un jour d'Hyver ſe promenant
A l'entour de ſon Héritage,
Apperçût un Serpent ſur la neige étendu,
Tranſi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en ſa demeure,
Et ſans conſidérer quel ſera le loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le reſſuſcite.
L'Animal engourdy ſent à peine le chaud,

Que

Que l'ame luy revient avecque la colere.
Il leve un peu la teste, & puis siffle aussi-tost,
Puis fait un long reply, puis tasche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur, & son pere.
Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon salaire ?
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la Beste,
Il fait trois Serpens de deux coups,
Un tronçon, la queuë & la teste.
L'insecte sautillant cherche à se réunir ;
Mais il ne pût y parvenir.

Il est bon d'estre charitable :
Mais envers qui, c'est-là le poinct,
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin miserable.





FABLE XIV.

Le Lion malade & le Renard.

DE par le Roy des Animaux
Qui dans ſon antre eſtoit malade,
Fut fait ſçavoir à ſes Vaſſaux
Que chaque eſpéce en ambaſſade
Envoyaſt gens le viſiter :
Sous promeſſe de bien traiter
Les Députez, eux & leur ſuite ;
Foy de Lion très-bien écrite.
Bon paſſe-port contre la dent ;
Contre la griffe tout autant.
L'Edit du Prince s'execute.
De chaque eſpéce on luy députe.
Les Renards gardant la maiſon,
Un d'eux en dit cette raiſon.
Les pas empraints ſur la pouſſiere,

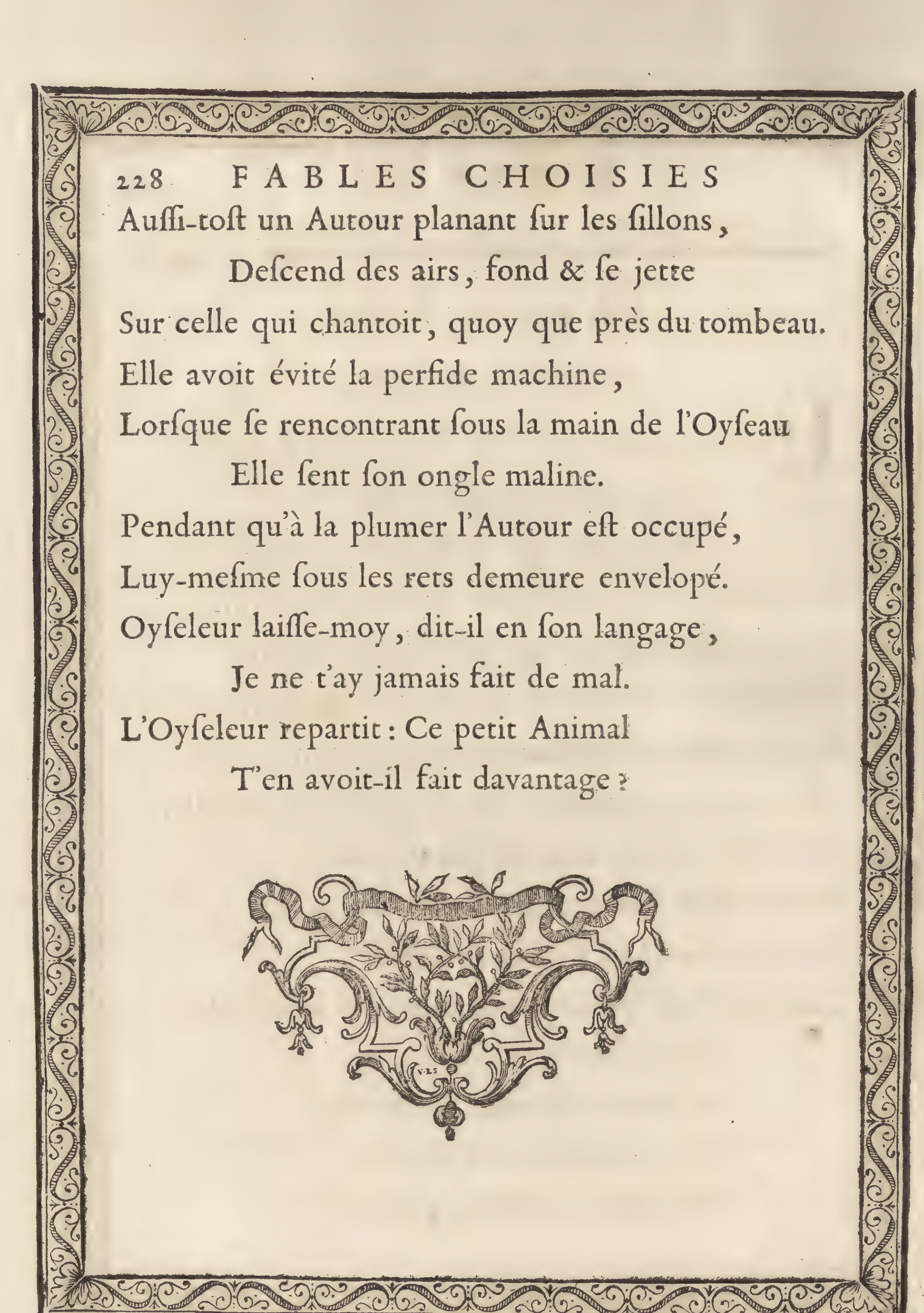
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous ſans exception regardent ſa taniere ;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que ſa Majeſté nous diſpenſe.
Grammercy de ſon paſſe-port.
Je le crois bon : mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en ſort.

FABLE XV.

L'Oyſeleur, l'Autour & l'Alouette.

LEs injuſtices des pervers
Servent ſouvent d'excuſe aux noſtres.
Tel eſt la Loy de l'Univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne auſſi les autres.
Un Manant au miroir prenoit des Oyſillons.
Le fantoſme brillant attire une Alouette.

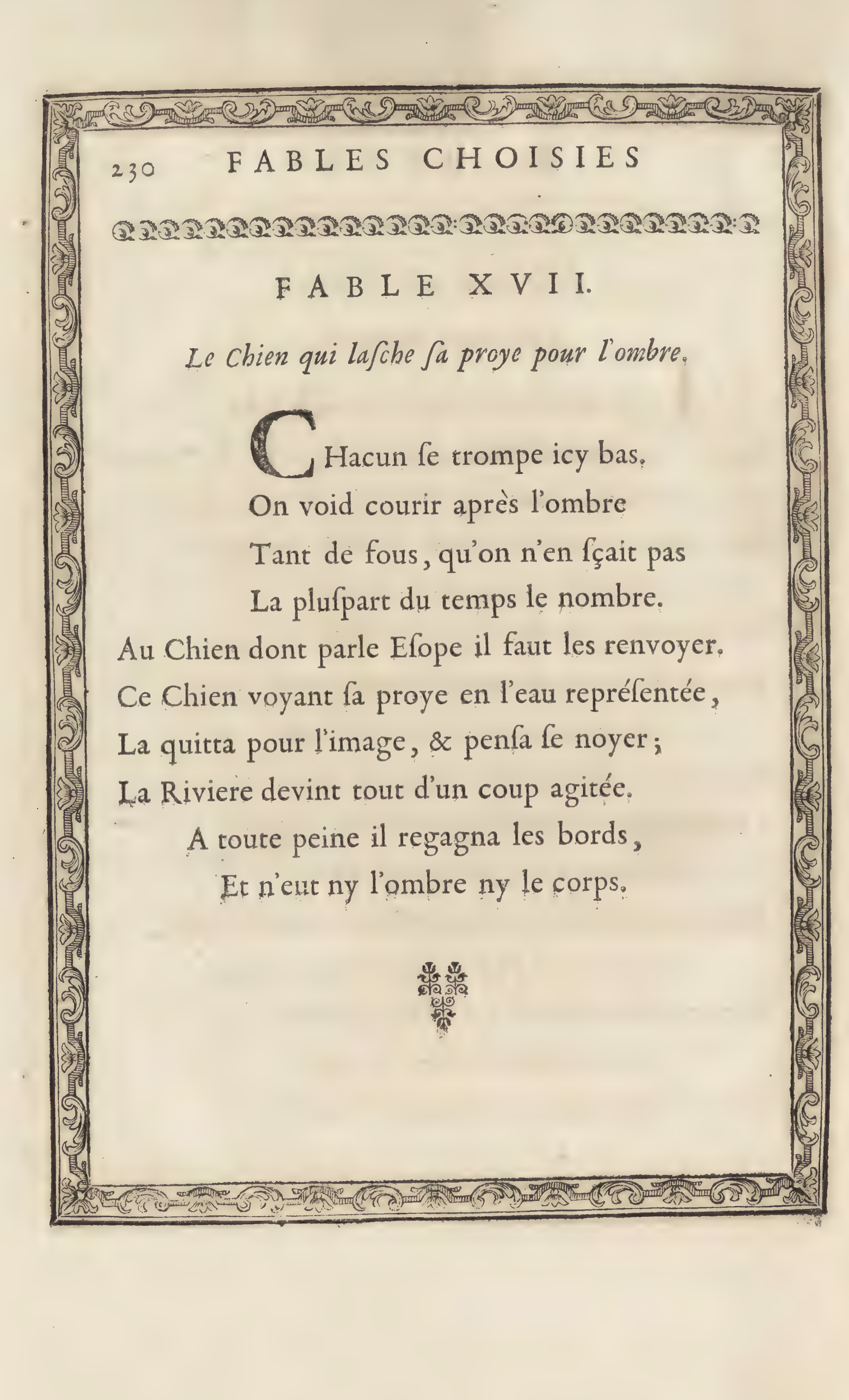
Auſſi-toſt un Autour planant ſur les ſillons,
Deſcend des airs, fond & ſe jette
Sur celle qui chantoit, quoy que près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorſque ſe rencontrant ſous la main de l'Oyſeau
Elle ſent ſon ongle maline.
Pendant qu'à la plumer l'Autour eſt occupé,
Luy-meſme ſous les rets demeure envelopé.
Oyſeleur laiſſe-moy, dit-il en ſon langage,
Je ne t'ay jamais fait de mal.
L'Oyſeleur repartit : Ce petit Animal
T'en avoit-il fait davantage ?



FABLE XVI.

Le Cheval & l'Asne.

EN ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toy que le fardeau tombe.
Un Asne accompagnoit un Cheval peu courtois,
Celuy-cy ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre Baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu:
Autrement il mourroit devant qu'estre à la Ville.
La priere, dit-il, n'en est pas incivile:
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le Cheval refusa, fit une petarrade;
Tant qu'il vid sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette aventure,
On luy fit porter la voiture,
Et la peau par dessus encore.



FABLE XVII.

Le Chien qui lasche sa proye pour l'ombre.

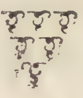
CHacun se trompe icy bas,
On void courir aprés l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sçait pas
La pluspart du temps le nombre.
Au Chien dont parle Esope il faut les renvoyer.
Ce Chien voyant sa proye en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, & pensa se noyer;
La Riviere devint tout d'un coup agitée.
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ny l'ombre ny le corps.

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

LE Phaéton d'une voiture à foin
Vid ſon char embourbé. Le pauvre homme eſtoit loin
De tout humain ſecours. C'eſtoit à la campagne
Près d'un certain canton de la baſſe Bretagne
Appellé Quimpercorentin.
On ſçait aſſez que le Deſtin
Adreſſe là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préſerve du voyage.
Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteſte & jure de ſon mieux,
Peſtant en ſa fureur extreſme
Tantoſt contre les trous, puis contre ſes chevaux,
Contre ſon char, contre luy-meſme.
Il invoque à la fin le Dieu dont les travaux
Sont ſi célebres dans le monde.
Hercule, luy dit-il, aide-moy; ſi ton dos

A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'icy.
La priere estant faite, il entend dans la nuë
Une voix qui luy parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remuë,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient.
Oste d'autour de chaque rouë
Ce malheureux mortier, cette maudite bouë,
Qui jusqu'à l'aissieu les enduit.
Pren ton pic, & me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moy cette orniere. As-tu fait? Ouy, dit l'hóme.
Or bien je vas t'aider, dit la voix : pren ton fouet.
Je l'ay pris. Qu'est-cecy ? mon char marche à souhait.
Hercule en soit loué. Lors la voix : Tu vois comme
Tes Chevaux aisément se sont tirez de là.
Aide-toy, le Ciel t'aidera.



FABLE

FABLE XIX.

Le Charlatan.

LE monde n'a jamais manqué de Charlatans.
Cette ſcience de tout temps
Fut en Profeſſeurs très-fertile.
Tantoſt l'un en Theatre affronte l'Acheron :
Et l'autre affiche par la Ville
Qu'il eſt un Paſſe-Ciceron.
Un des derniers ſe vantoit d'eſtre
En éloquence ſi grand Maiſtre,
Qu'il rendroit diſert un Badaut,
Un manant, un ruſtre, un lourdaut ;
Ouy, Meſſieurs, un lourdaut ; un Animal, un Aſne :
Que l'on m'amene un Aſne, un Aſne renforcé ;
Je le rendray maiſtre paſſé,
Et veux qu'il porte la ſoutane.
Le Prince ſceut la choſe : il manda le Rheteur.
J'ay, dit-il, en mon écurie

Un fort beau Rouſſin d'Arcadie :
J'en voudrois faire un Orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord noſtre homme.
On luy donna certaine ſomme.
Il devoit au bout de dix ans
Mettre ſon Aſne ſur les bancs :
Sinon il conſentoit d'eſtre en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court & net ;
Ayant au dos ſa Rhétorique
Et les oreilles d'un Baudet.
Quelqu'un des Courtiſans luy dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir ; & que pour un pendu
Il auroit bonne grace, & beaucoup de preſtance :
Sur tout qu'il ſe ſouvinſt de faire à l'aſſiſtance
Un diſcours où ſon Art fuſt au long étendu ;
Un diſcours pathétique, & dont le formulaire
Serviſt à certains Cicerons
Vulgairement nommez larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire
Le Roy, l'Aſne, ou moy nous mourrons.

Il avoit raiſon. C'eſt folie
De compter ſur dix ans de vie.
Soyons bien beuvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

FABLE XX.

La Diſcorde.

LA Déeſſe Diſcorde ayant brouillé les Dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme;
On la fit déloger des Cieux.
Chez l'Animal qu'on appelle Homme
On la receut à bras ouverts,
Elle, & Que-ſi-que-non ſon frere
Avec Tien-&-mien ſon pere.
Elle nous fit l'honneur en ce bas Univers
De préférer noſtre Hemiſphere
A celuy des mortels qui nous ſont oppoſez:
Gens groſſiers, peu civiliſez,
Et qui ſe mariant ſans Preſtre & ſans Notaires,

De la Diſcorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le beſoin
Demandoit qu'elle fuſt préſente,
La Renommée avoit le ſoin
De l'avertir ; & l'autre diligente
Couroit viſte aux débats, & prévenoit la Paix,
Faiſoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de ſe plaindre
Que l'on ne luy trouvoit jamais
De demeure fixe & certaine.
Bien ſouvent l'on perdoit à la chercher ſa peine.
Il faloit donc qu'elle euſt un ſéjour affecté,
Un ſéjour d'où l'on puſt en toutes les familles
L'envoyer à jour arreſté.
Comme il n'eſtoit alors aucun Convent de Filles,
On y trouva difficulté.
L'Auberge enfin de l'Hymenée
Luy fut pour maiſon aſſignée.

⚜

FABLE XXI.

La jeune Veuve.

LA perte d'un époux ne va point ſans ſoûpirs.
On fait beaucoup de bruit, & puis on ſe conſole.
Sur les aîles du temps la triſteſſe s'envole;
Le temps rameine les plaiſirs.
Entre la Veuve d'une année,
Et la Veuve d'une journée,
La différence eſt grande. On ne croiroit jamais
Que ce fuſt la meſme perſonne.
L'une fait fuïr les gens, & l'autre a mille attraits.
Aux ſoûpirs vrais ou faux celle-là s'abandonne:
C'eſt toûjours meſme note, & pareil entretien:
On dit qu'on eſt inconſolable,
On le dit, mais il n'en eſt rien;
Comme on verra par cette Fable,
Ou plûtoſt par la vérité.

L'Epoux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ſes coſtez ſa femme
Luy crioit, Attends-moy; je te ſuis, & mon ame
Auſſi-bien que la tienne, eſt preſte à s'envoler.
Le Mary fait ſeul le voyage.
La Belle avoit un Pere homme prudent & ſage:
Il laiſſa le torrent couler.
A la fin pour la conſoler,
Ma fille, luy dit-il, c'eſt trop verſer de larmes:
Qu'a beſoin le défunt que vous noyïez vos charmes?
Puiſqu'il eſt des vivans, ne ſongez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des nopces ces tranſports:
Mais après certain temps ſouffrez qu'on vous propoſe
Un époux beau, bien fait, jeune, & tout autre choſe
Que le défunt. Ah! dit-elle auſſi-toſt,
Un Cloiſtre eſt l'époux qu'il me faut.
Le Pere luy laiſſa digérer ſa diſgrace.
Un mois de la ſorte ſe paſſe,

L'autre mois on l'employe à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure.
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir & matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le Pere ne craint plus ce défunt tant chéry.
Mais comme il ne parloit de rien à nostre Belle;
Où donc est le jeune Mary
Que vous m'aviez promis, dit-elle?



EPILOGVE.

BOrnons icy cette carriere.
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matiere,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces & d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour ce Tyran de ma vie
Veut que je change de sujets;
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psiché: Damon vous m'exhortez
A peindre ses malheurs & ses félicitez.
J'y consens, peut-estre ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la derniere peine
Que son Epoux me causera.

LIVRE

FABLES
CHOISIES
DE M. DE LA FONTAINE.
SECONDE PARTIE.

esperons beaucoup de cette conduite ; mais à dire la vérité, il y a des choses dont nous esperons infiniment davantage. Ce sont, MONSEIGNEUR, les qualitez que nostre Invincible Monarque vous a données avec la Naissance ; c'est l'Exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénetre dès sa prémiere démarche jusques dans le cœur d'une Province où l'on trouve à chaque pas des Barrieres insurmontables, & qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos & les plaisirs regnent dans les Cours des autres Princes ; quand non content de dompter les Hommes, il veut triompher aussi des Elémens ; & quand au retour de cette Expédition où il a vaincu comme un Aléxandre, vous le voyez gouverner ses Peuples comme un Auguste ; avouez le vray, MONSEIGNEUR, vous souspirez pour la gloire aussi-bien que luy ; malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son Rival dans l'amour de cette divine Maistresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces no-

bles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, & de grandeur d'ame que vous faites paroistre à tous les moments. Certainement c'est une joye bien sensible à nostre Monarque, mais c'est un spectacle agréable pour l'Univers, que de voir ainsy croistre une jeune Plante, qui couvrira un jour de son ombre tant de Peuples & de Nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais comme le dessein que j'ay de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celuy de vous louer, je me haste de venir aux Fables & n'ajousteray aux véritez que je vous ay dites que celle-cy: C'est, MONSEIGNEUR, que je suis avec un zele respectueux,

Vostre très-humble, très-obéissant,
& très-fidelle Serviteur,
DE LA FONTAINE.

PREFACE.



A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.



ONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la Républi-que des Lettres, on peut dire que c'est la maniere dont Esope a débité sa Morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent

ajousté les ornemens de la Poësie ; puisque le plus sage des Anciens a jugé qu'ils n'y estoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques Essais. C'est un Entretien convenable à vos prémieres années. Vous estes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes ; mais en mesme-temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse ; mais ces puérilitez servent d'enveloppe à des véritez importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des Inventions si utiles, & tout ensemble si agréables ; car, que peut-on souhaiter davantage que ces deux poincts ? Ce sont eux qui ont introduit les Sciences parmy les Hommes. Esope a trouvé un Art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son Ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, & luy apprend à se connoistre, sans qu'elle s'apperçoive de cette estude, & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servy très-heureusement celuy sur lequel sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des Instructions. Il fait en sorte que vous appreniez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un Prince sçache. Nous

AVERTISSEMENT.

VOicy un nouveau Recueil de Fables que je présente au Public ; j'ay jugé à propos de donner à la pluſpart de celles-cy un air, & un tour un peu différent de celuy que j'ay donné aux prémieres ; tant à cauſe de la différence des ſujets, que pour remplir de plus de variété mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ay ſemez avec aſſez d'abondance dans les prémiers Livres, convenoient bien mieux aux inventions d'Eſope, qu'à ces derniers, où j'en uſe plus ſobrement, pour ne pas tomber en des répétitions : car le nombre de ces traits n'eſt pas infiny. Il a donc fallu que j'aye cherché d'autres enrichiſſemens, & étendu davantage les circonſtances de ces récits, qui d'ailleurs me ſembloient le demander de la ſorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoiſtra luy-meſme ; ainſi je ne tiens

pas qu'il ſoit néceſſaire d'en étaler icy les raiſons : non plus que de dire où j'ay puiſé ces derniers ſujets. Je diray par reconnoiſſance que j'en dois la plus grande partie à Pilpay Sage Indien. Son Livre a eſté traduit en toutes les Langues. Les gens du Pays le croyent fort ancien, & original à l'égard d'Eſope ; ſi ce n'eſt Eſope luy-meſme ſous le nom du Sage Locman. Quelques autres m'ont fourny des ſujets aſſez heureux. Enfin j'ay taſché de mettre dans ces dernieres Livres toute la diverſité dont j'eſtois capable,



LIVRE SEPTIESME.

LIVRE SEPTIESME

A Madame de Montespan.

PROLOGUE.

L'Apologue eſt un don qui vient des Immortels;
Ou ſi c'eſt un préſent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des Autels.
Nous devons tous tant que nous ſommes
Eriger en Divinité
Le Sage par qui fut ce bel Art inventé.
C'eſt proprement un charme ; il rend l'ame attentive
Ou plûtoſt il la tient captive,
Nous attachant à des Récits
Qui meinent à ſon gré les cœurs & les eſprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, ſi ma Muſe
A quelquefois pris place à la table des Dieux,
Sur ces dons aujourd'huy daignez porter les yeux,
Favoriſez les jeux où mon eſprit s'amuſe.

Le temps qui détruit tout, reſpectant voſtre appuy
Me laiſſera franchir les ans dans cet Ouvrage.
Tout Auteur qui voudra vivre encore aprés luy,
Doit s'acquérir voſtre ſuffrage.
C'eſt de vous que mes Vers attendent tout leur prix :
Il n'eſt beauté dans nos Ecrits
Dont vous ne connoiſſiez juſques aux moindres traces:
Eh qui connoiſt que vous les beautez & les traces ?
Paroles & regards, tout eſt charme dans vous.
Ma Muſe en un ſujet ſi doux
Voudroit s'étendre davantage ;
Mais il faut réſerver à d'autres cet employ,
Et d'un plus grand maiſtre que moy
Voſtre louange eſt le partage.
Olympe, c'eſt aſſez qu'à mon dernier Ouvrage
Voſtre nom ſerve un jour de rempart & d'abry :
Protégez déſormais le Livre favory
Par qui j'oſe eſperer une ſeconde vie :
Sous vos ſeuls auſpices ces Vers
Seront jugez malgré l'envie

Dignes des yeux de l'Univers.
Je ne mérite pas une faveur ſi grande :
La Fable en ſon nom la demande :
Vous ſçavez quel crédit ce menſonge a ſur nous ;
S'il procure à mes Vers le bonheur de vous plaire,
Je croiray luy devoir un Temple pour ſalaire ;
Mais je ne veux baſtir des Temples que pour vous.

FABLE I.

Les Animaux malades de la peſte.

UN mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en ſa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peſte (puiſqu'il faut l'appeller par ſon nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron,
Faiſoit aux Animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous eſtoient frappez.
On n'en voyoit point d'occupez

A chercher le ſoûtien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ny Loups ny Renards n'épioient
La douce & l'innocente proye.
Les Tourterelles ſe fuyoient ;
Plus d'amour, partant plus de joye.
Le Lion tint conſeil, & dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos pechez cette infortune ;
Que le plus coupable de nous
Se ſacrifie aux traits du céleſte courroux ;
Peut-eſtre il obtiendra la guériſon commune.
L'Hiſtoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens :
Ne nous flatons donc point, voyons ſans indulgence
L'eſtat de noſtre conſcience.
Pour moy, ſatisfaiſant mes appetits gloutons
J'ay dévoré force Moutons ;
Que m'avoient-ils fait ? nulle offenſe :
Meſme il m'eſt arrivé quelquefois de manger

Le Berger.

Je me dévoûray donc, s'il le faut; mais je penſe
Qu'il eſt bon que chacun s'accuſe ainſi que moy,
Car on doit ſouhaiter ſelon toute juſtice
Que le plus coupable périſſe.
Sire, dit le Renard, vous eſtes trop bon Roy;
Vos ſcrupules font voir trop de délicateſſe;
Hé bien, manger moutons, canaille, ſotte eſpece,
Eſt-ce un peché? Non non: vous leur fiſtes, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger l'on peut dire
Qu'il eſtoit digne de tous maux,
Eſtant de ces gens-là qui ſur les Animaux
Se font un chimérique empire.
Ainſi dit le Renard, & flateurs d'applaudir.
On n'oſa trop approfondir
Du Tigre, ny de l'Ours, ny des autres Puiſſances
Les moins pardonnables offenſes.
Tous les gens querelleurs, juſqu'aux ſimples mâtins,
Au dire de chacun eſtoient de petits ſaints.

L'Asne vint à son tour, & dit: J'ay souvenance
Qu'en un pré de Moines passant
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le Baudet.
Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il faloit dévouer ce maudit Animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autruy! Quel crime abominable!
Rien que la mort n'estoit capable
D'expier son forfait: on le luy fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.



FABLE II.

Le mal marié.

QUe le bon ſoit toûjours camarade du beau,
Dès demain je chercheray femme;
Mais comme le divorce entre-eux n'eſt pas nouveau,
Et que peu de beaux corps hoſtes d'une belle ame
Aſſemblent l'un & l'autre poinct.
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ay veu beaucoup d Hymen,aucuns d'eux ne me tentent:
Cependant des humains preſque les quatre parts
S'expoſent hardiment au plus grands des hazards;
Les quatre parts auſſi des Humains ſe repentent.
J'en vais alléguer un qui s'eſtant repenti,
Ne put trouver d'autre party,
Que de renvoyer ſon Epouſe
Querelleuſe, avare, & jalouſe:
Rien ne la contentoit, rien n'eſtoit comme il faut,

On ſe levoit trop tard, on ſe couchoit trop toſt.
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre choſe,
Les Valets enrageoient; l'Epoux eſtoit à bout;
Monſieur ne ſonge à rien, Monſieur dépenſe tout,
Monſieur court, Monſieur ſe repoſe.
Elle en dit tant, que Monſieur à la fin
Laſſé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoye à la campagne
Chez ſes parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le Mary la reprend. Hé bien qu'avez-vous fait?
Comment paſſiez-vous voſtre vie?
L'innocence des champs eſt-elle voſtre fait?
Aſſez, dit-elle; mais ma peine
Eſtoit de voir les gens plus pareſſeux qu'icy:
Ils n'ont des troupeaux nul ſoucy.
Je leur ſçavois bien dire, & m'attirois la haine
De tous ces gens ſi peu ſoigneux.

Eh,

Eh, Madame, reprit ſon Epoux tout-à-l'heure,
Si voſtre eſprit eſt ſi hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au ſoir,
Eſt déjà laſſé de vous voir,
Que feront des Valets qui toute la journée
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un Epoux
Que vous voulez qui ſoit jour & nuit avec vous?
Retournez au village; adieu, ſi de ma vie
Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puiſſay-je chez les morts avoir pour mes pechez,
Deux femmes comme vous ſans ceſſe à mes coſtez.



FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

LEs Levantins en leur légende
Disent qu'un certain Rat las des soins d'icy bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude estoit profonde,
S'étendant par tout à la ronde.
Nostre Hermite nouveau subsistoit là-dedans.
Il fit tant de pieds & de dents
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre & le couvert; que faut-il davantage?
Il devint gros & gras; Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'estre siens.
Un jour au dévot personnage
Des députez du peuple Rat
S'en vinrent demander quelque aumosne légere:

Ils alloient en terre étrangere
Chercher quelque ſecours contre le peuple Chat ;
Ratopolis eſtoit bloquée :
On les avoit contraints de partir ſans argent,
Attendu l'eſtat indigent
De la République attaquée,
Ils demandoient fort peu, certains que le ſecours
Seroit preſt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,
Les choſes d'icy bas ne me regardent plus ;
En quoy peut un pauvre Reclus
Vous aſſiſter ? Que peut-il faire,
Que de prier le Ciel qu'il vous aide en cecy ?
J'eſpere qu'il aura de vous quelque ſoucy.
Ayant parlé de cette ſorte,
Le nouveau Saint ferma ſa porte.
Qui déſignay-je à voſtre avis
Par ce Rat ſi peu ſecourable ?
Un Moine ? non, mais un Dervis ;
Je ſuppoſe qu'un Moine eſt toûjours charitable.

FABLE IV.

Le Héron.

FABLE V.

La Fille.

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sçay où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il costoyoit une Riviére.
L'onde estoit transparẽte ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commere la Carpe y faisoit mille tours
Avec le Brochet son compere.
Le Héron en eust fait aisément son profit,
Tous approchoient du bord, l'Oyseau n'avoit qu'à prendre;
Mais il crût mieux faire d'attendre
Qu'il eust un peu plus d'appetit.
Il vivoit de régime, & mangeoit à ses heures.
Aprés quelques momens l'appetit vint; l'Oyseau

S'approchant du bord vid ſur l'eau
Des Tanches qui ſortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne luy plut pas; il s'attendoit à mieux;
Et montroit un gouſt dédaigneux
Comme le Rat du bon Horace.
Moy des Tanches? dit-il, moy Héron que je faſſe
Une ſi pauvre chere? Eh pour qui me prend-on?
La Tanche rebutée, il trouva du Goujon.
Du Goujon! C'eſt bien-là le diſné d'un Héron!
J'ouvrirois pour ſi peu le bec! Aux Dieux ne plaiſe.
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vid plus aucun Poiſſon.
La faim le prit; il fut tout heureux & tout aiſe
De rencontrer un Limaçon.
Ne ſoyons pas ſi difficiles:
Les plus accommodans ce ſont les plus habiles:
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner;
Sur tout quand vous avez à peu près voſtre compte.
Bien des gens y ſont pris; ce n'eſt pas aux Hérons

Que je parle ; écoutez, Humains, un autre conte ;
Vous verrez que chez vous j'ay puisé ces leçons.

CErtaine Fille un peu trop fiere
Prétendoit trouver un Mary
Jeune, bien-fait, & beau, d'agréable maniere,
Point froid & point jaloux ; notez ces deux points cy.
Cette Fille vouloit aussi
Qu'il eust du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout : mais qui peut tout avoir ?
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir ;
Il vint des partis d'importance.
La Belle les trouva trop chétifs de moitié.
Quoy moy ? quoy ces gens-là ? l'on radote, je pense.
A moy les proposer ! Helas ils font pitié.
Voyez un peu la belle espece !
L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse ;
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là ;
C'estoit cecy, c'estoit cela,

C'eſtoit tout; car les précieuſes
Font deſſus tout les dédaigneuſes.
Après les bons partis les médiocres gens
Vinrent ſe mettre ſur les rangs.
Elle de ſe mocquer. Ah vrayment je ſuis bonne
De leur ouvrir la porte : ils penſent que je ſuis
Fort en peine de ma perſonne.
Grace à Dieu je paſſe les nuits
Sans chagrin, quoy qu'en ſolitude.
La Belle ſe ſceut gré de tous ces ſentimens.
L'âge la fit déchoir; adieu tous les Amans.
Un an ſe paſſe & deux avec inquiétude.
Le chagrin vient enſuite : elle ſent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour;
Puis ſes traits choquer & déplaire;
Puis cent ſortes de fards. Ses ſoins ne pûrent faire
Qu'elle échapaſt au temps cet inſigne larron :
Les ruines d'une maiſon
Se peuvent réparer; que n'eſt cet avantage
Pour les ruines du viſage!

Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir luy disoit, prenez viste un Mary :
Je ne sçais quel désir le luy disoit aussi ;
Le desir peut loger chez une précieuse :
Celle-cy fit un choix qu'on n'auroit jamais crû,
Se trouvant à la fin tout aise & tout heureuse
De rencontrer un malotru.

FABLE VI.

Les Souhaits.

IL est au Mogol des folets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gastez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivoit le jardin d'un assez bon Bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le Maistre & la Maistresse,

Et le jardin ſur tout. Dieu ſçait ſi les Zéphirs
Peuple amy du Démon l'aſſiſtoient dans ſa taſche:
Le folet de ſa part travailloit ſans relaſche,
    Combloit ſes Hoſtes de plaiſirs.
    Pour plus de marque de ſon zéle
Chez ces gens pour toûjours il ſe fuſt arreſté,
    Nonobſtant la légereté
    A ſes pareils ſi naturelle;
    Mais ſes confreres les Eſprits
Firent tant que le Chef de cette République,
    Par caprice ou par politique,
    Le changea bien-toſt de logis.
Ordre luy vient d'aller au fond de la Norvege
    Prendre le ſoin d'une maiſon
    En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou qu'il eſtoit, on vous le fait Lapon.
Avant que partir l'Eſprit dit à ſes Hoſtes:
    On m'oblige de vous quitter:
    Je ne ſçais pas pour quelles fautes;
Mais enfin il le faut, je ne puis arreſter

Qu'un temps fort court, un mois, peut-eſtre une ſe-
maine.
Employez-là; formez trois ſouhaits, car je puis
Rendre trois ſouhaits accomplis;
Trois ſans plus. Souhaiter ce n'eſt pas une peine
Etrange & nouvelle aux humains.
Ceux-cy pour prémier vœu demandent l'abondance;
Et l'abondance à pleines mains
Verſe en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le bled; dans leurs caves les vins;
Tout en creve. Comment ranger cette chevance?
Quels regiſtres, quels ſoins, quel temps il leur falut!
Tous deux ſont empeſchez ſi jamais on le fut.
Les voleurs contre eux comploterent;
Les grands Seigneurs leur emprunterent;
Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Oſtez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un & l'autre; heureux les indigens!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richeſſe.

Retirez-vous trésors, fuyez ; & toy Déesse,
Mere du bon esprit, compagne du repos,
O médiocrité reviens viste. A ces mots
La médiocrité revient ; on luy fait place ;
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux souhaits estant aussi chanceux
Qu'ils estoient, & que sont tous ceux
Qui souhaitent toûjours, & perdent en chimeres
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires.
Le folet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir, & qu'il fut sur le poinct,
Ils demanderent la sagesse ;
C'est un trésor qui n'embarasse point.



FABLE VII.

La Cour du Lion.

SA Majeſté Lionne un jour voulut connoiſtre
De quelles nations le Ciel l'avoit fait maiſtre.
Il manda donc par députez
Ses Vaſſaux de toute nature,
Envoyant de tous coſtez
Une circulaire écriture,
Avec ſon ſceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le Roy tiendroit
Cour pléniere, dont l'ouverture
Devoit eſtre un fort grand feſtin,
Suivy des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le Prince à ſes Sujets étaloit ſa puiſſance.
En ſon Louvre il les invita.
Quel Louvre? un vray charnier, dont l'odeur ſe porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha ſa narine:

Il ſe fuſt bien paſſé de faire cette mine.
Sa grimace déplut. Le Monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégouſté.
Le Singe approuva fort cette ſéverité;
Et flateur exceſſif il loüa la colere,
Et la griffe du Prince, & l'antre, & cette odeur:
Il n'eſtoit ambre, il n'eſtoit fleur,
Qui ne fut ail au prix. Sa ſotte flaterie
Eut un mauvais ſuccés, & fut encor punie.
Ce Monſeigneur du Lion là,
Fut parent de Caligula.
Le Renard eſtant proche: Or ça, luy dit le Sire,
Que ſens-tu? Dis-le moy: Parle ſans déguiſer.
L'autre auſſi-toſt de s'excuſer,
Alleguant un grand rume: il ne pouvoit que dire
Sans odorat; bref il s'en tire.
Cecy vous ſert d'enſeignement.
Ne ſoyez à la Cour, ſi vous voulez y plaire,
Ny fade adulateur, ny parleur trop ſincere;
Et taſchez quelquefois de répondre en Normant.

FABLE VIII.

Les Vautours & les Pigeons.

MArs autrefois mit tout l'air en émûte,
Certain ſujet fit naiſtre la diſpute
Chez les Oyſeaux; non ceux que le Printemps
Meine à ſa Cour, & qui ſous la feuillée
Par leur exemple & leurs ſons éclatans
Font que Vénus en nous eſt réveillée;
Ny ceux encor que la Mere d'Amour
Met à ſon char: mais le peuple Vautour,
Au bec retors, à la tranchante ſerre,
Pour un Chien mort ſe fit, dit-on, la guerre.
Il plut du ſang; je n'exagere point.
Si je voulois conter de poinct en poinct
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef petit, maint Héros expira;
Et ſur ſon roc Prométhée eſpera

De voir bien-toſt une fin à ſa peine.
C'eſtoit plaiſir d'obſerver leurs efforts;
C'eſtoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adreſſe, & ruſes, & ſurpriſes,
Tout s'employa : Les deux troupes épriſes
D'ardent courroux n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que reſpirent les ombres :
Tout élément remplit de Citoyens
Le vaſte enclos qu'ont les Royaumes ſombres.
Cette fureur mit la compaſſion
Dans les eſprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre & fidéle.
Elle employa ſa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambaſſadeurs par le peuple Pigeon
Furent choiſis, & ſi bien travaillerent,
Que les Vautours plus ne ſe chamaillerent.
Ils firent tréve, & la paix s'enſuivit :
Helas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.

La gent maudite auſſi-toſt pourſuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage;
En dépeupla les Bourgades, les Champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple ſi ſauvage.
Tenez toûjours diviſez les méchans;
La ſeureté du reſte de la terre
Dépend de là: Semez entre eux la guerre,
Où vous n'aurez avec eux nulle paix.
Cecy ſoit dit en paſſant: Je me tais.

FABLE IX.

Le Coche & la Mouſche.

DAns un chemin montant, ſablonneux, mal-aiſé,
Et de tous les coſtez au Soleil expoſé,
Six forts Chevaux tiroient un Coche.
Femmes, Moines, Vieillards, tout eſtoit deſcendu.
L'attelage ſuoit, ſouffloit, eſtoit rendu.
Une Mouſche ſurvient, & des Chevaux s'approche;

Prétend

Prétend les animer par ſon bourdonnement;
Pique l'un, pique l'autre, & penſe à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'aſſied ſur le timon, ſur le nez du Cocher;
Auſſi-toſt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribuë uniquement la gloire;
Va, vient, fait l'empreſſée; il ſemble que ce ſoit
Un Sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ſes gens, & haſter la victoire.
La Mouſche en ce commun beſoin
Se plaint qu'elle agit ſeule, & qu'elle a tout le ſoin;
Qu'aucun n'aide aux Chevaux à ſe tirer d'affaire.
Le Moine diſoit ſon Breviaire;
Il prenoit bien ſon temps! une Femme chantoit;
C'eſtoit bien de chanſons qu'alors il s'agiſſoit!
Dame Mouſche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent ſottiſes pareilles.
Aprés bien du travail le Coche arrive au haut.
Reſpirons maintenant, dit la Mouſche auſſi-toſt:

J'ay tant fait que nos gens ſont enfin dans la plaine.
Çà, Meſſieurs les Chevaux, payez-moy de ma peine.

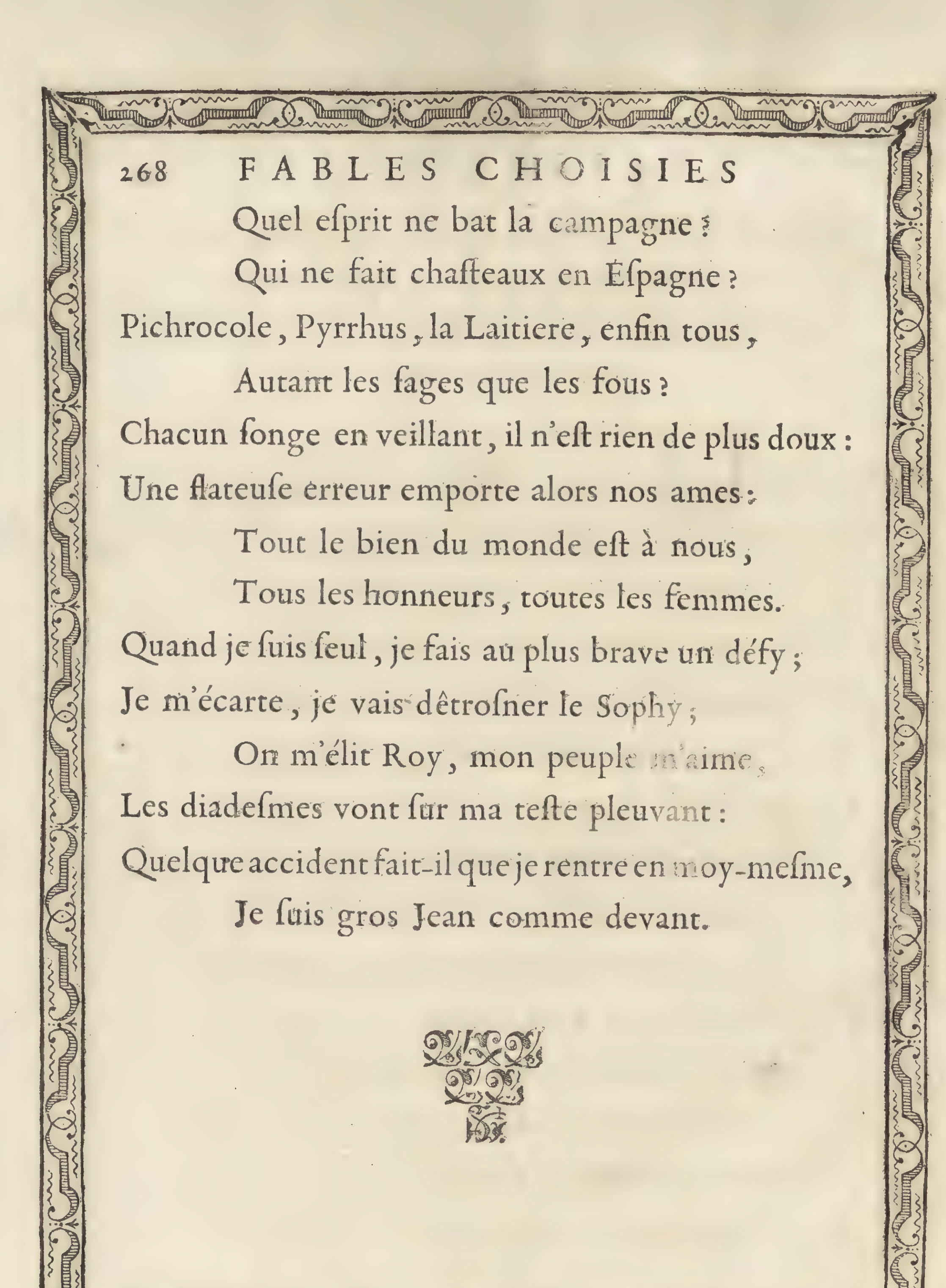
Ainſi certaines gens faiſant les empreſſez,
S'introduiſent dans les affaires.
Ils font par tout les néceſſaires;
Et par tout importuns devroient eſtre chaſſez.

FABLE X.

La Laitiere & le Pot au lait.

PErrette ſur ſa teſte ayant un Pot au lait
Bien poſé ſur un couſſinet,
Prétendoit arriver ſans encombre à la Ville.
Légere & court veſtuë elle alloit à grands pas;
Ayant mis ce jour-là pour eſtre plus agile
Cotillon ſimple, & ſouliers plats.
Noſtre Laitiere ainſi trouſſée
Comptoit déja dans ſa penſée
Tout le prix de ſon lait, en employoit l'argent,

Achetoit un cent d'œufs, faiſoit triple couvée;
La choſe alloit à bien par ſon ſoin diligent.
Il m'eſt, diſoit-elle, facile
D'élever des Poulets autour de ma maiſon:
Le Renard ſera bien habile,
S'il ne m'en laiſſe aſſez pour avoir un Cochon.
Le Porc à s'engraiſſer couſtera peu de ſon.
Il eſtoit quand je l'eus de groſſeur raiſonnable:
J'auray le revendant de l'argent bel & bon;
Et qui m'empeſchera de mettre en noſtre étable,
Veu le prix dont il eſt, une Vache & ſon Veau,
Que je verray ſauter au milieu du troupeau?
Perrette là-deſſus ſaute auſſi, tranſportée.
Le lait tombe; adieu Veau, Vache, Cochon, Couvée;
La Dame de ces biens quittant d'un œil marry
Sa fortune ainſi répanduë,
Va s'excuſer a ſon Mary,
En grand danger d'eſtre battuë.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appella le Pot au lait.



Quel eſprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait chaſteaux en Eſpagne ?
Pichrocole, Pyrrhus, la Laitiere, enfin tous,
Autant les ſages que les fous ?
Chacun ſonge en veillant, il n'eſt rien de plus doux :
Une flateuſe erreur emporte alors nos ames ;
Tout le bien du monde eſt à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je ſuis ſeul, je fais au plus brave un défy ;
Je m'écarte, je vais dêtroſner le Sophy ;
On m'élit Roy, mon peuple m'aime,
Les diadeſmes vont ſur ma teſte pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moy-meſme,
Je ſuis gros Jean comme devant.

FABLE XI.

Le Curé & le Mort.

UN mort s'en alloit triſtement
S'emparer de ſon dernier giſte ;
Un Curé s'en alloit gayment
Enterrer ce mort au plus viſte.
Noſtre défunt eſtoit en caroſſe porté,
Bien & deûment empaqueté,
Et veſtu d'une robe, helas ! qu'on nomme biere,
Robe d'Hyver, robe d'Eſté,
Que les morts ne dépoüillent guére.
Le Paſteur eſtoit à coſté,
Et récitoit à l'ordinaire
Maintes devotes Oraiſons,
Et des Pſeaumes, & des Leçons,
Et des verſets, & des Répons :
Monſieur le Mort laiſſez-nous faire,

On vous en donnera de toutes les façons ;
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Choüart couvoit des yeux son mort ;
Comme si l'on eust dû luy ravir ce trésor,
Et des regards sembloit luy dire,
Monsieur le Mort j'auray de vous,
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus cousts.
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs ;
Certaine niepce assez propette,
Et sa chambriere Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient, adieu le char.
Voilà Messire Jean Choüart
Qui du choc de son mort a la teste cassée ;
Le Paroissien en plomb entraisne son Pasteur ;
Nostre Curé suit son Seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute noſtre vie,
Eſt le Curé Choüart, qui ſur ſon mort comptoit,
Et la Fable du Pot au lait.

FABLE XII.

L'Homme qui court aprés la Fortune, & l'Homme qui l'attend dans ſon lit.

QUi ne court aprés la Fortune ?
Je voudrois eſtre en lieu d'où je pûſſe aiſément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de Royaume en Royaume,
Fidéles courtiſans d'un volage fantoſme.
Quand ils ſont prés du bon moment,
L'inconſtante auſſi-toſt à leurs déſirs échape :
Pauvres gens, je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet Homme, diſent-ils, eſtoit planteur de Choux,
Et le voilà devenu Pape :

Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux ;
Mais que vous sert vostre mérite ?
La Fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la Papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux ?
Rarement la Fortune à ses Hostes le laisse.
Ne cherchez point cette Déesse,
Elle vous cherchera ; son sexe en use ainsi.
Certain couple d'amis en un bourg établi,
Possedoit quelque bien : l'un soûpiroit sans cesse
Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :
Si nous quittions nostre séjour ?
Vous sçavez que nul n'est Prophete
En son païs : Cherchons nostre avanture ailleurs,
Cherchez, dit l'autre amy, pour moy je ne souhaite
Ny climats ny destins meilleurs.
Contentez-vous ; suivez vostre humeur inquiete ;
Vous reviendrez bien-tost. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.

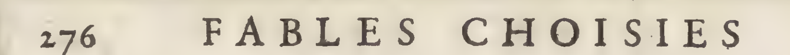
L'ambitieux,

L'ambitieux, ou si l'on veut, l'avare,
S'en va par voye & par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la Déesse bizarre
Frequenter sur tout autre ; & ce lieu c'est la Cour.
Là donc pour quelque-temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sçait estre les meilleures ;
Bref se trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'est cecy ? ce dit-il : Cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celuy-cy,
Chez celuy-là ; D'où vient qu'aussy
Je ne puis heberger cette capricieuse ?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toûjours l'humeur ambitieuse.
Adieu Messieurs de Cour ; Messieurs de Cour adieu.
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flate ;
La Fortune a, dit-on, des Temples à Surate ;
Allons-là. Ce fut un de dire & s'embarquer.

Ames de bronze, Humains, celuy-là fut ſans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le prémier oſa l'abyſme défier.
Celuy-cy pendant ſon voyage.
Tourna les yeux vers ſon village
Plus d'une fois, eſſuyant les dangers
Des Pirates, des vents, du calme & des rochers,
Miniſtres de la mort. Avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant aſſez toſt ſans quitter la maiſon.
L'homme arrive au Mogol; on luy dit qu'au Japon
La Fortune pour lors diſtribuoit ſes graces.
Il y court; les Mers eſtoient laſſes
De le porter; & tout le fruit
Qu'il tira de ſes longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les Sauvages,
Demeure en ton païs par la nature inſtruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit eſté;
Ce qui lui fit conclure en ſomme,

Qu'il avoit à grand tort ſon village quitté.
Il renonce aux courſes ingrates,
Revient en ſon païs, void de loin ſes Pénates,
Pleure de joye, & dit : Heureux qui vit chez ſoy ;
De régler ſes déſirs faiſant tout ſon employ,
Il ne ſçait que par oüir dire
Ce que c'eſt que la Cour, la mer, & ton empire,
Fortune, qui nous fait paſſer devant les yeux
Des dignitez, des biens, que juſqu'au bout du monde
On ſuit ſans que l'effet aux promeſſes réponde.
Déſormais je ne bouge, & feray cent fois mieux.
En raiſonnant de cette ſorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conſeil,
Il la trouve aſſiſe à la porte
De ſon amy plongé dans un profond ſommeil.





FABLE XIII.

Les deux Coqs.

DEux Coqs vivoient en paix ; une Poule ſurvint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye ; & c'eſt de toy que vint
Cette querelle envenimée,
Où du ſang des Dieux meſme on vit le Xante teint ;
Long-temps entre nos Coqs le combat ſe maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voiſinage.
La gent qui porte creſte au ſpectacle accourut.
Plus d'une Helene au beau plumage
Fut le prix du vainqueur ; le vaincu diſparut.
Il alla ſe cacher au fond de ſa retraite,
Pleura ſa gloire & ſes amours,
Ses amours qu'un rival tout fier de ſa défaite
Poſſedoit à ſes yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer ſa haine & ſon courage.
Il aiguiſoit ſon bec, battoit l'air & ſes flancs,

Et s'exerçant contre les vents
S'armoit d'une jalouſe rage.
Il n'en eut pas beſoin. Son vainqueur ſur les toits
S'alla percher, & chanter ſa victoire.
Un Vautour entendit ſa voix:
Adieu les amours & la gloire.
Tout cet orgueil périt ſous l'ongle du Vautour.
Enfin par un fatal retour
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet:
Je laiſſe à penſer quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.
La Fortune ſe plaiſt à faire de ces coups;
Tout vainqueur inſolent à ſa perte travaille.
Défions-nous du ſort, & prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.





FABLE XIV.

L'ingratitude & l'injustice des hommes envers la Fortune.

Un trafiquant ſur mer par bonheur s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage,
Goufre, banc, ny rocher, n'exigea de peage
D'aucuns de ſes balots; le Sort l'en affranchit.
Sur tous ſes compagnons Atropos & Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit ſoin d'amener ſon Marchand à bon port.
Facteurs, Aſſociez, chacun luy fut fidéle,
Il vendit ſon tabac, ſon ſucre, ſa canele
Ce qu'il voulut, ſa porcelaine encor.
Le luxe & la folie enflerent ſon tréſor;
Bref il plut dans ſon eſcarcelle.
On ne parloit chez luy que par doubles ducats.
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux, & caroſſes.
Ses jours de jeûne eſtoient des nopces.

Un ſien amy voyant ces ſomptueux repas,
Luy dit: Et d'où vient donc un ſi bon ordinaire?
Et d'où me viendroit-il que de mon ſçavoir faire?
Je n'en dois rien qu'à moy, qu'à mes ſoins, qu'au talent
De riſquer à propos, & bien placer l'argent.
Le profit luy ſemblant une fort douce choſe,
Il riſqua de nouveau le gain qu'il avoit fait:
Mais rien pour cette fois ne luy vint à ſouhait.
Son imprudence en fut la cauſe.
Un vaiſſeau mal freté périt au prémier vent.
Un autre mal pourveu des armes néceſſaires
Fut enlevé par les Corſaires.
Un troiſiéme au port arrivant,
Rien n'eut cours ny débit. Le luxe & la folie
N'eſtoient plus tels qu'auparavant.
Enfin ſes Facteurs le trompant,
Et luy-meſme ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaiſirs, en baſtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout à coup.
Son amy le voyant en mauvais équipage,

Luy dit : D'où vient cela ? De la Fortune, helas !
Consolez-vous, dit l'autre, & s'il ne luy plaist pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.
Je ne sçais s'il crut ce conseil ;
Mais je sçais que chacun impute en cas pareil
Son bonheur à son industrie,
Et si de quelque échec nostre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est icy plus commune :
Le bien nous le faisons, le mal c'est la Fortune,
On a toûjours raison, le Destin toûjours tort.



FABLE XV.

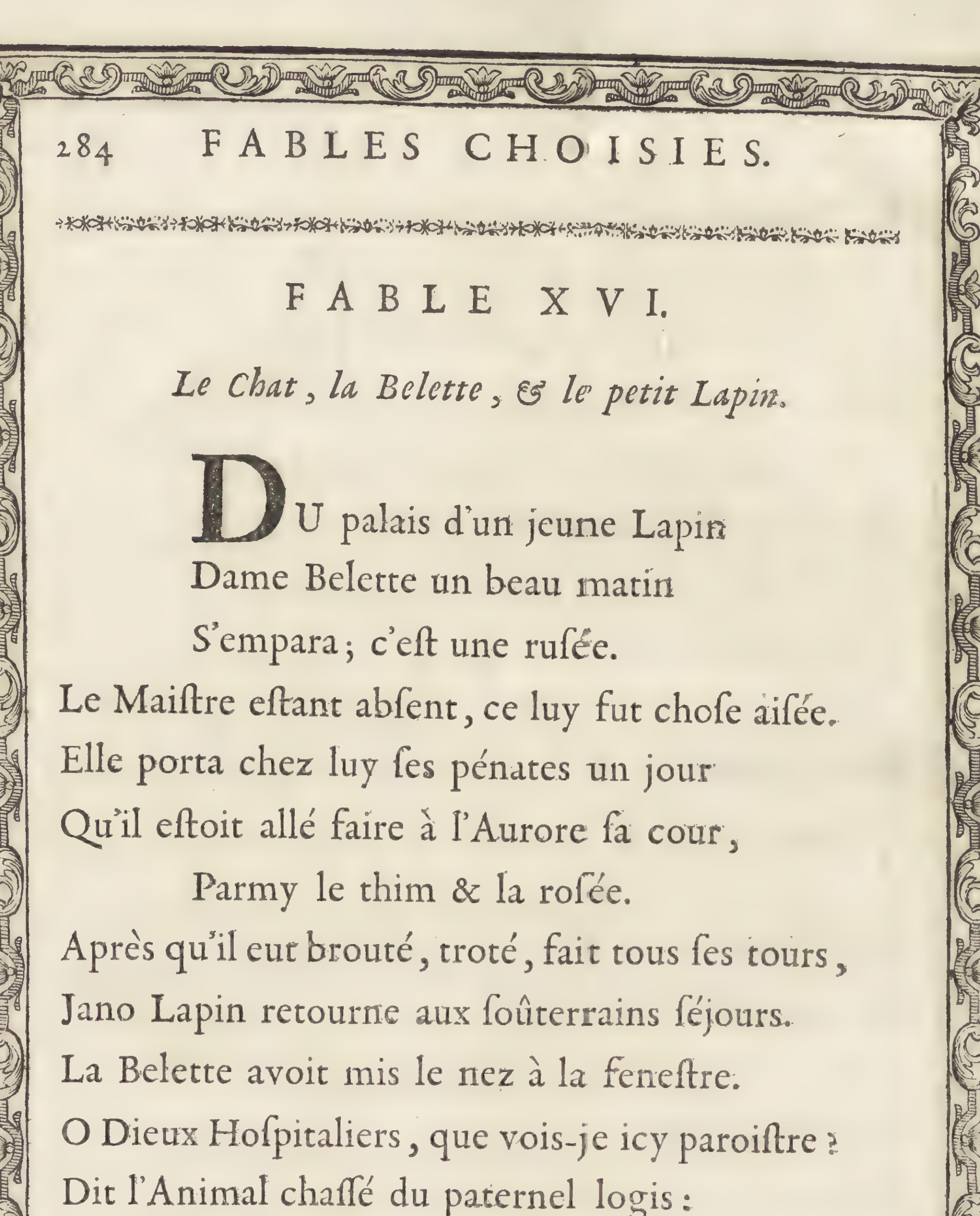
Les Devinereſſes.

C'Eſt ſouvent du hazard que naiſt l'opinion ;
Et c'eſt l'opinion qui fait toûjours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous eſtats ; tout eſt prévention,
Cabale, enteſtement, point ou peu de juſtice :
C'eſt un torrent ; qu'y faire ? il faut qu'il ait ſon cours,
Cela fut & ſera toûjours.
Une femme à Paris faiſoit la Pythoniſſe.
On l'alloit conſulter ſur chaque évenement :
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mary vivant trop au gré de ſon épouſe,
Une mere faſcheuſe, une femme jalouſe ;
Chez la Devineuſe on couroit,
Pour ſe faire annoncer ce que l'on déſiroit.
Son fait conſiſtoit en adreſſe.

Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hazard quelquefois, tout cela concouroit :
Tout cela bien souvent faisoit crier miracle.
Enfin quoy qu'ignorante à vingt & trois carats,
Elle passoit pour un oracle.
L'oracle estoit logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit sa bourse,
Et sans avoir d'autre ressource,
Gagne dequoy donner un rang à son Mary :
Elle achete un office, une maison aussy.
Voilà le galetas remply
D'une nouvelle Hostesse, à qui toute la Ville,
Femmes, Filles, Valets, gros Messieurs, tout enfin,
Alloit comme autrefois demander son destin :
Le galetas devint l'antre de la Sibylle.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniere femme, eut beau faire, eut beau dire,
Moy Devine ! on se moque ; Eh Messieurs, sçay-je lire?
Je n'ay jamais appris que ma croix de pardieu.
Point de raison ; falut deviner & prédire,

Mettre à part force bons ducats,
Et gagner malgré ſoy plus que deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la choſe.
Quatre ſiéges boiteux, un manche de balay,
Tout ſentoit ſon ſabat, & ſa métamorphoſe:
Quand cette femme auroit dit vray
Dans une chambre tapiſſée,
On s'en ſeroit moqué; la vogue eſtoit paſſée
Au galetas; il avoit le crédit:
L'autre femme ſe morfondit.
L'enſeigne fait la chalandiſe.
J'ay veu dans le Palais une robe mal-miſe
Gagner gros: les gens l'avoient priſe
Pour Maiſtre tel, qui traiſnoit après ſoy
Force écoutans: Demandez-moy pourquoy?





FABLE XVI.

Le Chat, la Belette, & le petit Lapin.

DU palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara; c'eſt une ruſée.
Le Maiſtre eſtant abſent, ce luy fut choſe aiſée.
Elle porta chez luy ſes pénates un jour
Qu'il eſtoit allé faire à l'Aurore ſa cour,
Parmy le thim & la roſée.
Après qu'il eut brouté, troté, fait tous ſes tours,
Jano Lapin retourne aux ſoûterrains ſéjours.
La Belette avoit mis le nez à la feneſtre.
O Dieux Hoſpitaliers, que vois-je icy paroiſtre?
Dit l'Animal chaſſé du paternel logis:
Hola, Madame la Belette,
Que l'on déloge ſans trompette.
Ou je vais avertir tous les Rats du païs.

La Dame au nez pointu répondit que la terre
Eſtoit au prémier occupant.
C'eſtoit un beau ſujet de guerre
Qu'un logis où luy-meſme il n'entroit qu'en rampant.
Et quand ce ſeroit un Royaume
Je voudrois bien ſçavoir, dit-elle, quelle loy
En a pour toûjours fait l'octroy
A Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plûtoſt qu'à Paul, plûtoſt qu'à moy.
Jean Lapin allegua la coûtume & l'uſage.
Ce ſont, dit-il, les loix qui m'ont de ce logis
Rendu maiſtre & Seigneur, & qui de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moy Jean tranſmis.
Le prémier occupant eſt-ce une loy plus ſage?
Or bien ſans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'eſtoit un Chat vivant comme un devot hermite,
Un Chat faiſant la chatemite,
Un ſaint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert ſur tous les cas.

Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivez
Devant ſa Majeſté fourrée.
Grippeminaud leur dit, mes enfans approchez,
Approchez; je ſuis ſourd; les ans en ſont la cauſe.
L'un & l'autre approcha ne craignant nulle choſe.
Auſſi-toſt qu'à portée il vid les conteſtans,
Grippeminaud le bon apoſtre
Jettant des deux coſtez la griffe en meſme-temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.
Cecy reſſemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits Souverains ſe rapportant aux Rois.



FABLE XVII.

La teſte & la queuë du Serpent.

LE Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies.
Teſte & queuë ; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles ;
Si bien qu'autrefois entre elles
Il ſurvint de grands débats
Pour le pas.
La teſte avoit toûjours marché devant la queuë,
La queuë au Ciel ſe plaignit,
Et luy dit :
Je fais mainte & mainte lieuë,
Comme il plaiſt à celle-cy.
Croit-elle que toûjours j'en veuille uſer ainſy ?
Je ſuis ſon humble ſervante.

On m'a faite Dieu mercy
Sa ſœur, & non ſa ſuivante.
Toutes deux de meſme ſang
Traitez-nous de meſme ſorte ;
Auſſi bien qu'elle je porte
Un poiſon prompt & puiſſant.
Enfin voilà ma requeſte :
C'eſt à vous de commander,
Qu'on me laiſſe préceder
A mon tour ma ſœur la teſte.
Je la conduiray ſi bien,
Qu'on ne ſe plaindra de rien.
Le Ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent ſa complaiſance a de méchans effets.
Il devroit eſtre ſourds aux aveugles ſouhaits.
Il ne le fut pas lors, & la guide nouvelle,
Qui ne voyoit au grand jour
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantoſt contre un marbre,
Contre un paſſant, contre un arbre.

Droit aux ondes du Styx elle mena ſa ſœur.
Malheureux les Eſtats tombez dans ſon erreur.

FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune.

PEndant qu'un Philoſophe aſſure,
Que toûjours par leurs ſens les hommes ſont dupez,
Un autre Philoſophe jure,
Qu'ils ne nous ont jamais trompez.
Tous les deux ont raiſon; & la Philoſophie
Dit vray, quand elle dit, que les ſens tromperont
Tant que ſur leur rapport les hommes jugeront.
Mais auſſi ſi l'on rectifie
L'image de l'objet ſur ſon éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe, & ſur l'inſtrument,
Les ſens ne tromperont perſonne.
La nature ordonna ces choſes ſagement:

J'en diray quelque jour les raiſons amplement.
J'apperçois le Soleil ; quelle en eſt la figure ?
Icy bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais ſi je le voyois là haut dans ſon ſéjour,
Que ſeroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?
Sa diſtance me fait juger de ſa grandeur,
Sur l'angle & les coſtez ma main la détermine :
L'ignorant le croit plat, j'épaiſſis ſa rondeur ;
Je le rends immobile, & la terre chemine.
Bref je déments mes yeux en toute ſa machine.
Ce ſens ne me nuit point par ſon illuſion.
Mon ame en toute occaſion
Développe le vray caché ſous l'apparence.
Je ne ſuis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-eſtre un peu trop prompts,
Ny mon oreille lente à m'apporter les ſons.
Quand l'eau courbe un baſton, ma raiſon le redreſſe,
La raiſon décide en maiſtreſſe.
Mes yeux, moyennant ce ſecours,
Ne me trompent jamais en me mentant toûjours.

Si je crois leur rapport, erreur aſſez commune,
Une teſte de femme eſt au corps de la Lune.
Y peut-elle eſtre ? Non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a ſa ſurface unie :
Montueuſe en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumiere y peut tracer ſouvent,
Un Homme, un Bœuf, un Elephant.
N'aguere l'Angleterre y vid choſe pareille,
La lunette placée, un Animal nouveau
Parut dans cet aſtre ſi beau ;
Et chacun de crier merveille.
Il eſtoit arrivé là haut un changement,
Qui préſageoit ſans doute un grand évenement.
Sçavoit-on ſi la guerre entre tant de puiſſances
N'en eſtoit point l'effet ? Le Monarque accourut,
Il favoriſe en Roy ces hautes connoiſſances.
Le Monſtre dans la Lune à ſon tour luy parut.
C'eſtoit une Souris cachée entre les verres :
Dans la lunette eſtoit la ſource de ces guerres.

On en rit : Peuples heureux, quand pourront les François
Se donner comme vous entiers à ces emplois ?
Mars nous fait recueillir d'amples moiſſons de gloire :
C'eſt à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire
Amante de Loüis ſuivra par tout ſes pas.
Ses lauriers nous rendront célebres dans l'hiſtoire.
Meſme les Filles de mémoire
Ne nous ont point quittez:nous gouſtons des plaiſirs;
La paix fait nos ſouhaits, & non point nos ſoupirs.
Charles en ſçait joüir ; il ſçauroit dans la guerre
Signaler ſa valeur, & mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle void aujourd'huy.
Cependant s'il pouvoit appaiſer la querelle,
Que d'encens ! Eſt-il rien de plus digne de luy ?
La carriere d'Auguſte a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du prémier des Céſars ?
O peuple trop heureux, quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux Arts?

LIVRE HUITIESME.

FABLE I.

La Mort & le Mourant.

LA Mort ne ſurprend point le ſage :
Il eſt toûjours preſt à partir,
S'eſtant ſceu luy-meſme avertir
Du temps où l'on ſe doit réſoudre à ce paſſage.
Ce temps, helas ! embraſſe tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en eſt point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous ſont de ſon domaine ;
Et le prémier inſtant où les enfans des Rois
Ouvrent les yeux à la lumiere,
Eſt celuy qui vient quelquefois
Fermer pour toûjours leur paupiere.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeuneſſe,

La mort ravit tout ſans pudeur.
Un jour le monde entier accroiſtra ſa richeſſe,
Il n'eſt rien de moins ignoré,
Et puiſqu'il faut que je le die,
Rien où l'on ſoit moins préparé.
Un mourant qui contoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il euſt fait ſon teſtament,
Sans l'avertir au moins. Eſt-il juſte qu'on meure
Au pied levé? dit-il; attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte ſans elle;
Il me reſte à pourvoir un arriere neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoûte encore une aiſle.
Que vous eſtes preſſante, ô Déeſſe cruelle!
Vieillard, luy dit la mort, je ne t'ay point ſurpris,
Tu te plains ſans raiſon de mon impatience,
Eh n'as-tu pas cent ans? trouve-moy dans Paris
Deux mortels auſſi vieux, trouve-m'en dix en France,
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te diſpoſaſt à la choſe :
J'aurois trouvé ton teſtament tout fait,
Ton petit fils pourveu, ton baſtiment parfait,
Ne te donna-t-on pas des avis quand la cauſe
Du marcher & du mouvement,
Quand les eſprits, le ſentiment,
Quand tout faillit en toy ? Plus de gouſt, plus d'oüie :
Toute choſe pour toy ſemble eſtre évanoüie :
Pour toy l'aſtre du jour prend des ſoins ſuperflus :
Tu regretes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ay fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'eſt-ce que tout cela, qu'un avertiſſement ?
Allons Vieillard, & ſans replique ;
Il n'importe à la République
Que tu faſſes ton teſtament.
La mort avoit raiſon : Je voudrois qu'à cet âge
On ſortiſt de la vie ainſi que d'un banquet,
Remerciant ſon Hoſte, & qu'on fiſt ſon paquet ;
Car de combien peut-on retarder le voyage ?

Tu murmures Vieillard; voy ces jeunes mourir,
Voy les marcher, voy les courir
A des morts, il eſt vray, glorieuſes & belles,
Mais ſeures cependant, & quelquefois cruelles.
J'ay beau te le crier; mon zele eſt indiſcret:
Le plus ſemblable aux morts meurt le plus à regret.

FABLE II.

Le Savetier & le Financier.

UN Savetier chantoit du matin juſqu'au ſoir:
C'eſtoit merveilles de le voir,
Merveilles de l'oüir: il faiſoit des paſſages,
Plus content qu'aucun des ſept Sages.
Son voiſin au contraire, eſtant tout couſu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'eſtoit un homme de finance.
Si ſur le poinct du jour par fois il ſommeilloit,
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit,
Et le Financier ſe plaignoit,

Que les ſoins de la Providence
N'euſſent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger & le boire.
En ſon Hoſtel il fait venir
Le chanteur, & luy dit : Or ça, ſire Gregoire,
Que gagnez-vous par an ? par an ? ma foy, Monſieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'eſt point ma maniere
De compter de la ſorte ; & je n'entaſſe guére
Un jour ſur l'autre : il ſuffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amene ſon pain.
Et bien que gagnez-vous, dites-moy, par journée ?
Tantoſt plus, tantoſt moins : le mal eſt que toûjours,
(Et ſans cela nos gains ſeroient aſſez honneſtes,)
Le mal eſt que dans l'an s'entremeſlent des jours
Qu'il faut chommer ; on nous ruine en Feſtes.
L'une fait tort à l'autre ; & Monſieur le Curé,
De quelque nouveau Saint charge toûjours ſon prône.
Le Financier riant de ſa naïveté,

Luy dit: Je veux vous mettre aujourd'huy ſur le Trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec ſoin,
Pour vous en ſervir au beſoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit depuis plus de cent ans
Produit pour l'uſage des gens.
Il retourne chez luy : dans ſa cave il enſerre
L'argent & ſa joye à la fois.
Plus de chant, il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cauſe nos peines.
Le ſommeil quitta ſon logis.
Il eut pour hoſtes les ſoucis,
Les ſoupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet ; & la nuit,
Si quelque Chat faiſoit du bruit,
Le Chat prenoit l'argent : A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celuy qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moy, luy dit-il, mes chanſons & mon ſomme,
Et reprenez vos cent écus.



****

FABLE III.

Le Lion, le Loup & le Renard.

UN Lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvaſt remede à la vieilleſſe ;
Alléguer l'impoſſible aux Rois, c'eſt un abus.
Celuy-cy parmy chaque eſpece
Manda des Médecins ; il en eſt de tous Arts :
Médecins au Lion viennent de toutes parts ;
De tous coſtez luy vient des donneurs de receptes.
Dans les viſites qui ſont faites
Le Renard ſe diſpenſe, & ſe tient clos & coy.
Le Loup en fait ſa cour, daube au coucher du Roy
Son camarade abſent ; le Prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer Renard dans ſa demeure,
Qu'on le faſſe venir. Il vient, eſt préſenté ;
Et ſçachant que le Loup luy faiſoit cette affaire ;
Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu ſincere,
Ne m'ait à mépris imputé

D'avoir differé cet hommage;
Mais j'eſtois en pélerinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour voſtre ſanté.
Meſme j'ay veu dans mon voyage
Gens experts & ſçavans; leur ay dit la langueur
Dont voſtre Majeſté craint à bon droit la ſuite:
Vous ne manquez que de chaleur:
Le long âge en vous l'a détruite;
D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude & toute fumante;
Le ſecret ſans doute en eſt beau
Pour la nature défaillante.
Meſſire Loup vous ſervira,
S'il vous plaiſt, de robe de chambre.
Le Roy gouſte cet avis-là:
On écorche, on taille, on démembre
Meſſire Loup. Le Monarque en ſoupa,
Et de ſa peau s'envelopa.



Meſſieurs les Courtiſans, ceſſez de vous détruire:

Faites ſi vous pouvez voſtre cour ſans vous nuire.
Le mal ſe rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre maniere.
Vous eſtes dans une carriere
Où l'on ne ſe pardonne rien.

FABLE IV.

Le pouvoir des Fables.

A MONSIEUR DE BARILLON.

LA qualité d'Ambaſſadeur
Peut-elle s'abaiſſer à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes vers & leurs graces legeres ?
S'ils oſent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traitez par vous de temeraires ?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les debats
Du Lapin & de la Belete :

Lisez-les, ne les lisez pas;
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens; mais que l'Angleterre
Veüille que nos deux Rois se lassent d'être amis,
J'ay peine à digerer la chose.
N'est-il point encor temps que Loüis se repose;
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
De combattre cette Hydre? & faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras?
Si vôtre esprit plein de souplesse,
Par éloquence, & par adresse,
Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
Je vous sacrifieray cent moutons; c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moy la grace
De prendre en don ce peu d'encens,
Prenez en gré mes vœux ardens,

Et le recit en vers, qu'icy je vous dedie.
Son ſujet vous convient; je n'en diray pas plus:
Sur les Eloges que l'envie
Doit avoüer qui vous ſont deus,
Vous ne voulez pas qu'on appuye.

Dans Athene autrefois, peuple vain & leger,
Un Orateur voyant ſa patrie en danger,
Courut à la Tribune; & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une Republique,
Il parla fortement ſur le commun ſalut.
On ne l'écoutoit pas: l'Orateur recourut
A ces figures violentes,
Qui ſçavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout; perſonne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles
Etant faits à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs: il en vid s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ſes paroles.

Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
Céres, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle :
Un fleuve les arrête ; & l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traversa bien-tost. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Céres, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoy, de contes d'enfans son peuple s'embarasse !
Et du peril qui le menace
Luy seul entre les Grecs il neglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
A ce reproche l'assemblée
Par l'Apologue réveillée
Se donne entiere à l'Orateur ;
Un trait de Fable en eut l'honneur.
Nous sommes tous d'Athene en ce point ; & moy-même,
Au moment que je fais cette moralité,

Si

Si Peau d'aſne m'eſtoit conté,
J'y prendrois un plaiſir extreſme,
Le monde eſt vieux, dit-on, je le crois, cependant
Il le faut amuſer encor comme un enfant.

FABLE V.

L'Homme & la Puce.

PAr des vœux importuns nous fatiguons les Dieux:
Souvent pour des ſujets meſme indignes des hommes.
Il ſemble que le Ciel ſur tous tant que nous ſommes
Soit obligé d'avoir inceſſamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe & tous ſes Citoyens,
Comme s'il s'agiſſoit des Grecs & des Troyens,
Un ſot par une puce eut l'épaule morduë,
Dans les plis de ſes draps elle alla ſe loger,
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette Hydre au Printemps revenuë,

Que fais-tu Jupiter, que du haut de la nuë
Tu n'en perdes la race afin de me venger?
Pour tuer une puce il vouloit obliger
Ces Dieux à luy prester leur foudre & leur massuë.

FABLE VI.

Les Femmes & le Secret.

Rien ne pese tant qu'un secret:
Le porter loin est difficile aux Dames:
Et je sçais mesme sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
Pour éprouver la sienne un mary s'écria
La nuit estant près d'elle: O Dieux! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus; on me déchire;
Quoy j'accouche d'un œuf! d'un œuf? ouy, le voilà
Frais & nouveau pondu: gardez bien de le dire:
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme neuve sur ce cas,

Ainſi que ſur mainte autre affaire,
Crut la choſe, & promit ſes grands Dieux de ſe taire.
Mais ce ſerment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'Epouſe indiſcrete & peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé :
Et de courir chez ſa voiſine.
Ma commere, dit-elle, un cas eſt arrivé :
N'en dites rien ſur tout, car vous me feriez battre.
Mon Mary vient de pondre un œuf gros cóme quatre.
Au nom de Dieu gardez-vous bien
D'aller publier ce myſtere.
Vous moquez-vous ? dit l'autre : Ah, vous ne ſçavez guére
Quelle je ſuis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'eſt pas encor tout, car une autre commere

En dit quatre, & raconte à l'oreille le fait,
Précaution peu néceſſaire,
Car ce n'eſtoit plus un ſecret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la Renommée,
De bouche en bouche alloit croiſſant,
Avant la fin de la journée
Ils ſe montoient à plus d'un cent.

FABLE VII.

Le Chien qui porte à ſon cou le diſné de ſon Maiſtre.

NOus n'avons pas les yeux à l'épreuve des Belles,
Ny les mains à celle de l'or.
Peu de gens gardent un tréſor
Avec des ſoins aſſez fideles.
Certain Chien qui portoit la pitance au logis,
S'eſtoit fait un collier du diſné de ſon Maiſtre.
Il eſtoit temperant plus qu'il n'euſt voulu l'eſtre,
Quand il voyoit un mets exquis:

Mais enfin il l'estoit ; & tous tant que nous sommes
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux Chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce Chien-cy donc estant de la sorte atourné,
Un mastin passe, & veut luy prendre le disné.
Il n'en eut pas toute la joye
Qu'il esperoit d'abord : le Chien mit bas la proye,
Pour la défendre mieux, n'en estant plus chargé.
Grand combat : d'autres Chiens arrivent.
Ils estoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, & craignant peu les coups.
Nostre Chien se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part ; & luy sage, il leur dit :
Point de courroux, Messieurs, mon lopin me suffit :
Faites vostre profit du reste.
A ces mots le prémier il vous happe un morceau.
Et chacun de tirer, le mastin, la canaille ;
A qui mieux mieux ; ils firent tous ripaille.

Chacun d'eux eut part au gaſteau.

Je crois voir en cecy l'image d'une Ville,
Où l'on met les deniers à la mercy des gens.
Echevins, Prevoſt des Marchands,
Tout fait ſa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple ; & c'eſt un paſſe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de piſtoles.
Si quelque ſcrupuleux par des raiſons frivoles
Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot,
On luy fait voir qu'il eſt un ſot.
Il n'a pas de peine à ſe rendre ;
C'eſt bien-toſt le prémier à prendre,

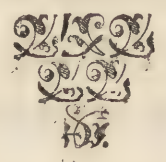


FABLE VIII.

Le Rieur & les Poiſſons.

ON cherche les Rieurs ; & moy je les évite.
Cet art veut ſur tout autre un ſupreme mérite.
Dieu ne créa que pour les ſots,
Les méchans diſeurs de bons mots.
J'en vais peut-eſtre en une Fable
Introduire un ; peut-eſtre auſſi
Que quelqu'un trouvera que j'auray réuſſi.
Un Rieur eſtoit à la table
D'un Financier ; & n'avoit en ſon coin
Que de petits Poiſſons ; tous les gros eſtoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,
Et puis il feint à la pareille,
D'écouter leur réponſe. On demeura ſurpris.
Cela ſuſpendit les eſprits.
Le Rieur alors d'un ton ſage
Dit qu'il craignoit qu'un ſien amy

Pour les grandes Indes party,
N'euſt depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous luy répondoient qu'ils n'eſtoiẽt pas d'un âge
A ſçavoir au vray ſon deſtin ;
Les gros en ſçauroient davantage.
N'en puis-je donc, Meſſieurs, un gros interroger ?
De dire ſi la Compagnie
Prit gouſt à ſa plaiſanterie,
J'en doute ; mais enfin, il les ſceut engager
A luy ſervir d'un monſtre aſſez vieux pour luy dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en eſtoient pas revenus,
Et que depuis cent ans ſous l'abyſme avoient veus
Les anciens du vaſte empire.



FABLE IX.

Le Rat & l'Huitre.

UN Rat hoste d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des Lares paternels un jour se trouva sou.
Il laisse-là le champ, le grain & la javelle,
Va courir le païs, abandonne son trou.
Si-tost qu'il fut hors de la case,
Que le monde, dit-il, est grand & spatieux!
Voilà les Apennins, & voicy le Caucase:
La moindre Taupinée estoit mont à ses yeux.
Au bout de quelque jour le voyageur arrive
En un certain canton où Tethys sur la rive
Avoit laissé mainte Huitre; & nostre Rat d'abord
Crut voir en les voyant des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon pere estoit un pauvre sire:
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point;
Pour moy, j'ay déja veu le maritime Empire;
J'ay passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.

D'un certain Magiſter le Rat tenoit ces choſes,
Et les diſoit à travers champs;
N'eſtant pas de ces Rats qui les livres rongeans
Se font ſçavans juſques aux dents.
Parmy tant d'Huitres toutes cloſes,
Une s'eſtoit ouverte, & bâillant au Soleil,
Par un doux Zéphir réjouie,
Humoit l'air, reſpiroit, eſtoit épanouie,
Blanche, graſſe, & d'un gouſt à la voir nompareil.
D'auſſi loin que le Rat voit cette Huitre qui bâille,
Qu'apperçois-je? dit-il, c'eſt quelque victuaille;
Et ſi je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'huy bonne chere, ou jamais.
Là-deſſus maiſtre Rat plein de belle eſperance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se ſent pris cóme aux lacs; car l'Huitre tout d'un coup
Se referme, & voilà ce que fait l'ignorance.



Cette Fable contient plus d'un enſeignement.
Nous y voyons prémierement,

Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont aux moindres objets frappez d'étonnement;
Et puis nous y pouvons apprendre,
Que tel eſt pris qui croyoit prendre.

FABLE X.

L'Ours & l'Amateur des Jardins.

CErtain Ours montagnard, Ours à demi leché,
Confiné par le ſort dans un bois ſolitaire,
Nouveau Bellerophon vivoit ſeul & caché;
Il fuſt devenu fou; la raiſon d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens ſequeſtrez.
Il eſt bon de parler, & meilleur de ſe taire,
Mais tous deux ſont mauvais alors qu'ils ſont outrez.
Nul Animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'Ours habitoit;
Si bien que tout Ours qu'il eſtoit
Il vint à s'ennuyer de cette triſte vie.
Pendant qu'il ſe livroit à la mélancolie,

Non loin de là certain Vieillard
S'ennuyoit auſſi de ſa part.
Il aimoit les jardins, eſtoit Preſtre de Flore,
Il l'eſtoit de Pomone encore:
Ces deux emplois ſont beaux; mais je voudrois parmy
Quelque doux & diſcret amy.
Les jardins parlent peu, ſi ce n'eſt dans mon livre;
De façon que laſſé de vivre
Avec des gens muets, noſtre homme un beau matin
Va chercher compagnie, & ſe met en campagne.
L'Ours porté d'un meſme deſſein
Venoit de quitter ſa montagne:
Tous deux par un cas ſurprenant
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur: mais comment eſquiver, & que faire?
Se tirer en Gaſcon d'une ſemblable affaire
Eſt le mieux. Il ſceut donc diſſimuler ſa peur.
L'Ours très-mauvais complimenteur
Luy dit: Vien-t'en me voir. L'autre reprit, Seigneur,

Vous voyez mon logis ; ſi vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champeſtre repas,
J'ay des fruits, j'ay du lait : Ce n'eſt peut-eſtre pas
De Noſſeigneurs les Ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ay. L'Ours l'accepte, & d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivez, les voilà, ſe trouvant bien enſemble ;
Et bien qu'on ſoit à ce qu'il ſemble
Beaucoup mieux ſeul qu'avec des ſots,
Comme l'Ours en un jour ne diſoit pas deux mots,
L'homme pouvoit ſans bruit vaquer à ſon ouvrage.
L'Ours alloit à la chaſſe, apportoit du gibier,
Faiſoit ſon principal meſtier
D'eſtre bon émoucheur, écartoit du viſage
De ſon amy dormant ce paraſite aiſlé,
Que nous avons mouſche appellé.
Un jour que le Vieillard dormoit d'un profond ſom̃e,
Sur le bord de ſon nez une allant ſe placer
Mit l'Ours au déſeſpoir, il eut beau la chaſſer.
Je l'attraperay bien, dit-il ; & voicy comme.

Auſſi-toſt fait que dit. Le fidele émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Caſſe la teſte à l'homme en écraſant la mouſche,
Et non moins bon archer que mauvais raiſonneur :
Roide mort étendu ſur la place il le couche.
Rien n'eſt ſi dangereux qu'un ignorant amy ;
Mieux vaudroit un ſage ennemy.

FABLE XI.

Les deux Amis.

DEux vrais amis vivoient au Monomotapa.
L'un ne poſſédoit rien qui n'appartinſt à l'autre :
Les amis de ce païs-là
Valent bien, dit-on, ceux du noſtre.
Une nuit que chacun s'occupoit au ſommeil,
Et mettoit à profit l'abſence du Soleil,
Un de nos deux amis ſort du lit en allarme ;
Il court chez ſon intime, éveille les valets ;
Morphée avoit touché le ſeüil de ce palais.

L'amy couché s'étonne, il prend ſa bourſe, il s'arme;
Vient trouuer l'autre, & dit: Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paroiſſiez homme
A mieux uſer du temps deſtiné pour le ſomme:
N'auriez-vous point perdu tout voſtre argent au jeu?
En voicy: s'il vous eſt venu quelque querelle,
J'ay mon épée, allons: Vous ennuyez-vous point
De coucher toûjours ſeul? Une Eſclave aſſez belle
Eſtoit à mes coſtez, voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'amy, ce n'eſt ny l'un ny l'autre poinct.
Je vous rends grace de ce zele.
Vous m'eſtes en dormant un peu triſte apparu;
J'ay craint qu'il ne fuſt vray, je ſuis viſte accouru.
Ce maudit ſonge en eſt la cauſe.
Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en ſemble Lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propoſe.
Qu'un amy véritable eſt une douce choſe.
Il cherche vos beſoins au fond de voſtre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les luy découvrir vous-meſme.

Un ſonge, un rien, tout luy fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

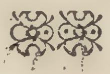
FABLE XII.

Le Cochon, la Chévre & le Mouton.

UNe Chévre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montez ſur meſme char s'en alloient à la foire ;
Leur divertiſſement ne les y portoit pas ;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'hiſtoire ;
Le Charton n'avoit pas deſſein
De les mener voir Tabarin.
Dom Pourceau crioit en chemin,
Comme s'il avoit eu cent Bouchers à ſes trouſſes.
C'eſtoit une clameur à rendre les gens ſourds ;
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criaſt au ſecours ;
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc, qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous, que ne te tiens-tu coy ?

Ces

Ces deux perſonnes-cy plus honneſtes que toy,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce Mouton ; A-t-il dit un ſeul mot ?
Il eſt ſage. Il eſt un ſot,
Repartit le Cochon : s'il ſçavoit ſon affaire,
Il crieroit comme moy du haut de ſon goſier,
Et cette autre perſonne honneſte
Crieroit tout du haut de ſa teſte.
Ils penſent qu'on les veut ſeulement décharger,
La Chévre de ſon lait, le Mouton de ſa laine,
Je ne ſçais pas s'ils ont raiſon ;
Mais quant à moy qui ne ſuis bon
Qu'à manger, ma mort eſt certaine,
Adieu mon toit & ma maiſon.
Dom Pourceau raiſonnoit en ſubtil perſonnage :
Mais que luy ſervoit-il ? Quand le mal eſt certain,
La plainte ny la peur ne changent le deſtin ;
Et le moins prévoyant eſt toûjours le plus ſage.





FABLE XIII.

Tircis & Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'avois Esope quitté
Pour estre tout à Bocace ;
Mais une Divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des Fables de ma façon ;
Or d'aller luy dire, Non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des Divinitez,
Sur tout quand ce sont de celles
Que la qualité de Belles
Fait Reine des volontez.
Car afin que l'on le sçache,

C'eſt Sillery qui s'attache
A vouloir que de nouveau
Sire Loup, Sire Corbeau
Chez moy ſe parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout;
Peu de gens en leur eſtime
Luy refuſent le haut bout;
Comment le pourroit-on faire?
Pour venir à noſtre affaire,
Mes contes à ſon avis
Sont obſcurs; les beaux eſprits
N'entendent pas toute choſe;
Faiſons donc quelques récits
Qu'elle déchifre ſans gloſe.
Amenons des Bergers, & puis nous rimerons
Ce que diſent entre eux les Loups & les Moutons.

TIrcis diſoit un jour à la jeune Amarante,
Ah! ſi vous connoiſſiez comme moy certain mal

Qui nous plaiſt & qui nous enchante :
Il n'eſt bien ſous le Ciel qui vous paruſt égal :
Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moy ; n'ayez point de peur ;
Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux ſentimens que puiſſe avoir un cœur ?
Amarante auſſi-toſt replique :
Comment l'appellez-vous ce mal ? Quel eſt ſon nom?
L'amour. Ce mot eſt beau: dites-moy quelque marque
A quoy je le pourray connoiſtre. Que ſent-on ?
Des peines près de qui le plaiſir des Monarques
Eſt ennuyeux & fade, on s'oublie, on ſe plaiſt
Toute ſeule en une foreſt.
Se mire-t-on près un rivage,
Ce n'eſt pas ſoy qu'on void, on ne void qu'une image
Qui ſans ceſſe revient & qui ſuit en tous lieux :
Pour tout le reſte on eſt ſans yeux.
Il eſt un Berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On ſoûpire à ſon ſouvenir :

On ne ſçait pas pourquoy ; cependant on ſoûpire ;
On a peur de le voir encor qu'on le déſire.
Amarante dit à l'inſtant
Oh ! oh ! c'eſt-là ce mal que vous me prêchez tant ?
Il ne m'eſt pas nouveau, je penſe le connoiſtre.
Tircis à ſon but croyoit eſtre,
Quand la Belle ajoûta : Voilà tout juſtement
Ce que je ſens pour Clidamant.
L'autre penſa mourir de dépit & de honte.
Il eſt force gens comme luy
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autruy.



FABLE XIV.

Les Obséques de la Lionne.

LA femme d'un Lion mourut ;
Aussi-tost chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains complimens de consolation,
Qui sont surcroist d'affliction.
Il fit avertir sa Province,
Que les Obséques se feroient
Un tel jour, en tel lieu ; ses Prévosts y seroient
Pour regler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie,
Jugez si chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna.
Les Lions n'ont point d'autre temple.
On entendit à son exemple

Rugir en leur patois Meſſieurs les Courtiſans.
Je définis la Cour un païs où les gens
Triſtes, gais, preſts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaiſt au Prince, ou s'ils ne peuvent l'eſtre,
Taſchent au moins de le paraiſtre,
Peuple caméleon, peuple ſinge du Maiſtre;
On diroit qu'un eſprit anime mille corps;
C'eſt bien là que les gens ſont de ſimples reſſorts.
Pour revenir à noſtre affaire
Le Cerf ne pleura point, comment eut-il pû faire?
Cette mort le vengeoit; la Reine avoit jadis
Etranglé ſa femme & ſon fils.
Bref il ne pleura point. Un flateur l'alla dire,
Et ſoûtint qu'il l'avoit veu rire.
La colere du Roy, comme dit Salomon,
Eſt terrible, & ſur tout celle du Roy Lion.
Mais ce Cerf n'avoit pas accoûtumé de lire.
Le Monarque luy dit: Chétif hoſte des bois
Tu ris, tu ne ſuis pas ces gémiſſantes voix.
Nous n'appliquerons point ſur tes membres profanes

Nos ſacrez ongles ; venez Loups,
Vengez la Reine, immolez tous
Ce traiſtre à ſes auguſtes manes.
Le Cerf reprit alors : Sire le temps des pleurs
Eſt paſſé ; la douleur eſt icy ſuperfluë.
Voſtre digne moitié couchée entre des fleurs,
Tout près d'icy m'eſt apparuë ;
Et je l'ay d'abord reconnuë.
Amy, m'a-t-elle dit, garde que ce convoy,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs Elyſiens j'ay gouſté mille charmes,
Converſant avec ceux qui ſont ſaints comme moy.
Laiſſe agir quelque-temps le déſeſpoir du Roy.
J'y prens plaiſir. A peine on eut ouy la choſe,
Qu'on ſe mit à crier, Miracle, Apothéoſe,
Le Cerf eut un préſent, bien loin d'eſtre puny.
Amuſez les Rois par des ſonges,
Flattez-les, payez-les d'agréables menſonges,
Quelque indignation dont leur cœur ſoit remply,
Ils goberont l'appaſt, vous ſerez leur amy.

FABLE

FABLE XV.

Le Rat & l'Elephant.

SE croire un perſonnage, eſt fort comũn en France.
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'eſt ſouvent qu'un Bourgeois ;
C'eſt proprement le mal François.
La ſotte vanité nous eſt particuliere.
Les Eſpagnols ſont vains, mais d'une autre maniere.
Leur orgueil me ſemble en un mot
Beaucoup plus fou, mais pas ſi ſot.
Donnons quelque image du noſtre,
Qui ſans doute en vaut bien un autre.
Un Rat des plus petits voyoit un Eléphant
Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent
De la beſte de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une Sultane de renom,

Son Chien, ſon Chat, & ſa Guenon,
Son Perroquet, ſa Vieille, & toute ſa maiſon,
S'en alloit en pélerinage.
Le Rat s'étonnoit que les gens
Fuſſent touchez de voir cette peſante maſſe :
Comme d'occuper ou plus ou moins de place,
Nous rendoit, diſoit-il, plus ou moins importans.
Mais qu'admirez-vous tant en luy vous autres hommes ?
Seroit-ce ce grand corps, qui fait peur aux enfans ?
Nous ne nous priſõs pas, tout petits que nous ſommes,
D'un grain moins que les Elephans.
Il en auroit dit davantage ;
Mais le Chat ſortant de ſa cage,
Luy fit voir en moins d'un inſtant
Qu'un Rat n'eſt pas un Elephant.

FABLE XVI.

L'Horoſcope.

On rencontre ſa deſtinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.
Un pere eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, juſques à conſulter
Sur le ſort de ſa géniture,
Les diſeurs de bonne aventure.
Un de ces gens luy dit, que des Lions ſur tout
Il éloignaſt l'enfant juſques à certain âge;
Juſqu'à vingt ans, point davantage.
Le pere pour venir à bout
D'une précaution ſur qui rouloit la vie
De celuy qu'il aimoit, défendit que jamais
On luy laiſſaſt paſſer le ſeüil de ſon Palais.
Il pouvoit ſans ſortir contenter ſon envie,
Avec ſes compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, ſe promener.

Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaist le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Luy fut dépeint : mais quoy qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soûpira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle estoit grand, plus fort fut le désir.
Il sçavoit le sujet des fatales défenses ;
Et comme ce logis plein de magnificence,
Abondoit par tout en tableaux,
Et que la laine & les pinceaux
Traçoient de tous costez chasses & païsages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un Lion.
Ah ! monstre, cria-t-il, c'est toy qui me fais vivre
Dans l'ombre & dans les fers. A ces mots il se livre

Aux tranſports violens de l'indignation,
Porte le poing ſur l'innocente beſte.
Sous la tapiſſerie un clou ſe rencontra.
Ce clou le bleſſe; il pénetra
Juſqu'aux reſſorts de l'ame; & cette chere teſte
Pour qui l'art d'Eſculape en vain fit ce qu'il put,
Dut ſa perte à ces ſoins qu'on prit pour ſon ſalut.
Meſme précaution nuiſit au Poëte Æſchyle.
Quelque Devin le menaça, dit-on,
De la cheute d'une maiſon.
Auſſi-toſt il quitta la ville,
Mit ſon lit en plein champ, loin des toits, ſous les Cieux.
Un Aigle qui portoit en l'air une Tortuë,
Paſſa par là, vid l'homme, & ſur ſa teſte nuë,
Qui parut un morceau de rocher à ſes yeux,
Eſtant de cheveux dépourveuë,
Laiſſa tomber ſa proye, afin de la caſſer:
Le pauvre Æſchyle ainſi ſçut ſes jours avancer.
De ces exemples il réſulte,

Que cet Art, s'il eſt vray, fait tomber dans les maux,
Que craint celuy qui le conſulte;
Mais je l'en juſtifie, & maintiens qu'il eſt faux.
Je ne crois point que la nature
Se ſoit lié les mains, & nous les lie encor.
Juſqu'au poinct de marquer dans les Cieux noſtre ſort.
Il dépend d'une conjoncture,
Des lieux, des perſonnes, du temps;
Non des conjonctions de tous ces Charlatans.
Ce Berger & ce Roy ſont ſous meſme Planete;
L'un d'eux porte le Sceptre & l'autre la Houlete;
Jupiter le vouloit ainſi.
Qu'eſt-ce que Jupiter? Un corps ſans connoiſſance.
D'où vient donc que ſon influence
Agit différemment ſur ces deux hommes-cy?
Puis comment pénetrer juſques à noſtre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
Percer Mars, le Soleil, & des vuides ſans fin.
Un atome la peut détourner en chemin:
Où l'iront retrouver les faiſeurs d'Horoſcope?

L'état où nous voyons l'Europe,
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait préveu;
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a ſceu.
L'immenſe éloignement, le poinct & ſa vîteſſe,
Celle auſſi de nos paſſions,
Permettent-ils à leur foibleſſe
De ſuivre pas à pas toutes nos actions?
Noſtre ſort en dépend: ſa courſe entreſuivie,
Ne va non plus que nous jamais d'un meſme pas;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de noſtre vie?
Il ne ſe faut point arreſter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéry, ny le bonhomme Æſchyle
N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'eſt cet Art,
Il peut frapper au but une fois entre mille,
Ce ſont des effets du hazard.



FABLE XVII.

L'Asne & le Chien.

IL se faut entr'aider ; c'est la loy de nature :
L'Asne un jour pourtant s'en mocqua,
Et ne sçais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.
Il alloit par païs accompagné du Chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun Maistre.
Ce Maistre s'endormit : l'Asne se mit à paistre :
Il estoit alors dans un pré,
Dont l'herbe estoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toûjours estre si délicat ;
Et faute de servir ce plat
Rarement un festin demeure.
Nostre Baudet s'en sçut enfin
Passer pour cette fois. Le Chien mourant de faim
Luy

Luy dit : Cher compagnon, baiſſe-toy, je te prie ;
Je prendray mon diſné dans le panier au pain.
Point de réponſe, mot ; le Rouſſin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment,
Il ne perdiſt un coup de dent.
Il fit long-temps la ſourde oreille ;
Enfin il répondit : Amy, je te conſeille
D'attendre que ton maiſtre ait fini ſon ſommeil ;
Car il te donnera ſans faute à ſon réveil
Ta portion accoûtumée,
Il ne ſçauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un Loup
Sort du bois, & s'en vient ; autre beſte affamée,
L'Aſne appelle auſſi-toſt le Chien à ſon ſecours.
Le Chien ne bouge, & dit : Amy, je te conſeille
De fuir en attendant que ton maiſtre s'éveille :
Il ne ſçauroit tarder ; détale viſte, & cours.
Que ſi ce Loup t'atteint caſſe-luy la machoire.
On t'a ferré de neuf ; & ſi tu veux me croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau diſcours

Seigneur Loup étrangla le Baudet ſans remede.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entraide.

FABLE XVIII.

Le Baſſa & le Marchand.

UN Marchand Grec en certaine contrée
Faiſoit trafic. Un Baſſa l'appuyoit;
Dequoy le Grec en Baſſa le payoit,
Non en Marchand; tant c'eſt chere denrée
Qu'un Protecteur. Celuy-cy couſtoit tant,
Que noſtre Grec s'alloit par tout plaignant.
Trois autres Turcs d'un rang moindre en puiſ-ſance
Luy vont offrir leur ſupport en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoiſſance
Qu'à ce Marchand il n'en couſtoit pour un.
Le Grec écoute: avec eux il s'engage;
Et le Baſſa du tout eſt averty:

Mesme on luy dit qu'il joûra, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant party,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder : sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde,
Il a des gens tout prests pour le venger,
Quelque poison l'envoyra protéger
Les trafiquans qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta
Comme Alexandre ; & plein de confiance
Chez le Marchand tout droit il s'en alla ;
Se mit à table : on vid tant d'assurance
En ses discours & dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutast de rien.
Amy, dit-il, je sçais que tu me quites :
Mesme l'on veut que j'en craigne les suites :
Mais je te crois un trop homme de bien :
Tu n'as pas l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.

Quant à ces gens qui penſent t'appuyer,
Ecoute-moy. Sans tant de dialogue,
Et des raiſons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un Apologue.

Il eſtoit un Berger, ſon Chien, & ſon troupeau.
Quelqu'un luy demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un Dogue de qui l'ordinaire
Eſtoit un pain entier. Il falloit bien & beau
Donner cet Animal au Seigneur du village.
Luy Berger pour plus de ménage
Auroit deux ou trois Maſtineaux,
Qui luy dépenſant moins veilleroient aux troupeaux,
Bien mieux que cette beſte ſeule.
Il mangeoit plus que trois : mais on ne diſoit pas
Qu'il avoit auſſi triple gueule
Quand les Loups livroient des combats.
Le Berger s'en défait : il prend trois Chiens de taille
A luy dépenſer moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en ſentit, & tu te ſentiras

Du choix de ſemblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moy.
Le Grec le crut. Cecy montre aux Provinces
Que tout compté mieux vaut en bonne foy
S'abandonner à quelque puiſſant Roy,
Que s'appuyer de pluſieurs petits Princes.

FABLE XIX.

L'Avantage de la Science.

ENtre deux Bourgeois d'une Ville
S'émut jadis un différend.
L'un eſtoit pauvre, mais habile;
L'autre riche, mais ignorant.
Celuy-cy ſur ſon concurrent
Vouloit emporter l'avantage;
Prétendoit que tout homme ſage
Eſtoit tenu de l'honorer.
C'eſtoit tout homme ſot; car pourquoy réverer
Des biens dépourveus de mérite?

La raiſon m'en ſemble petite.
Mon amy, diſoit-il ſouvent
Au Sçavant,
Vous vous croyez conſidérable ;
Mais dites-moy, tenez-vous table ?
Que ſert à vos pareils de lire inceſſamment ?
Ils ſont toûjours logez à la troiſiéme chambre,
Veſtus au mois de Juin comme au mois de Décembre,
Ayant pour tout Laquais leur ombre ſeulement.
La République a bien affaire
De gens qui ne dépenſe rien :
Je ne ſçais point d'homme néceſſaire
Que celuy dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en uſons, Dieu ſçait : noſtre plaiſir occupe
L'Artiſan, le Vendeur, celuy qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, & vous qui dédiez
A Meſſieurs les gens de Finance
De méchans livres bien payez.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le ſort qu'ils méritoient.

L'homme lettré ſe teut, il avoit trop à dire.
La guerre le vengea, bien mieux qu'une ſatyre.
Mars détruiſit le lieu que nos gens habitoient.
L'un & l'autre quitta ſa Ville.
L'ignorant reſta ſans azile;
Il receut par tout des mépris,
L'autre receut par tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.
Laiſſez dire les Sots; le Sçavoir a ſon prix.

FABLE XX.

Jupiter & les Tonnerres.

JUpiter voyant nos fautes,
Dit un jour du haut des airs:
Rempliſſons de nouveaux hoſtes
Les cantons de l'Univers
Habitez par cette race
Qui m'importune & me laſſe.

Va-t-en, Mercure, aux Enfers.
Ameine-moy la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ay trop chérie,
Tu périras cette fois.
Jupiter ne tarda guére
A modérer ſon tranſport.
O vous Rois, qu'il voulut faire
Arbitres de noſtre ſort,
Laiſſez entre la colere
Et l'orage qui la ſuit
L'intervalle d'une nuit.
Le Dieu dont l'aiſle eſt légere,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires Sœurs.
A Tiſiphone & Mégere
Il préfera, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit ſi fiere,
Qu'elle jura par Pluton

Que

Que toute l'engeance humaine
Seroit bien-toſt du domaine
Des Déïtez de là bas.
Jupiter n'approuva pas
Le ſerment de l'Eumenide.
Il la renvoye, & pourtant
Il lance un foudre à l'inſtant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre ayant pour guide
Le pere meſme de ceux
Qu'il menaçoit de ſes feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embraza que l'enceinte
D'un Déſert inhabité.
Tout pere frappe à coſté.
Qu'arriva-t-il? Noſtre engeance
Prit pied ſur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'aſſembleur de nuages
Jura le Styx, & promit

De former d'autres orages ;
Il feroient feurs. On fourit :
On luy dit qu'il eftoit pere,
Et qu'il laiffaft pour le mieux
A quelqu'un des autres Dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit fes fourneaux
De deux fortes de carreaux.
L'un jamais ne fe fourvoye,
Et c'eft celuy que toûjours
L'Olympe en corps nous envoye.
L'autre s'écarte en fon cours ;
Ce n'eft qu'aux monts qu'il en coute :
Bien fouvent mefme il fe perd,
Et ce dernier en fa route
Nous vint du feul Jupiter.

⚜

FABLE XXI.

Le Faucon & le Chapon.

UNe traîtreſſe voix bien ſouvent vous appelle,
Ne vous preſſez donc nullement :
Ce n'eſtoit pas un ſot, non, non, & croyez m'en
Que le Chien de Jean de Nivelle.
Un citoyen du Mans Chapon de ſon métier
Eſtoit ſommé de comparaiſtre
Pardevant les Lares du Maiſtre,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens luy crioient pour déguiſer la choſe,
Petit, petit, petit : mais loin de s'y fier,
Le Normand & demy laiſſoit les gens crier :
Serviteur, diſoit-il, voſtre appaſt eſt groſſier ;
On ne m'y tient pas ; & pour cauſe.
Cependant un Faucon ſur ſa perche voyoit
Noſtre Manceau qui s'enfuyoit.

Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celuy-cy qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit le lendemain estre d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'Oyseau chasseur luy dit : Ton peu d'entendement
Me rend tout estonné : Vous n'estes que racaille,
Gens grossiers sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moy, je sçais chasser, & revenir au Maistre.
Le vois-tu pas à la fenestre ?
Il t'attend, es-tu sourd ? Je n'entends que trop bien,
Repartit le Chapon : Mais que me veut-il dire,
Et ce beau Cuisinier armé d'un grand couteau ?
Reviendrois-tu pour cet appeau :
Laisse moy fuir, cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeller.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons

Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un ſemblable reproche.

****

FABLE XXII.

Le Chat & le Rat.

QUatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Triſte-oyſeau le Hibou, Rongemaille le Rat,
Dame Belette au long corſage,
Toutes gens d'eſprit ſcélérat,
Hantoient le tronc pourry d'un pin vieux & ſauvage.
Tant y furent qu'un ſoir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ſes rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chercher ſa proye.
Les derniers traits de l'ōbre empeſchent qu'il ne voye
Le filet; il y tombe, en danger de mourir:
Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,
L'un plein de déſeſpoir, & l'autre plein de joye.
Il voyoit dans les las ſon mortel ennemy.
Le pauvre Chat dit: Cher amy,

Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit ;
Viens m'aider à ſortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber : C'eſt à bon droit
Que ſeul entre les tiens par amour ſinguliere
Je t'ay toûjours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ay point regret, & j'en rends grace aux Dieux.
J'allois leur faire ma priere ;
Comme tout devot Chat en uſe les matins.
Ce rezeau me retient ; ma vie eſt en tes mains.
Vient diſſoudre ces nœuds. Eh quelle récompenſe
En auray-je ? reprit le Rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toy, repartit le Chat.
Diſpoſe de ma griffe, & ſois en aſſurance,
Envers & contre tous je te protégeray,
Et la Belette mangeray
Avec l'époux de la Chouette.
Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit : Idiot !
Moy ton libérateur ? Je ne ſuis pas ſi ſot.

Puis il s'en va vers ſa retraite.
La Belette eſtoit près du trou.
Le Rat grimpe plus haut ; il y void le Hibou :
Dangers de toutes parts ; le plus preſſant l'emporte.
Rongemaille retourne au Chat, & fait en ſorte
Qu'il détache un chaiſnon, puis un autre, & puis tant,
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroiſt en cet inſtant.
Les nouveaux alliez prennent tous deux la fuite.
A quelque-temps delà noſtre Chat vid de loin
Son Rat qui ſe tenoit à l'erte & ſur ſes gardes.
Ah ? mon frere, dit-il, vien m'embraſſer ; ton ſoin
Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemy ton allié.
Penſes-tu que j'aye oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie ?
Et moy, reprit le Rat, penſes-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un Chat à la reconnoiſſance ?

S'aſſure-t-on ſur l'alliance
Qu'a faite la néceſſité ?

FABLE XXIII.

Le Torrent & la Riviere.

AVec grand bruit & grand fracas
Un Torrent tomboit des montagnes.
Tout fuyoit devant luy ; l'horreur ſuivoit ſes pas ;
Il faiſoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'oſoit paſſer
Une barriere ſi puiſſante :
Un ſeul vid des voleurs, & ſe ſentant preſſer,
Il mit entre eux & luy cette onde menaçante.
Ce n'eſtoit que menace, & bruit, ſans profondeur ;
Noſtre homme enfin n'eut que la peur,
Ce ſuccès luy donnant courage,
Et les meſmes voleurs le pourſuivant toûjours,
Il rencontra ſur ſon paſſage

Une

Une Riviere dont le cours,
Image d'un ſommeil doux, paiſible & tranquille,
Luy fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords eſcarpez, un ſable pur & net
Il entre, & ſon Cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire;
Tous deux au Styx allerent boire;
Tous deux à nager malheureux
Allerent traverſer au ſéjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les noſtres.
Les gens ſans bruit ſont dangereux;
Il n'en eſt pas ainſi des autres.



FABLE XXIV.

L'Education.

LAridon & César, freres dont l'origine
Venoit de Chiens fameux, beaux, bienfaits & hardis,
A deux Maiſtres divers écheus au temps jadis,
L'un hantoit les foreſts, & l'autre la cuiſine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom:
Mais la diverſe nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuſe nature,
En l'autre l'alterant, un certain marmiton
Nomma celuy-cy Laridon:
Son frere ayant couru mainte autre aventure,
Mit maint Cerf aux abois, maint Sanglier abattu,
Fut le prémier César que la gent Chienne aït eu.
On eut ſoin d'empeſcher qu'une indigne maiſtreſſe
Ne fiſt en ſes enfans dégénérer ſon ſang:
Laridon négligé témoignoit ſa tendreſſe
A l'objet le prémier paſſant.

Il peupla tout de ſon engeance;
Tourne-broches par luy rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyans les hazards,
Peuple antipode des Céſars.
On ne ſuit pas toûjours ſes ayeux ny ſon pere:
Le peu de ſoins, le temps, tout fait qu'on dégénere:
Faute de cultiver la nature & ſes dons,
O combien de Céſars deviendront Laridons!

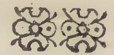
FABLE XXV.

Les deux Chiens & l'Aſne mort.

LEs Vertus devroient eſtre ſœurs,
Ainſi que les Vices ſont freres:
Dès que l'un de ceux-cy s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guéres:
J'entends de ceux qui n'eſtant pas contraires
Peuvent loger ſous meſme toit.
A l'égard des vertus, rarement on les void

Toutes en un ſujet éminemment placées,
Se tenir par la main ſans eſtre diſperſées.
L'un eſt vaillant, mais prompt; l'autre eſt prudent, mais froid.
Parmy les Animaux le Chien ſe pique d'eſtre
Soigneux & fidele à ſon Maiſtre;
Mais il eſt ſot, il eſt gourmand:
Témoins ces deux Maſtins qui dans l'éloignement
Virent un Aſne mort qui flotoit ſur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Amy, dit l'un, tes yeux ſont meilleurs que les miens.
Porte un peu tes regards ſur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque choſe. Eſt-ce un Bœuf, un Cheval?
Hé qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces Maſtins; voilà toûjours curée.
Le poinct eſt de l'avoir; car le trajet eſt grand;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Beuvons toute cette eau; noſtre gorge alterée
En viendra bien à bout: ce corps demeurera
Bien-toſt à ſec, & ce ſera

Provision pour la semaine.
Voilà mes Chiens à boire ; ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie ; ils firent tant
Qu'on les vid crever à l'instant.
L'homme est ainsi basti : quand un sujet l'enflâme
L'impossibilité disparoist à son ame.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas ?
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire ?
Si j'arondissois mes Estats !
Si je pouvois remplir mes coffres de Ducats !
Si j'apprenois l'Hebreu, les Sciences, l'Histoire !
Tout cela c'est la mer à boire ;
Mais rien à l'homme ne suffit :
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit
Il faudroit quatre corps ; encore loin d'y suffire
A my chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathusalems bout à bout ne pourroient
Mettre fin à ce qu'un seul désire.



FABLE XXVI.

Démocrite & les Abdéritains.

QUe j'ay toûjours hay les penſers du vulgaire !
Qu'il me ſemble profane, injuſte & témeraire ;
Mettant de faux milieux entre la choſe & luy,
Et meſurant par ſoy ce qu'il void en autruy !
Le Maiſtre d'Epicure en fit l'apprentiſſage.
Son pays le crut fou. Petits eſprits ! Mais quoy ?
Aucun n'eſt Prophete chez ſoy.
Ces gens eſtoient des fous, Démocrite le ſage.
L'erreur alla ſi loin, qu'Abdere députa
Vers Hippocrate, & l'invita,
Par lettres & par ambaſſade,
A venir rétablir la raiſon du malade.
Noſtre concitoyen, diſcient-ils en pleurant,
Perd l'eſprit ; la lecture a gaſté Démocrite.
Nous l'eſtimerions plus, s'il eſtoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :

Peut-eſtre meſme ils ſont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce ſonge il y joint les atoſmes,
Enfans d'un cerveau creux, inviſibles fantoſmes;
Et meſurant les Cieux ſans bouger d'icy bas,
Il connoiſt l'Univers & ne ſe connoiſt pas.
Un temps fut qu'il ſçavoit accorder les débats;
Maintenant il parle à luy-meſme.
Venez, divin Mortel; ſa folie eſt extreſme.
Hippocrate n'eut pas trop de foy pour ces gens:
Cependant il partit: Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le ſort cauſe; Hippocrate arriva dans le temps
Que celuy qu'on diſoit n'avoir raiſon ny ſens
Cherchoit dans l'homme & dans la beſte
Quel ſiége a la raiſon, ſoit le cœur, ſoit la teſte.
Sous un ombrage épais, aſſis près d'un ruiſſeau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ſes pieds maint volume,
Et ne vid preſque pas ſon amy s'avancer,

Attaché ſelon ſa coûtume.
Leur compliment fut court, ainſi qu'on peut penſer.
Le Sage eſt ménager du temps & des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raiſonné ſur l'homme & ſur l'eſprit,
Ils tomberent ſur la Morale.
Il n'eſt pas beſoin que j'étale
Tout ce que l'un & l'autre dit,
Le récit précédent ſuffit
Pour monſtrer que le peuple eſt juge recuſable.
En quel ſens eſt donc véritable
Ce que j'ay lû dans certain lieu,
Que ſa voix eſt la voix de Dieu?



FABLE

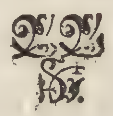
FABLE XXVII.

Le Loup & le Chasseur.

FUreur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un poinct tous les bienfaits des Dieux,
Te combattray-je en vain sans cesse en cet Ouvrage.
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme sourd à ma voix, comme à celle du Sage,
Ne dira-t-il jamais, C'est assez, jouissons?
Haste-toy, mon amy: Tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot; car il vaut tout un livre.
Jouis: Je le feray. Mais quand donc? Dès demain.
Eh! mon amy, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'huy: redoute un sort semblable
A celuy du Chasseur & du Loup de ma Fable.
Le prémier de son arc avoit mis bas un Dain.
Un Fan de Biche passe, & le voilà soudain
Compagnon du défunt: Tous deux gisent sur l'herbe.

La proye estoit honneste ; un Dain avec un Fan,
Tout modeste Chasseur en eust esté content :
Cependant un Sanglier, monstre énorme & superbe,
Tente encor nostre Archer friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque & ses ciseaux
Avec peine y mordoient ; la Déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'estoit assez de biens ; mais quoy, rien ne remplit
Les vastes appetits d'un faiseur de conquestes.
Dans le temps que le Porc revient à soy, l'Archer
Void le long d'un sillon une perdrix marcher,
Surcroist chétif aux autres testes.
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le Sanglier rappellant les restes de sa vie,
Vient à luy, le découst, meurt vangé sur son corps :
Et la Perdrix le remercie.
Cette part du récit s'adresse au convoiteux.
L'avare aura pour luy le reste de l'exemple.
Un Loup vid en passant ce spectacle piteux.

O Fortune, dit il, je te promets un Temple.
Quatre corps étendus ! Que de biens ! Mais pourtant,
Il faut les ménager, ces rencontres ſont rares,
(Ainſi s'excuſent les avares,)
J'en auray, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce ſont quatre ſemaines,
Si je ſçais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours; & mangeons cepẽdant
La corde de cet arc; il faut que l'on l'ait faite
De vray boyau; l'odeur me le témoigne aſſez.
En diſant ces mots il ſe jette
Sur l'arc qui ſe détend, & fait de la ſagette
Un nouveau mort, mon Loup a les boyaux perçez.
Je reviens à mon texte: il faut que l'on jouiſſe;
Témoin ces deux gloutons punis d'un ſort commun;
La convoitiſe perdit l'un;
L'autre périt par l'avarice,





LIVRE NEUVIESME.

FABLE I.

Le Dépositaire infidelle.

GRace aux Filles de mémoire
J'ay chanté des animaux ;
Peut-estre d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le Loup en langue des Dieux
Parle au Chien dans mes ouvrages.
Les Bestes à qui mieux mieux
Y font divers personnages ;
Les uns fous, les autres sages ;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant ;
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la Scene

Des Trompeurs, des Scélérats,
Des Tyrans & des Ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force Sots, force Flateurs;
Je pourrois y joindre encore
Des légions de Menteurs.
Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettoit ſeulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce deffaut aux hommes;
Mais que tout tant que nous ſommes
Nous mentions, grand & petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je ſoûtiendrois le contraire.
Et meſme qui mentiroit
Comme Eſope, & comme Homere,
Un vray menteur ne ſeroit.
Le doux charme de maint ſonge
Par leur bel art inventé,

Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un & l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus s'il se peut;
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sçut faire
Un certain Dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant, & d'un sot.
Voicy le fait. Un Trafiquant de Perse
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépost un cent de fer un jour.
Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.
Vostre fer? Il n'est plus. J'ay regret de vous dire,
Qu'un Rat l'a mangé tout entier.
J'en ay grondé mes gens: mais qu'y faire? Un grenier
A toûjours quelque trou. Le Trafiquant admire
Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant

Du perfide voiſin ; puis à ſouper convie
Le pere, qui s'excuſe, & luy dit en pleurant :
Diſpenſez-moy, je vous ſupplie :
Tous plaiſirs pour moy ſont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie ;
Je n'ay que luy ; que dis-je, helas ! je ne l'ay plus.
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le Marchand repartit : Hier au ſoir ſur la brune
Un Chat-huant s'en vint voſtre fils enlever.
Vers un vieux baſtiment je le luy vis porter.
Le pere dit : Comment voulez-vous que je croye
Qu'un Hibou puſt jamais emporter cette proye ?
Mon fils en un beſoin euſt pris le Chat-huant.
Je ne vous diray point, reprit l'autre comment :
Mais enfin je l'ay vû, vû de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment aprés ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les Chats-huans d'un païs
Où le quintal de fer par un ſeul Rat ſe mange,

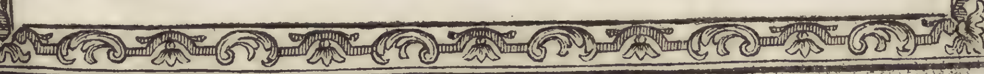
Enlevent un garçon peſant un demy cent ?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure.
Il rendit le fer au Marchand,
Qui luy rendit ſa géniture.
Meſme diſpute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux eſtoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vû qu'avec un microſcope.
Tout eſt géant chez eux : écoutez-les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monſtres à foiſon.
Celuy-cy ſe croyoit l'hyperbole permiſe.
J'ay vû, dit-il, un chou plus grand qu'une maiſon.
Et moy, dit l'autre, un pot auſſi grand qu'une Egliſe.
Le prémier ſe moquant, l'autre reprit : Tout doux,
On le fit pour cuire vos choux.
L'homme au pot fut plaiſant ; l'homme au fer fut habile.
Quand l'abſurde eſt outré, on luy fait trop d'honneur
De vouloir par raiſon combattre ſon erreur ;
Enchérir eſt plus court ſans s'échauffer la bile.

FABLE

FABLE II.

Les deux Pigeons,

DEux Pigeons s'aimoient d'amour tẽdre,
L'un d'eux s'ennuyant au logis
Fut aſſez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain païs.
L'autre luy dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter voſtre frere ?
L'abſence eſt le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les ſoins du voyage
Changent un peu voſtre courage,
Encor ſi la ſaiſon s'avançoit davantage !
Attendez les zéphirs : Qui vous preſſe ? un Corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque Oyſeau.
Je ne ſongeray plus que rencontre funeſte,
Que Fauçons, que Rezeaux. Helas ! diray-je, il pleut,
Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,



Bon ſoupé, bon giſte „ & le reſte ?
Ce diſcours ébranla le cœur
De noſtre imprudent voyageur :
Mais le déſir de voir & l'humeur inquiete
L'emporterent enfin. Il dit : Ne pleurez point,
Trois jours au plus rendront mon ame ſatisfaite :
Je reviendray dans peu compter de poinct en poinct
Mes aventures à mon frere.
Je le deſennuiray : quiconque ne void guére
N'a guére à dire auſſi. Mon voyage dépeint
Vous ſera d'un plaiſir extreſme.
Je diray : J'eſtois là, telle choſe m'avint,
Vous y croirez eſtre vous-meſme.
A ces mots en pleurant ils ſe dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; & voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un ſeul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu ſerein il part tout morfondu,
Seche du mieux qu'il peut ſon corps chargé de pluye,

Dans un champ à l'écart void du bled répandu,
Void un Pigeon auprès, cela luy donne envie;
Il y vole, il eſt pris; ce bled couvroit d'un lacs
Les menteurs & traiſtres appas.
Le lacs eſtoit uſé; ſi bien que de ſon aiſle,
De ſes pieds, de ſon bec, l'Oyſeau le rompt enfin:
Quelque plume y périt; & le pis du deſtin
Fut qu'un certain Vautour à la ſerre cruelle
Vid noſtre malheureux qui traiſnant la fiſcelle,
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé
Sembloit un forçat échapé.
Le Vautour s'en alloit le lier, quand des nuës
Fond à ſon tour un Aigle aux aiſles étenduës.
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une Mazure,
Crut pour ce coup que ſes malheurs
Finiroient par cette aventure:
Mais un fripon d'enfant, cet âge eſt ſans pitié,
Prit ſa fronde, & du coup tua plus d'à-moitié
La volatile malheureuſe,

Qui maudissant sa curiosité,
Traisnant l'aisle, & tirant le pié,
Demy-morte & demy-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien que mal elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints, & je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payerent leurs peines.
Amans, heureux Amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines,
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toûjours beau,
Toûjours divers, toûjours nouveau,
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste,
J'ay quelquefois aimé; je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre & ses trésors,
Contre le Firmament & sa voute céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorez par les pas, éclairez par les yeux
De l'aimable & jeune Bergere,
Pour qui sous le fils de Cythere

Je ſervis engagé par mes prémiers ſermens.
Helas ! quand reviendront de ſemblables momens ?
Faut-il que tant d'objets ſi doux & ſi charmans
Me laiſſent vivre au gré de mon ame inquiete ?
Ah, ſi mon cœur oſoit encore ſe renflâmer !
Ne ſentiray-je plus de charme qui m'arreſte ?
Ay-je paſſé le temps d'aimer ?

FABLE III.

Le Singe & le Léopard.

LE Singe & le Léopard
Gagnoient de l'argent à la foire :
Ils affichoient chacun à part.
L'un d'eux diſoit : Meſſieurs, mon mérite & ma gloire
Sont connus en bon lieu ; le Roy m'a voulu voir ;
Et ſi je meurs il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle eſt bigarée,
Pleines de taches, marquetée,

Et vergetée, & mouchetée.
La bigarure plaiſt ; partant chacun le vid :
Mais ce fut bien-toſt fait, bien-toſt chacun ſortit.
Le Singe de ſa part diſoit : Venez de grace,
Venez Meſſieurs ; je fais cent tours de paſſe-paſſe.
Cette diverſité dont on vous parle tant,
Mon voiſin Léopard l'a ſur ſoy ſeulement ;
Moy, je l'ay dans l'eſprit ; voſtre ſerviteur Gille,
Couſin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en ſon vivant,
Tout fraîchement en cette Ville,
Arrive en trois bateaux exprès pour vous parler ;
Car il parle, on l'entend, il ſçait danſer, baler,
Faire des tours de toute ſorte,
Paſſer en des cerceaux ; & le tout pour ſix blancs :
Non, Meſſieurs, pour un ſou ; ſi vous n'eſtes contens
Nous rendrons à chacun ſon argent à la porte.
Le Singe avoit raiſon ; ce n'eſt pas ſur l'habit
Que la diverſité me plaiſt ; c'eſt dans l'eſprit :
L'une fournit toûjours des choſes agréables ;

L'autre en moins d'un moment lasse les regardans.
O que de grands Seigneurs au Léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talens !

FABLE IV.

Le Gland & la Citrouille.

DIeu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la
preuve
En tout cet Univers, & l'aller parcourant,
Dans les Citrouilles je la treuve.
Un Villageois considérant
Combien ce fruit est gros, & sa tige menuë,
A quoy songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette Citrouille-là :
Hé parbleu, je l'aurois penduë
A l'un des Chesnes que voilà.
C'eust esté justement l'affaire ;
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Gareau, que tu n'es point entré
Au conseil de celuy que prêche ton Curé ;

Tout en euſt eſté mieux : car pourquoy, par exemple,
Le Gland, qui n'eſt pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas à cet endroit ?
Dieu s'eſt mépris ; plus je contemple
Ces fruits ainſi placez, plus il ſemble à Gareau
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarraſſant noſtre homme,
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'eſprit.
Sous un Cheſne auſſi-toſt il va prendre ſon ſomme.
Un Gland tombe ; le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille, & portant la main ſur ſon viſage,
Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.
Son nez meurtry le force à changer de langage ;
Oh ! oh ! dit-il, je ſaigne ! Eh, que ſeroit-ce donc
S'il fuſt tombé de l'arbre une maſſe plus lourde,
Et que ce Gland euſt eſté gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu, ſans doute il eut raiſon ;
J'en vois bien à préſent la cauſe.
En louant Dieu de toute choſe
Gareau retourne à la maiſon.

FABLE

FABLE V.

L'Ecolier, le Pédant, & le Maiſtre d'un Jardin.

CErtain enfant qui ſentoit ſon College,
Doublement ſot, & doublement fripon,
Par le jeune âge, & par le privilege
Qu'ont les Pédants de gaſter la raiſon,
Chez un voiſin, déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voiſin en Automne
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque ſaiſon apportoit ſon tribut:
Car au Printemps il jouiſſoit encore
Des plus beaux dons que nous préſente Flore.
Un jour dans ſon Jardin il vid noſtre Ecolier,
Qui grimpant ſans égard ſur un arbre fruitier,
Gaſtoit juſqu'aux boutons; douce & freſle eſpérance,

Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Mesme il ébranchoit l'arbre, & fit tant à la fin
Que le possesseur du Jardin
Envoya faire plainte au Maistre de la Classe.
Celuy-cy vint suivy d'un cortége d'enfans.
Voilà le verger plein de gens
Pires que le prémier. Le Pédant de sa grace
Accrut le mal en amenant
Cette Jeunesse mal-instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un chastiment
Qui pust servir d'exemple, & dont toute sa suite
Se souvinst à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile & Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
Eut le temps de gaster en cent lieux le jardin.
Je hais les piéces d'éloquence
Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
Et ne sçais beste au monde pire
Que l'Ecolier, si ce n'est le Pédant.

Le meilleur de ces deux pour voiſin, à vray dire,
Ne me plairoit aucunement.

FABLE VI.

Le Statuaire & la Statuë de Jupiter.

UN bloc de marbre eſtoit ſi beau
Qu'un Statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon cizeau?
Sera-t-il Dieu, table ou cuvette?
Il ſera Dieu: meſme je veux
Qu'il ait en ſa main un tonnerre.
Tremblez Humains, faites des vœux;
Voicy le Maiſtre de la terre.
L'Artiſan exprima ſi bien
Le caractere de l'Idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole.
Meſme l'on dit que l'Ouvrier
Eut à peine achevé l'image,

Qu'on le vid frémir le prémier,
Et redouter ſon propre ouvrage.
A la foibleſſe du Sculpteur
Le Poëte autrefois n'en dut guére,
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.
Il eſtoit enfant en cecy:
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel ſoucy
Qu'on ne fâche point leur poupée.
Le cœur ſuit aiſément l'eſprit:
De cette ſource eſt deſcenduë
L'erreur payenne qui ſe vid
Chez tant de Peuples répanduë.
Ils embraſſoient violemment
Les intéreſts de leur chimere.
Pigmalion devint Amant
De la Vénus dont il fut pere.
Chacun tourne en réalitez
Autant qu'il peut ſes propres ſonges:

L'homme eſt de glace aux véritez ;
Il eſt de feu pour les menſonges.

FABLE VII.

La Souris métamorphoſée en Fille.

UNe Souris tomba du bec d'un Chat-huant :
Je ne l'euſſe pas ramaſſée ;
Mais un Bramin le fit ; je le crois aiſément ;
Chaque Païs a ſa penſée.
La Souris eſtoit fort froiſſée :
De cette ſorte de prochain
Nous nous ſoucions peu : mais le peuple Bramin
Le traite en frere ; ils ont en teſte
Que noſtre ame au ſortir d'un Roy
Entre dans un ciron, ou dans telle autre beſte
Qu'il plaiſt au ſort ; c'eſt-là l'un des points de leur loy.
Pythagore chez eux a puiſé ce myſtere.
Sur un tel fondement le Bramin crut bien faire
De prier un Sorcier qu'il logeaſt la Souris

Dans un corps qu'elle euſt eu pour hoſte au tẽps jadis.
Le Sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, & telle, & ſi gentille,
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la Grecque Beauté.
Le Bramin fut ſurpris de choſe ſi nouvelle;
Il dit à cet objet ſi doux:
Vous n'avez qu'à choiſir, car chacun eſt jaloux
De l'honneur d'eſtre voſtre époux,
En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puiſſant de tous,
Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux,
C'eſt toy qui ſeras noſtre gendre,
Non, dit-il, ce nuage épais
Eſt plus puiſſant que moy, puiſqu'il cache mes traits;
Je vous conſeille de le prendre.
Hé bien, dit le Bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? Helas non; car le vent
Me chaſſe à ſon plaiſir de contrée en contrée;
Je n'entreprendray point ſur les droits de Borée.

Le Bramin fâché s'écria :

O vent donc, puiſque vent y a ;

Viens dans les bras de noſtre Belle.

Il accouroit : un mont en chemin l'arreſta.

L'étœuf paſſant à celuy-là,

Il le renvoye, & dit : J'aurois une querelle

Avec le Rat, & l'offenſer

Ce ſeroit eſtre fou, luy qui peut me percer.

Au mot de Rat la Damoiſelle

Ouvrit l'oreille ; il fut l'époux :

Un Rat ! un Rat ; c'eſt de ces coups

Qu'Amour fait, témoin telle & telle :

Mais cecy ſoit dit entre nous.

On tient toûjours du lieu dont on vient. Cette Fable

Prouve aſſez bien ce point ; mais à la voir de prés,

Quelque peu de ſophiſme entre parmy ſes traits :

Car quel époux n'eſt point au Soleil préférable

En s'y prenant ainſi ? Diray-je qu'un Géant

Eſt moins fort qu'une Puce ? Elle le mord pourtant.

Le Rat devoit auſſi renvoyer pour bien faire

La Belle au Chat, le Chat au Chien,
Le Chien au Loup. Par le moyen
De cet argument circulaire
Pilpay jusqu'au Soleil eust enfin remonté;
Le Soleil eust joui de la jeune beauté.
Revenons s'il se peut à la Métempsicose:
Le Sorcier du Bramin fit sans doute une chose
Qui loin de la prouver fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le Bramin mesme;
Car il faut selon son sistesme
Que l'Homme, la Souris, le Ver, enfin chacun
Aille puiser son ame en un trésor commun:
Toutes sont donc de mesme trempe;
Mais agissant diversement
Selon l'organe seulement
L'un s'éleve, & l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne pust obliger son hostesse
De s'unir au Soleil, un Rat eut sa tendresse?
Tout débattu, tout bien pesé,

Les

Les ames des Souris & les ames des Belles
Sont très-différentes entre elles.
Il en faut revenir toûjours à ſon deſtin,
C'eſt-à-dire à la loy par le Ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie;
Vous ne détournerez nul eſtre de ſa fin.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sageſſe.

JAmais auprès des fous ne te mets à portée,
Je ne te puis donner un plus ſage conſeil;
Il n'eſt enſeignement pareil
A celuy de fuir une teſte éventée.
On en void ſouvent dans les Cours.
Le Prince y prend plaiſir; car ils donnent toûjours
Quelque trait aux fripons, aux ſots, aux ridicules.
Un Fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la Sageſſe, & les Mortels crédules
De courir à l'achapt, chacun fut diligent.

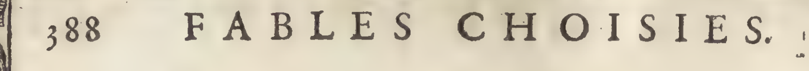
On eſſuyoit force grimaces ;
Puis on avoit pour ſon argent
Avec un bon ſoufflet un fil long de deux braſſes.
La pluſpart s'en fâchoient ; mais que leur ſervoit-il ?
C'eſtoient les plus moquez, le mieux eſtoit de rire,
Ou de s'en aller ſans rien dire
Avec ſon ſoufflet & ſon fil.
De chercher du ſens à la choſe,
On ſe fuſt fait ſifler ainſi qu'un ignorant.
La raiſon eſt-elle garant
De ce que fait un Fou ? Le hazard eſt la cauſe
De tout ce qui ſe paſſe en un cerveau bleſſé
Du fil & du ſoufflet pourtant embarraſſé.
Un des dupes un jour alla trouver un Sage,
Qui ſans héſiter davantage
Luy dit : Ce ſont icy Jerogliphes tout purs.
Les gens bien conſeillez, & qui voudront bien faire,
Entre eux & les gens fous mettront pour l'ordinaire
La longueur de ce fil ; ſinon je les tiens ſeurs

De quelque ſemblable careſſe.
Vous n'eſtes point trompé ; ce Fou vend la ſageſſe.

FABLE IX.

L'Huitre & les Plaideurs.

UN jour deux Pélerins ſur le ſable rencontrent
Une Huitre que le flot y venoit d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils ſe la montrent ;
A l'égard de la dent il falut conteſter.
L'un ſe baiſſoit déjà pour amaſſer la proye ;
L'autre le pouſſe, & dit : il eſt bon de ſçavoir
Qui de nous en aura la joye.
Celuy qui le prémier a pû l'appercevoir
En ſera le gobeur ; l'autre le verra faire.
Si par-là l'on juge l'affaire,
Reprit ſon Compagnon, j'ay l'œil bon, Dieu mercy.
Je ne l'ay pas mauvais auſſi,
Dit l'autre, & je l'ay veuë avant vous, ſur ma vie.
Hé bien, vous l'avez veuë, & moy je l'ay ſentie.



Pendant tout ce bel incident
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour Juge.
Perrin fort gravement ouvre l'Huitre, la gruge,
Nos deux Meſſieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de Préſident :
Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, & qu'en paix chacun chez ſoy s'en aille.
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'huy :
Comptez ce qu'il en reſte à beaucoup de familles ;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à luy,
Et ne laiſſe aux Plaideurs que le ſac & les quilles.



FABLE X.

Le Loup & le Chien maigre.

AUtrefois Carpillon fretin
Eut beau prêcher, eut beau dire;
On le mit dans la poesle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main
Sous eſpoir de groſſe aventure,
Eſt imprudence toute pure.
Le Peſcheur eut raiſon; Carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il put pour défendre ſa vie.
Maintenant il faut que j'appuye
Ce que j'avançay lors, de quelque trait encor.
Certain Loup auſſi ſot que le Peſcheur fut ſage,
Trouvant un Chien hors du Village,
S'en alloit l'emporter; le Chien repréſenta
Sa maigreur. Jà ne plaiſe à voſtre Seigneurie,
De me prendre en cet eſtat-là,

Attendez, mon Maiſtre marie
Sa fille unique ; & vous jugez
Qu'eſtant de nopce, il faut malgré moy que j'engraiſſe.
Le Loup le croit, le Loup le laiſſe ;
Le Loup quelques jours écoulez
Revient voir ſi ſon Chien n'eſt point meilleur à prendre.
Mais le droſle eſtoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis :
Amy, je vais ſortir ; & ſi tu veux attendre,
Le Portier du logis & moy
Nous ſerons tout à l'heure à toy.
Ce Portier du logis eſtoit un Chien énorme,
Expediant les Loups en forme.
Celuy-cy s'en douta. Serviteur au Portier,
Dit-il, & de courir. Il eſtoit fort agile ;
Mais il n'eſtoit pas fort habile.
Ce Loup ne ſçavoit pas encor bien ſon meſtier.



FABLE XI.

Rien de trop.

JE ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il eſt certain tempérament
Que le Maiſtre de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement.
Soit en bien, ſoit en mal, cela n'arrive guére.
Le blé riche préſent de la blonde Cérès
Trop touffu bien ſouvent épuiſe les guérets :
En ſuperfluitez s'épandant d'ordinaire,
Et pouſſant trop abondamment,
Il oſte à ſon fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins ; tant le luxe ſçait plaire.
Pour corriger le blé Dieu permit aux Moutons
De retrancher l'excès des prodigues moiſſons.
Tout au travers ils ſe jetterent,
Gaſterent tout, & tout brouterent ;

Tant que le Ciel permit aux Loups
D'en croquer quelques-uns, ils les croquerent tous.
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tascherent.
Puis le Ciel permit aux Humains
De punir ces derniers : les Humains abuserent
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux l'Homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands : il n'est ame vivante
Qui ne peche en cecy. Rien de trop, est un poinct
Dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe point.



FABLE

FABLE XII.

Le Cierge.

C'Eſt du ſéjour des Dieux que les Abeilles viennent.
Les prémieres, dit-on, s'en allerent loger
Au mont (*a*) Hymette, & ſe gorger
Des tréſors qu'en ce lieu les Zéphirs entretiennent.
Quand on eut des palais de ſes filles du Ciel
Enlevé l'ambroſie en leurs chambres encloſe :
Ou pour dire en François la choſe,
Après que les ruches ſans miel
N'eurent plus que la Cire, on fit mainte bougie ;
Maint Cierge auſſi façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la meſme envie :
Et nouvel Empédocle (*b*) aux flâmes condamné

(a) *Hymette eſtoit une montagne célebrée par les Poëtes, ſituée dans l'Attique, & où les Grecs recueilloient d'excellent miel.*

(b) *Empédocle eſtoit un Philoſophe ancien, qui ne pouvant compren*

Par ſa propre & pure folie,
Il ſe lança dedans. Ce fut mal raiſonné ;
Ce Cierge ne ſçavoit grain de Philoſophie.
Tout en tout eſt divers : oſtez-vous de l'eſprit
Qu'aucun eſtre ait eſté compoſé ſur le voſtre.
L'Empédocle de Cire au braſier ſe fondit :
Il n'eſtoit pas plus grand que l'autre.

dre les merveilles du Mont Etna, ſe jetta dedans par une vanité ridicule, & trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, & que la poſtérité ne l'ignoraſt, laiſſa ſes Pantouſles au pied du Mont.

FABLE XIII.

Jupiter & le Paſſager.

O Combien le péril enrichiroit les Dieux,
Si nous nous ſouvenions des vœux qu'il nous fait faire!
Mais le péril paſſé l'on ne ſe ſouvient guére
De ce qu'on a promis aux Cieux ;
On compte ſeulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'Impie, eſt un bon créancier :

Il ne ſe ſert jamais d'Huiſſier.
Eh, qu'eſt-ce donc que le tonnerre?
Comment appellez-vous ces avertiſſemens?
Un Paſſager pendant l'orage
Avoit voué cent Bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un: vouer cent Elephans
N'auroit pas couſté davantage.
Il bruſla quelques os, quand il fut au rivage.
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prens mon vœu, le voilà:
C'eſt un parfum de Bœuf que ta grandeur reſpire,
La fumée eſt ta part; je ne te dois plus rien.
Jupiter fit ſemblant de rire:
Mais après quelques jours le Dieu l'attrapa bien,
Envoyant un ſonge luy dire,
Qu'un tréſor eſtoit en tel lieu:
L'homme au vœu
Courut au tréſor comme au feu.
Il trouva des voleurs, & n'ayant dans ſa bourſe
Qu'un écu pour toute reſſource,

Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptez & d'un tel trésor.
On l'avoit enterré dedans telle Bourgade
L'endroit parut suspect aux voleurs; de façon
Qu'à nostre prometteur l'un dit: Mon camarade,
Tu te mocques de nous, meurs, & va chez Pluton
Porter tes cent talens en don.

****

FABLE XIV.

Le Chat & le Renard.

LE Chat & le Renard comme beaux petits saints,
S'en alloient en pélerinage.
C'estoient deux vrais Tartufs, deux Archipatelins,
Deux francs Pate-pelus qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin estant long, & partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputerent.
La dispute est d'un grand secours;

Sans elle on dormiroit toûjours.
Nos Pélerins s'égosillerent.
Ayant bien disputé l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin :
Tu prétends estre fort habile :
En sçais-tu tant que moy ? J'ay cent ruses au sac.
Non, dit l'autre, je n'ay qu'un tour dans mon bissac,
Mais je soûtiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux estant ainsi,
Une meute appaisa la noise.
Le Chat dit au Renard : fouille en ton sac, amy :
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagesme seur : pour moy voicy le mien.
A ces mots sur un arbre il grimpa bel & bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entre dans cent terriers, mit cent fois en deffaut
Tous les confreres de Brifaut.
Par tout il tenta des aziles,
Et ce fut par tout sans succès ;

La fumée y pourvut ainſi que les baſſets.
Au ſortir d'un Terrier deux Chiens aux pieds agiles,
L'étranglerent du prémier bond.
Le trop d'expédiens peut gaſter une affaire ;
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire ;
N'en ayons qu'un, mais qu'il ſoit bon.

FABLE XV.

Le Mary, la Femme, & le Voleur.

UN Mary fort amoureux,
Fort amoureux de ſa Femme,
Bien qu'il fuſt jouïſſant, ſe croyoit malheureux.
Jamais œillade de la Dame,
Propos flateur & gracieux,
Mot d'amitié, ny doux ſoûrire,
Déïfiant le pauvre Sire,
N'avoient fait ſoupçonner qu'il fuſt vrayment chéry;

Je le crois, c'eſtoit un Mary.
Il ne tint point à l'Hymenée
Que content de ſa deſtinée
Il n'en remerciaſt les Dieux;
Mais quoy! Si l'amour n'aſſaiſonne
Les plaiſirs que l'amour nous donne,
Je ne vois pas qu'on en ſoit mieux.
Noſtre Epouſe eſtant donc de la ſorte baſtie,
Et n'ayant careſſé ſon Mary de ſa vie,
Il en faiſoit ſa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre Femme eut ſi grand'peur
Qu'elle chercha quelque aſſurance
Entre les bras de ſon Epoux.
Amy Voleur, dit-il, ſans toy ce bien ſi doux
Me ſeroit inconnu: Prens donc en récompenſe
Tout ce qui peut chez nous eſtre à ta bien-ſéance:
Prens le logis auſſi. Les Voleurs ne ſont pas
Gens honteux ny fort délicats:
Celuy-cy fit ſa main. J'infere de ce conte

Que la plus forte paſſion
C'eſt la peur ; elle fait vaincre l'averſion,
Et l'amour quelquefois ; quelquefois il la dompte ;
J'en ay pour preuve cet Amant,
Qui bruſla ſa maiſon pour embraſſer ſa Dame,
L'emportant à travers la flame :
J'aime aſſez cet emportement.
Le Conte m'en a plû toûjours infiniment :
Il eſt bien d'une ame Eſpagnole,
Et plus grande encore que folle.

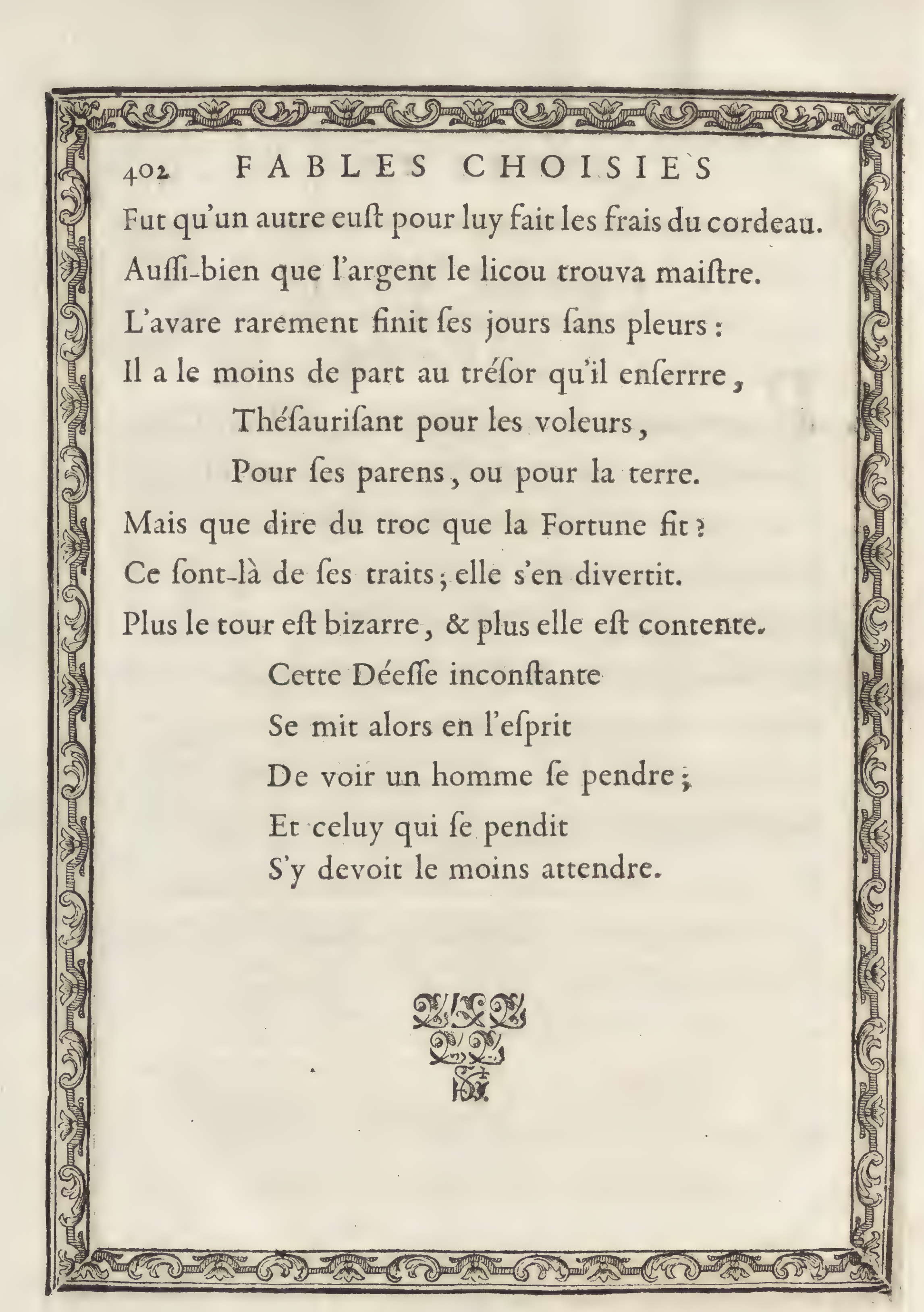
FABLE XVI.

Le Tréſor & les deux Hommes.

UN homme n'ayant plus ny crédit, ny reſſource,
Et logeant le Diable en ſa bourſe,
C'eſt-à-dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De ſe pendre, & finir luy-meſme ſa miſere ;
Puiſqu'auſſi-bien la faim le viendroit faire ;

Genre

Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de gouſter le trépas.
Dans cette intention une vieille mazure
Fut la ſcéne où devoit ſe paſſer l'aventure.
Il y porte une corde ; & veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille vieille & peu forte,
S'ébranle aux prémiers coups, tombe avec un tréſor.
Noſtre déſeſperé le ramaſſe & l'emporte ;
Laiſſe-là le licou, s'en retourne avec l'or ;
Sans compter, ronde ou non, la ſomme plut au ſire.
Tandis que le galand à grand pas ſe retire,
L'homme au tréſor arrive & trouve ſon argent
Abſent.
Quoy, dit-il, ſans mourir je perdray cette ſomme ?
Je ne me pendray pas ? Eh, vrayment ſi feray,
Ou de corde je manqueray.
Le lacs eſtoit tout preſt, il n'y manquoit qu'un homme.
Celuy-cy ſe l'attache, & ſe pend bien & beau.
Ce qui le conſola peut eſtre,



Fut qu'un autre euſt pour luy fait les frais du cordeau.
Auſſi-bien que l'argent le licou trouva maiſtre.
L'avare rarement finit ſes jours ſans pleurs :
Il a le moins de part au tréſor qu'il enſerrre,
Théſauriſant pour les voleurs,
Pour ſes parens, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
Ce ſont-là de ſes traits ; elle s'en divertit.
Plus le tour eſt bizarre, & plus elle eſt contente.
Cette Déeſſe inconſtante
Se mit alors en l'eſprit
De voir un homme ſe pendre ;
Et celuy qui ſe pendit
S'y devoit le moins attendre.

FABLE XVII.

Le Singe, & le Chat.

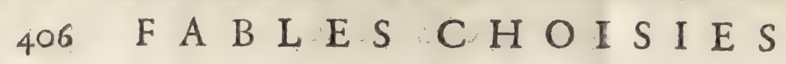
BErtrand avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun Maistre.
D'animaux mal-faisans c'estoit un très-bon plat;
Il n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pust
estre.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gasté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.
Bertrand déroboit tout; Raton de son costé
Estoit moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour au coin du feu nos deux maistres fripons
Regardoient rostir des marons;
Les escroquer estoit une très-bonne affaire,
Nos galands y voyoient double profit à faire,
Leur bien prémierement, & puis le mal d'autruy.
Bertrand dit à Raton: Frere, il faut aujourd'huy
Que tu fasses un coup de maistre.

Tire-moy ces marons. Si Dieu m'avoit fait naiſtre
Propre à tirer marons du feu,
Certes marons verroient beau-jeu.
Auſſi-toſt fait que dit, Raton avec ſa pate
D'une maniere délicate
Ecarte un peu la cendre, & retire les doigts;
Puis les reporte à pluſieurs fois;
Tire un maron, puis deux, & puis trois en excroque,
Et cependant Bertrand les croque.
Une ſervante vient: adieu mes gens: Raton
N'eſtoit pas content, ce dit-on:
Auſſi ne le ſont pas la pluſpart de ces Princes
Qui flatez d'un pareil employ
Vont s'échauder en des Provinces,
Pour le profit de quelque Roy.

FABLE XVIII.

Le Milan, & le Rossignol.

APrès que le Milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur luy les enfans du village,
Un Rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le heraut du Printemps luy demande la vie.
Aussi bien que manger en qui n'a que le son ?
Ecoutez plûtost ma chanson.
Je vous raconteray Terée & son envie.
Qui, Terée ? Est-ce un mets propre pour les Milans ?
Non pas, c'estoit un Roy dont les feux violens
Me firent ressentir leur ardeur criminelle :
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaist à chacun.
Le Milan alors luy replique :
Vrayment nous voicy bien ; lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique.



J'en parle bien aux Rois. Quand un Roy te prendra,
Tu peux luy conter ces merveilles ;
Pour un Milan il s'en rira,
Ventre affamé n'a point d'oreilles.



FABLE XIX.

Le Berger, & son Troupeau.

QUoy, toûjours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbecille !
Toûjours le Loup m'en gobera !
J'auray beau les compter, ils estoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir nostre pauvre Robin;
Robin, Mouton qui par la Ville
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivy jusques au bout du monde.
Helas ! de ma musette il entendoit le son :
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah, le pauvre Robin Mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraison funebre,
Et rendu de Robin la mémoire célébre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, & jusqu'au moindre Agneau,

Les conjurant de tenir ferme:
Cela ſeul ſuffiroit pour écarter les Loups.
Foy de peuple d'honneur ils luy promirent tous,
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,
Qui nous a pris Robin Mouton.
Chacun en répond ſur ſa teſte.
Guillot les crut & leur fit feſte.
Cependant devant qu'il fuſt nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un Loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'eſtoit pas un Loup, ce n'en eſtoit que l'ombre,
Haranguez de méchans Soldats,
Ils promettront de faire rage;
Mais au moindre danger adieu tout leur courage:
Voſtre exemple & vos cris ne les retiendront pas.



Casse, rhubarbe, enfin mainte chose pareille,
Et sur tout la diete, achevoient le surplus,
Chassoient ces restes superflus,
Relaschoient, resserroient, faisoient un nouvel homme;
Un nouvel homme! un homme usé;
Lorsqu'avec tant d'apprests cet homme se consomme,
Le trésor de la vie est bien-tost épuisé.

Je ne veux pour témoins de ces expériences,
Que les peuples sans loix, sans arts, & sans sciences,
Les remédes fréquens n'abrégent point leurs jours,
Rien n'en haste le long & le paisible cours.
Telle est des Iroquois la gent presque immortelle.
La vie après cent ans chez eux est encor belle.
Ils lavent leurs enfans aux ruisseaux les plus froids.
La Mere au tronc d'un arbre, avecque son carquois,
Attache la nouvelle & tendre créature;
Va sans art aprester un mets non acheté,

Ils ne trafiquent point des dons de la nature;
Nous vendons cher les biens qui nous ont peu cousté.
L'âge où nous sommes vieux est leur adolescence.
Enfin il faut mourir; car sans ce commun sort
Peut-estre ils se mettroient à l'abri de la mort
Par le secours de l'ignorance.

Pour nous, fils du sçavoir, ou pour en parler mieux
Esclaves de ce don que nous ont fait les Dieux,
Nous nous sommes prescrit une étude infinie.
L'art est long, & trop courts les termes de la vie,
Un seul poinct négligé fait errer aisément.
Je prendray de plus haut tout cet enchaisnement,
Matiere non encor par les Muses traitée,
Route qu'aucun Mortel en ses Vers n'a tentée;
Le dessein en est grand, le succès malaisé;
Si je m'y perds, au moins j'auray beaucoup osé.

Deux portes sont au cœur; chacune a sa valvule.
Le sang, source de vie, est par l'une introduit;

L'autre huiſſiere permet qu'il ſorte & qu'il circule,
Des veines ſans ceſſer aux arteres conduit.
Quand le cœur l'a reçû, la chaleur naturelle
En forme ces eſprits qu'animaux on appelle.
Ainſi qu'en un creuſet il eſt rarefié.
Le plus pur, le plus vif, le mieux qualifié,
En atomes extrait quitte la maſſe entiere,
S'exhale, & ſort enfin par le reſte attiré.
Ce reſte rentre encore, eſt encore épuré;
Le Chile y joint toûjours matiere ſur matiere.
Ces atomes font tout; par les uns nous croiſſons,
Les autres des objets touchez en cent façons,
Vont porter au cerveau les traits dont ils s'empreignent,
Produiſent la ſenſation.
Nulles priſons ne les contraignent;
Ils ſont toûjours en action.
Du cerveau dans les nerfs ils entrent, les remuent,
C'eſt l'eſtat de la veille; & reciproquement,
Si-toſt que moins nombreux en force ils diminuent,

Les fils des nerfs laſchez font l'aſſoupiſſement.

Le ſang s'acquitte encor chez nous d'un autre office.
En paſſant par le cœur il cauſe un battement.
C'eſt ce qu'on nomme pouls, ſeur & fidele indice
Des degrez du fiévreux tourment.
Autant de coups qu'il réïtere,
Autant & de pareils vont d'artere en artere
Juſqu'aux extrémitez porter ce ſentiment.
Noſtre ſanté n'a point de plus certaine marque
Qu'un pouls égal & moderé ;
Le contraire fait voir que l'eſtre eſt alteré ;
Le foible & l'étouffé confine avec la Parque,
Et tout eſt alors déploré.

Que l'on ait perdu la parole,
Ce trucheman pour nous dit aſſez noſtre mal,
Aſſez il fait trembler pour le moment fatal :
Æſculape en fait ſa bouſſole.
Si toûjours le Pilote a l'œil ſur ſon aymant,

Toûjours le Médecin s'attache au battement,
C'eſt ſa guide ; ce poinct l'aſſure & le conſole
En cette mer d'obſcuritez
Que ſon art dans nos corps trouve de tous coſtez.

Ayant parlé du pouls, le friſſon ſe préſente.
Un froid avantcoureur s'en vient nous annoncer
Que le chaud de la fiévre aux membres va paſſer.
Le cœur le fomentoit, c'eſt au cœur qu'il s'augmente,
Et qu'enfin parvenant juſqu'à certain excès
Il acquiert un degré qui forme les accès.

Si j'excellois en l'art où je m'applique,
Et que l'on puſt tout réduire à nos ſons,
J'expliquerois par raiſon méchanique
Le mouvement convulſif des friſſons,
Mais le talent des doctes Nourriſſons
Sur ce ſujet veut une autre maniere.
Il ſemble alors que la machine entiere
Soit le jouet d'un démon furieux.

Muſe, aide-moy, vien ſur cette matiere
Philoſopher en langage des Dieux.

Des portions d'humeur groſſiere
Quelquefois compagnes du ſang
Le ſuivent dans le cœur ſans pouvoir en paſſant
Se ſubtiliſer de maniere
Qu'il naiſſe des eſprits en meſme quantité
Que dans le cours de la ſanté.
Un ſang plus pur s'échauffe avec plus de viſteſſe.
L'autre reçoit plus tard la chaleur pour hoſteſſe.
Le temps l'y ſçait auſſi beaucoup mieux imprimer.
Le bois verd, plein d'humeur eſt long à s'allumer:
Quand il bruſle, l'ardeur en eſt plus véhémente.
Ainſi ce ſang chargé repaſſant par le cœur
S'embraſe d'autant plus que c'eſt avec lenteur,
Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente.

Ce degré c'eſt la fiévre. A l'égard des retours
A certaine heure, à certains jours,

C'eſt un poinct inſcrutable, à moins qu'on ne le
fonde
Sur les momens preſcrits à cuire ou conſumer
L'aliment ou l'humeur qui s'en eſt pû former.
Il n'eſt merveille qui confonde
Noſtre raiſon aveugle en mille autres effets
Comme ces temps marquez où nos maux ſont ſujets.
Vous, qui cherchez dans tout une cauſe ſenſible,
Dites-nous comme il eſt poſſible
Qu'un corps dans le déſordre ameine réglement
L'accès ou le redoublement.
Pour moy, je n'oſerois entrer dans ce Dédale;
Ainſi de ces retours je laiſſe l'intervalle;
Je reviens au friſſon, qui du défaut d'eſprits
Tient ſans doute ſon origine.
Les muſcles moins tendus, comme eſtant moins rem-
plis,
Ne peuvent lors dans la machine
Tirer leurs oppoſez de meſme qu'autrefois,
Ny ceux-cy ſuccéder à de pareils emplois.

Tout le peuple mutin, léger, & téméraire,
Des vaiſſeaux mal fermez en tumulte ſortant,
Cauſe chez nous dans cet inſtant
Un mouvement involontaire.
Le peu qui s'en produit ſort du lieu non gonflé,
Comme on voit l'air ſortir d'un balon mal enflé.
La valvule en la veine au balon la languette,
Géoliere peu ſoigneuſe à fermer la priſon,
Laiſſe enfin échaper la matiere inquiette,
Auſſi-toſt les eſprits agitent ſans raiſon,
Deçà, delà, par tout où le hazard les pouſſe,
Noſtre corps qui frémit à leur moindre ſecouſſe.
Le malade reſſemble alors à ces vaiſſeaux
Que des vents oppoſez, & de contraires eaux
Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent;
Les Miniſtres d'Æole & le flot les agitent,
Maint coup, maint tourbillon les pouſſe à tous momens,
Freſle & triſte jouet de la vague & des vents.
En tel & pire eſtat le friſſon vient réduire
Ceux

Ceux qu'un chaud véhément menace de détruire.
Il n'eſt muſcle ny membre en l'aſſemblage entier
Qui ne ſemble eſtre près du naufrage dernier.
De divers ennemis à l'envy nous traverſent,
Malheureuſe carriere où ces Démons s'exercent.

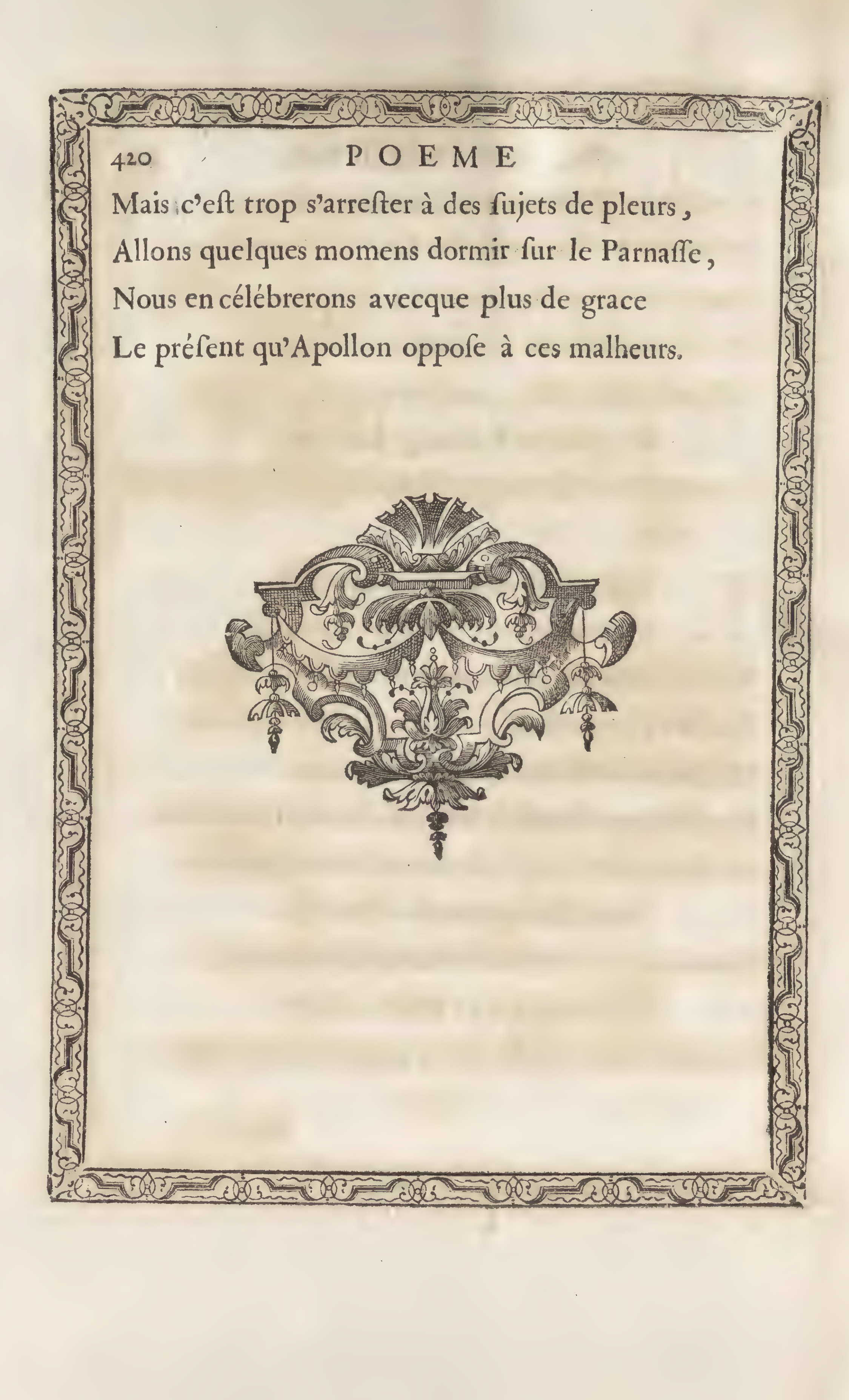
Si le mal continuë, & que d'aucun repos
La fiévre n'ait borné ſes funeſtes complots,
Dans les Fébricitans il n'eſt rien qui ne péche:
Le palais ſe noircit, & la langue ſe ſéche:
On reſpire avec peine, & d'un fréquent effort:
Tout s'altére; & bien-toſt la raiſon prend l'eſſort.
Le Médecin confus redouble ſes alarmes.
Une famille tout en larmes
Conſulte ſes regards: il a beau déguiſer,
Aucun des aſſiſtans ne s'y laiſſe abuſer.
Le malade luy-meſme a l'œil ſur leur viſage.
Tout ce qui l'environne eſt d'un triſte préſage;
Sa moitié, des enfans, l'un l'appuy de ſes jours,
Un autre entre les bras de ſes chaſtes amours,

Une fille pleurante, & déjà destinée
Aux prochaines douceurs d'un heureux hymenée.
Alors, alors, il faut oublier ces plaisirs.
L'ame en soy se rameine, encor que nos désirs
Renoncent à regret à des restes de vie.
Douce lumiere, helas! me seras-tu ravie?
Ame où t'envoles-tu sans espoir de retour?
Le malade arrivé près de son dernier jour,
Rappelle ces momens où personne ne songe
Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge.
Sur ce qu'il a commis il tasche à repasser:
En vain; car le transport à ce foible penser
Fait bien-tost succéder les folles resveries,
Le délire, & souvent le poison des furies.
On tente l'émétique alors infructueux;
Puis l'art nous abandonne au reméde des vœux.

Pandore, que ta boëte en maux estoit féconde!
Que tu sceus tempérer les douceurs de ce monde!

A peine en ſommes nous devenus habitans,
Qu'entourez d'ennemis dès les premiers inſtans,
Il nous faut par des pleurs ouvrir noſtre carriere.
On n'a pas le loiſir de gouſter la lumiere.
Miſérables humains, combien poſſédez-vous
Un préſent ſi cher & ſi doux?
Retranchez-en le temps dont Morphée eſt le maiſtre,
Retranchez ces jours ſuperflus
Où noſtre ame ignorant ſon eſtre
Ne ſe ſent pas encore, ou bien ne ſe ſent plus:
Oſtez le temps des ſoins, celuy des maladies,
Intermède fatal qui partage nos vies.
La fiévre quelquefois fait que dans nos maiſons
Nous paſſons ſans Soleil trois retours de ſaiſons.
Ce mal a le pouvoir d'étendre
Autant & plus encor ſon long & triſte cours;
Un de ces trois cercles de jours
Se paſſe à le ſouffrir, deux autres à l'attendre.





Mais c'eſt trop s'arreſter à des ſujets de pleurs,
Allons quelques momens dormir ſur le Parnaſſe,
Nous en célébrerons avecque plus de grace
Le préſent qu'Apollon oppoſe à ces malheurs.

POËME
DU
QUINQUINA.

CHANT SECOND.

ENFIN, grace au Démon qui conduit mes Ouvrages,
Je vais offrir aux yeux de moins tristes images;
Par luy j'ay peint le mal, & j'ay lieu d'espérer
Qu'en parlant du reméde il viendra m'inspirer.
On ne craint plus cette hydre aux testes renaissantes,
La fiévre exerce en vain ses fureurs impuissantes;
D'autres temps sont venus; Louis regne; & les Dieux
Réservoient à son siécle un bien si précieux,
A son siécle ils gardoient l'heureuse découverte
D'un bois qui tous les jours cause au Styx quelque perte.

Nous n'avons pas toûjours triomphé de nos maux :
D'autres temps ſont venus ; Louis regne ; & la Parque
Sera lente à trancher nos jours ſous ce Monarque.
Son mérite a gagné les arbitres du ſort.
Les Deſtins avec luy ſemblent eſtre d'accord.
Durez bienheureux temps ; & que ſous ſes auſpices
Nous portions chez les morts plus tard nos ſacrifices.
J'en conjure le Dieu qui m'inſpire ces Vers,
Je t'en conjure auſſi, Pere de l'Univers,
Et vous, Divinitez aux Hommes bienfaiſantes,
Qui temperez les airs, qui regnez ſur les plantes ;
Concourez pour luy plaire ; empeſchez les Humains
D'avancer leur tribut au Roy des Peuples vains.
J'enſeigne là-deſſus une nouvelle route :
C'eſt le bien des Mortels ; que tout Mortel m'écoute.

J'ay fait voir ce que croit l'Ecole & ſes ſuppoſts.
On a laiſſé long-temps leur erreur en repos.
Le Quina l'a détruite, on ſuit des loix nouvelles.
Arriere les humeurs ; qu'elles péchent ou non,

La fiévre eſt un levain qui ſubſiſte ſans elles:
Ce mal ſi craint n'a pour raiſon
Qu'un ſang qui ſe dilate, & bout dans ſa priſon.

On s'eſt formé jadis une ſemblable idée
Des eaux dont tous les ans Memphis eſt inondée.
Plus d'un Naturaliſte a crû
Que les eſprits nitreux d'un ferment prétendu
Faiſoient croiſtre le Nil, quand toute eau ſe renferme,
Et n'oſe outrepaſſer le terme
Que d'inviſibles mains ſur ſes bords ont écrit:
Celle-cy ſeule échappe, & dédaigne ſon lit.
Les Nymphes de ce fleuve errent dans les campagnes
Sous les ſignes bruſlans, & pendant pluſieurs jours.
D'où vient, dit un Auteur, qu'il enfle alors ſon cours?
Le climat eſt ſans pluye; on n'entend aux montagnes
Bruire en ces lieux aucuns torrens;
En ces lieux nuls ruiſſeaux courans
N'augmentent le tribut dont s'arroſent les plaines.

Si l'on croit cet Auteur, certain bouillonnement
Par le Nitre causé fait ce débordement.
C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines,
Qu'il y bout, qu'il s'y meut, dilaté par le cœur.
Les esprits alors en fureur
Taschent par tous moyens d'ébranler la machine.
On frissonne, on a chaud. J'ay déduit ces effets
Selon leur ordre & leur progrès.
Dès qu'un certain acide en nostre corps domine,
Tout fermente, tout bout, les esprits, les liqueurs;
Et la fiévre de là tire son origine
Sans autre vice des humeurs.
Que faisoient nos ayeux pour rendre plus tranquille
Ce sang ainsi bouillant? Ils saignoient, mais en vain;
L'eau qui reste en l'Æolipile
Ne se refroidit pas quand il devient moins plein.
L'airain souflant fait voir que la liqueur enclose
Augmente de chaleur déchûë en quantité:
Le soufle alors redouble, & cet air irrité
Ne trouve du repos qu'en consumant sa cause.

Du

Du ſentiment fiévreux on tranche ainſi le cours,
Il ceſſe avec le ſang, le ſang avec nos jours.

Tout mal a ſon remède au ſein de la nature.
Nous n'avons qu'à chercher : de là nous ſont venus
L'Antimoine avec le Mercure,
Tréſors autrefois inconnus.
Le Quin regne aujourd'huy : nos habiles s'en ſervent.
Quelques-uns encore conſervent,
Comme un poinct de religion,
L'intéreſt de l'Ecole & leur opinion.
Ceux-là meſme y viendront ; & deſormais ma veine
Ne plaindra plus des maux dont l'art fait ſon domaine.
Peu de gens, je l'avouë, ont part à ce diſcours :
Ce peu c'eſt encor trop. Je reviens à l'uſage
D'une écorce fameuſe, & qui va tous les jours
Rappeller des Mortels juſqu'au ſombre rivage.
Un arbre en eſt couvert, plein d'eſprits odorans,
Peu de tige, étendu, protecteur de l'ombrage :

Apollon a doué de cent dons différens
Son bois, ſon fruit, & ſon feüillage:
Le premier ſert à maint ouvrage;
Il eſt ondé d'aurore; on en pourroit orner
Les maiſons où le luxe a droit de dominer.
Le fruit a pour pepins une graine onctueuſe,
D'ample volume, & précieuſe:
Elle a l'effet du baume, & fournit aux Humains,
Sans le ſecours du temps, ſans l'adreſſe des mains
Un remède à mainte bleſſure.
Sa feüille eſt ſemblable en figure
Aux tréſors toûjours verts que mettent ſur leur front
Les Heros de la Thrace, & ceux du double Mont.

Cet arbre ainſi formé ſe couvre d'une écorce
Qu'au Cinamone on peut comparer en couleur.
Quant à ſes qualitez, principes de ſa force,
C'eſt l'aſpre, c'eſt l'amer, c'eſt auſſi la chaleur.
Celle-cy cuit les ſucs de qualité louable,

Diſſipe ce qui nuit ou n'eſt point favorable ;
Mais la principale vertu
Par qui ſoit ce ferment dans nos corps combattu,
C'eſt cet amer, cet aſpre, ennemis de l'acide,
Double frein qui domptant ſa douleur homicide
Appaiſe les eſprits de colere agitez;
Non qu'enfin toutes aſpretez
Cauſent le meſme effet, ny toutes amertumes :
La nature toûjours diverſe en ſes couſtumes
Ne fait point dans l'Abſynthe un miracle pareil ;
Il n'eſt dû qu'à ce bois digne Fils du Soleil.
De luy dépend tout l'effet du reméde.
Seul il commande aux fermens ennemis ;
Bien que ſouvent on luy donne pour aide
La Centaurée, en qui le Ciel a mis
Quelque aſpreté, quelque force aſtringente,
Non d'un tel prix, ny de l'autre approchante,
Mais quelquefois fébrifuge certain ;
C'eſt une fleur digne auſſi qu'on la chante ;
J'ay dit ſa force, & voicy ſon deſtin.

Fille jadis, maintenant elle eſt plante.
Aide-moy, Muſe, à rappeller
Ces faſtes qu'aux Humains tu daignas révéler.
On dit, & je le crois, qu'une Nymphe ſçavante
L'eut du ſage Chiron, & qu'ils luy firent part
Des plus beaux ſecrets de leur art.
Si quelque fiévre ardente attaquoit ſes compagnes,
Si courans parmy les campagnes
Un levain trop bouillant en vouloit à leurs jours,
La Belle à ſes ſecrets avoit alors recours.
Il ne s'en trouva point qui puſt guérir ſon ame
Du ferment obſtiné de l'amoureuſe flame.
Elle aimoit un Berger qui cauſa ſon trépas.
Il la vid expirer, & ne la plaignit pas.
Les Dieux pour le punir en marbre le changerent.
L'ingrat devint ſtatuë; elle fleur, & ſon ſort
Fut d'eſtre bienfaiſante encore après ſa mort,
Son talent & ſon nom toûjours luy demeurerent.
Heureuſe ſi quelque herbe euſt ſceu calmer ſes feux!
Car de forcer un cœur il eſt bien moins poſſible:

Helas ! aucun ſecret ne peut rendre ſenſible,
Nul ſimple n'adoucit un objet rigoureux,
Il n'eſt bois, ny fleur, ny racine,
Qui dans les tourmens amoureux
Puiſſe ſervir de médecine.

La baſe du reméde eſtant ce divin bois,
Outre la Centaurée on y joint le Géniévre;
Foible ſecours, & ſecours toutefois.
De preſcrire à chacun le mélange & le poids,
Un plus ſçavant l'a fait, examinez la fiévre,
Regardez le tempérament,
Doublez, s'il eſt beſoin, l'uſage de l'écorce;
Selon que le malade a plus ou moins de force,
Il demande un Quina plus ou moins véhément:
Laiſſez un peu de temps agir la maladie,
Cela fait, tranchez court; quelquefois un moment
Eſt maiſtre de toute une vie.
Ce détail eſt écrit; il en court un Traité:
Je louërois l'Auteur & l'Ouvrage,

L'amitié le défend, & retient mon ſuffrage,
C'eſt aſſez à l'Auteur de l'avoir mérité.
Je luy dois ſeulement rendre cette juſtice,
Qu'en nous découvrant l'art il laiſſe l'artifice,
Le myſtere, & tous ces chemins
Que ſuivent aujourd'huy la pluſpart des Humains.

Nulle liqueur au Quina n'eſt contraire:
L'onde inſipide, & la cervoiſe amere,
Tout s'en imbibe; il nous permet d'uſer
D'une boiſſon en ptiſanne apreſtée;
Diverſes gens l'ayant ſceu déguiſer,
Leur intéreſt en a fait un Protée.
Meſme on pourroit ne le pas infuſer,
L'Extrait ſuffit; préferez l'autre voye,
C'eſt la plus ſeure; & Bacchus vous envoye
De pleins vaiſſeaux d'un jus délicieux,
Autre antidote, autre bien-fait des Cieux.
Le mouſt ſur tout, lorſque le bon Silene
Bouillant encor le puiſe à taſſe pleine,

Sçait au remède ajouster quelque prix,
Soit qu'estant plein de chaleur & d'esprits
Il le sublime, & donne à sa nature
D'autres degrez qu'une simple teinture,
Soit que le vin par ce chaud véhément
S'empreigne alors beaucoup plus aisément,
Ou que bouillant il rejette avec force
Tout l'inutile & l'impur de l'écorce,
Ce jus enfin pour plus d'une raison
Partagera les honneurs d'Apollon.
Nez l'un pour l'autre ils joindront leur puissance:
Entre Bacchus & le sacré Vallon
Toûjours on vid une étroite alliance.
Mais comme il faut au Quina quelque choix,
Le vin en veut aussi-bien que ce bois,
Le plus léger convient mieux au remède,
Il porte au sang un baume précieux,
C'est le nectar que verse Ganimède
Dans les festins du Monarque des Dieux.



Ne nous engageons point dans un détail immenſe ;
Les longs travaux pour moy ne ſont plus de ſaiſon ;
Il me ſuffit icy de joindre à la raiſon
Les ſuccès de l'expérience.
Je ne m'arreſte point à chercher dans ces Vers
Qui des deux amena les Arts dans l'Univers ;
Nos beſoins proprement en font leur apanage :
Les Arts ſont les enfans de la néceſſité ;
Elle aiguiſe le ſoin qui par elle excité
Met auſſi-toſt tout en uſage :
Et qui ſçait ſi dans maint ouvrage
L'inſtinct des animaux, précepteur des Humains,
N'a point d'abord guidé noſtre eſprit & nos mains ?
Rendons grace au hazard ; cent machines ſur l'onde
Promenoient l'avarice en tous les coins du monde :
L'or entouré d'écueils avoit des pourſuivans :
Nos mains l'alloient chercher au ſein de patrie,
Le Quina vint s'offrir en nous en meſme temps,
Plus digne mille fois de noſtre idolatrie.
Cependant, près d'un ſiécle on l'a vû ſans honneurs.

Depuis

Depuis quelques Estez qu'on brigue ses faveurs,
Quel bruit n'a-t'il point fait? Dequoy fument nos Temples
Que de l'encens promis au succès de ses dons?
Sans me charger icy d'une foule d'exemples,
Je me veux seulement attacher aux grands noms.
Combien a-t'il sauvé de précieuses Testes!
Nous luy devons Condé, Prince dont les travaux,
L'esprit, le profond sens, la valeur, les conquestes,
Serviroient de matiere à former cent Heros.
Le Quin fera long-temps durer ses destinées.
Son Fils digne heritier d'un nom si glorieux,
Eust aussi sans ce bois langui maintes journées,
J'ay pour garends deux demy Dieux.
Arbitres de nos jours, prolongez les années
De ce couple vaillant & né pour les hazards,
De ces chers Nourrissons de Minerve & de Mars.
Puisse mon Ouvrage leur plaire,
Je toucheray du front les bords du Firmament.
Et toy, que le Quina guérit si promptement,

Colbert, je ne dois point te taire.
Je laiſſe tes travaux, ta prudence, & le choix
D'un Prince que le Ciel prendra pour exemplaire
Quand il voudra former de grands & ſages Rois.
D'autres que moy diront ton zéle & ta conduite,
Monument éternel aux Miniſtres ſuivans,
Ce ſujet eſt trop vaſte, & ma Muſe eſt réduite
A dire les faveurs que tu fais aux Sçavans.
Un jour j'entreprendray cette digne matiere,
Car pour fournir encore une telle carriere,
Il faut reprendre haleine, auſſi bien aujourd'huy
Dans nos chants les plus courts on trouve un long ennuy.
J'ajouſteray ſans plus que le Quina diſpenſe
De ce régime exact dont on ſuivoit la loy:
Sa chaleur contre nous agit faute d'employ:
Non qu'il faille trop loin porter cette indulgence.
Si le Quina ſervoit à nourrir nos défauts,
Je tiendrois un tel bien pour le plus grand des maux.
Les Muſes m'ont appris que l'enfance du monde,

Simple, ſans paſſions, en déſirs inféconde,
Vivant de peu, ſans luxe, évitoit les douleurs:
Nous n'avions pas en nous la ſource des malheurs
Qui nous font aujourd'huy la guerre
Le Ciel n'éxigeoit lors nuls tributs de la terre:
L'Homme ignoroit les Dieux qu'il n'apprend qu'au beſoin:
De nous les enſeigner Pandore prit le ſoin.
Sa boëte ſe trouva de poiſons trop remplie.
Pour diſpenſer les biens & les maux de la vie,
En deux tonneaux à part l'un & l'autre fut mis.
Ceux de nous que Jupin regarde comme amis
Puiſent à leur naiſſance en ces tonnes fatales
Un mélange des deux par portions égales.
Le reſte des Humains abonde dans les maux.
Au ſeuil de ſon Palais Jupin mit ces tonneaux.
Ce ne fut icy bas que plainte & que murmure,
On accuſa de maux l'exceſſive meſure.
Fatigué de nos cris le Monarque des Dieux
Vint luy-meſme éclaircir la choſe en ces bas lieux.

La Renommée en fit auſſi-toſt le meſſage.
Pour luy repréſenter nos maux & nos langueurs
On députa deux Harangueurs
De tout le genre humain le couple le moins ſage.
Avec un diſcours ampoulé
Exagérans nos maladies,
Jupiter en fut ébranlé:
Ils firent un portrait ſi hideux de nos vies
Qu'il inclina d'abord à réformer le tout.
Momus alors préſent reprit de bout en bout
De nos deux Envoyez les harangues frivoles,
N'écoutez point, dit-il, ces diſeurs de paroles,
Qu'ils imputent leurs maux à leur déréglement,
Et non point aux Auteurs de leur tempérament,
Cette race pourroit avec quelque ſageſſe
Se faire de nos biens à ſoy-meſme largeſſe.
Jupiter crût Momus; il fronça les ſourcis,
Tout l'Olympe en trembla ſur ſes poles aſſis.
Il dit aux Orateurs: va, malheureuſe engeance,
C'eſt toy ſeule qui rends ce partage inégal,

En abusant du bien tu fais qu'il devient mal,
Et ce mal est accrû par ton impatience.
Jupiter eut raison, nous nous plaignons à tort:
La faute vient de nous aussi-bien que du sort.
Les Dieux nous ont jadis deux vertus députées,
La constance aux douleurs, & la sobriété:
C'estoit rectifier cette inégalité,
Comment les avons nous traitées?
Loin de loger en nos maisons
Ces deux Filles du Ciel, ces sages Conseilleres,
Nous fuyons leur commerce, elles n'habitent gueres
Qu'en des lieux que nous méprisons.
L'Homme se porte en tout avecque violence,
A l'exemple des animaux,
Aveugle jusqu'au point de mettre entre les maux
Les conseils de la tempérance.

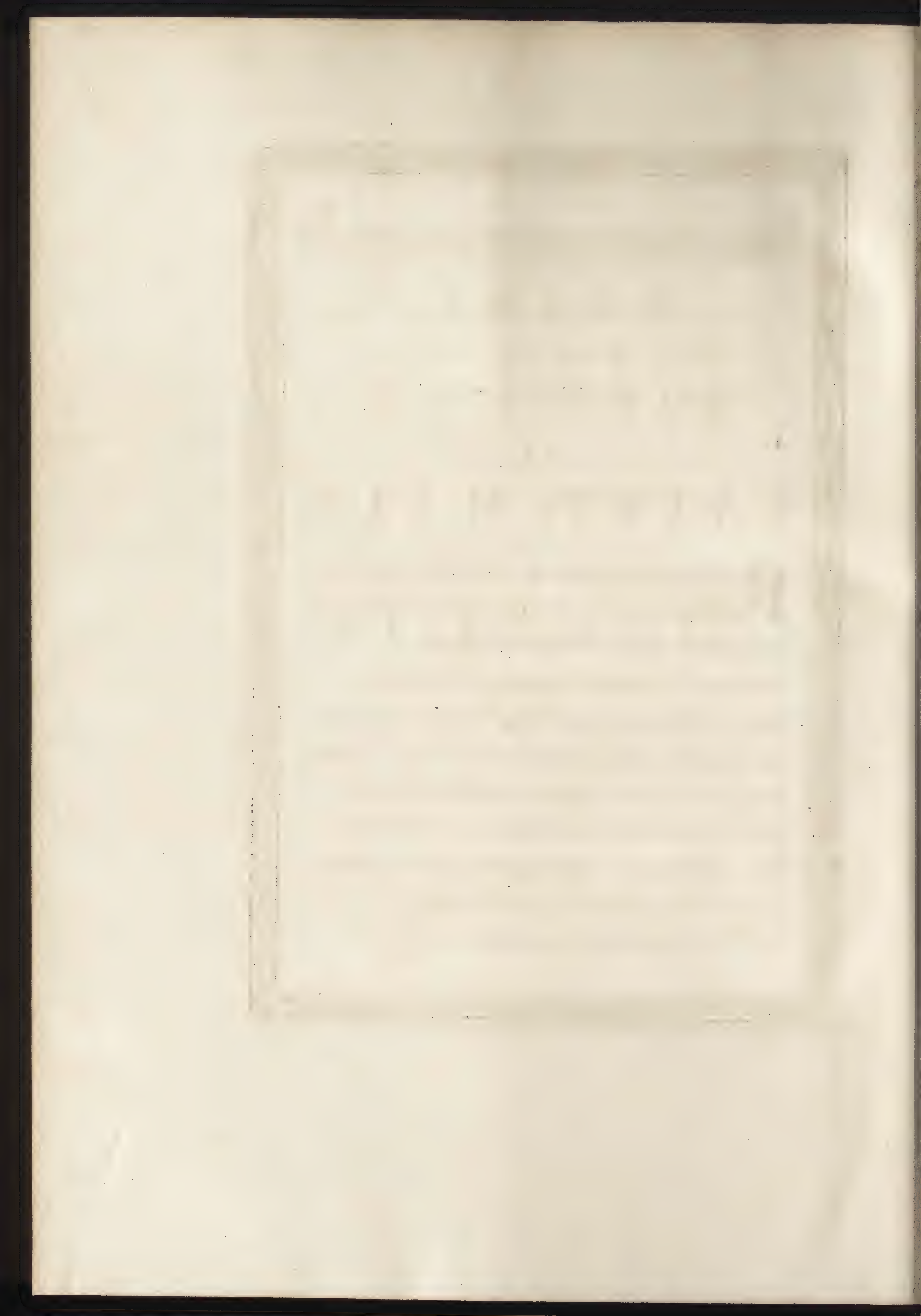
Corrigez-vous, Humains; que le fruit de mes Vers
Soit l'usage réglé des dons de la nature.
Que si l'excès vous jette en ces fermens divers,

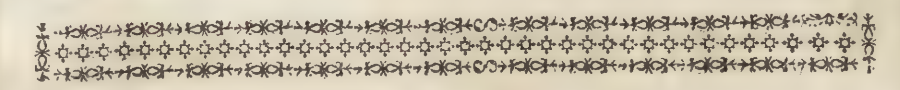


Ne vous figurez pas que quelque humeur impure
Se doive avec le ſang épuiſer dans nos corps.
Le Quina s'offre à vous, uſez de ſes tréſors:
Eterniſez mon nom: qu'un jour on puiſſe dire,
Le Chantre de ce bois ſceut choiſir ſes ſujets,
Phœbus amy des grands projets
Luy preſta ſon ſçavoir auſſi-bien que ſa lyre.
J'accepte cet augure à mes Vers glorieux.
Tout concourt à flater là-deſſus mon génie,
Je les ay mis au jour ſous Louis; & les Dieux
N'oſeroient s'oppoſer au pouvoir d'Uranie.



POËME
DE LA
CAPTIVITÉ
DE
SAINT MALC.





POËME DE LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC.

REINE des esprits purs, Protectrice puissante,
Qui des dons de ton Fils rends l'ame jouissante,
Et de qui la faveur se fait à tous sentir,
Procurant l'innocence ou bien le repentir;
Mere des Bien-heureux; Vierge enfin, je t'implore:
Fais que dans mes Chansons aujourd'huy je t'honore:
Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs
Que j'allois mendier jadis chez les neuf Sœurs.
Dans ce nouveau travail mon but est de te plaire.
Je chante d'un Heros la vertu solitaire,
Ces déserts, ces forests, ces antres écartez,

Des favoris du Ciel autrefois habitez.
Les Lions & les Saints ont eu mesme demeure.
Là, Malc, prioit, jeûnoit, soûpiroit à toute heure,
Pleuroit; non ses péchez, mais ceux qu'en nostre cœur
A versez le serpent dont Christ est le vainqueur.
Malc avoit dans ces lieux confiné sa jeunesse,
Vivoit sous les conseils d'un Saint plein de sagesse,
Conservoit avec soin le trésor précieux
Que nous tenons d'une eau dont la source est aux Cieux.
Les auteurs de ses jours descendus sous la tombe,
Aux trésors temporels le jeune Saint succombe;
Croit qu'on en peut joüir sans estre criminel;
Que souvent on tient d'eux l'heritage éternel;
Qu'on n'a qu'à faire entrer par un pieux usage
Les membres du Seigneur, & leur chef en partage.
Funeste appas de l'or, moteur de nos desseins,
Que ne peux-tu sur nous, si tu plais mesme aux Saints!
Malc annonce au vieillard censeur de sa jeunesse,
Qu'il va de ses ayeux recüeillir la richesse;

Qu'il tasche d'empescher que des biens assez grands
Ne soient mal dispensez par d'avares parens ;
Qu'il veut fonder un cloistre & destine le reste
A vivre sans éclat, toûjours simple & modeste,
Donnant un saint exemple, & par ses soins pieux
Peut-estre plus utile au siécle qu'en ces lieux.
Mon fils, dit le vieillard, il faut qu'avec franchise
Je vous ouvre mon cœur touchant vostre entreprise.
Où vous exposez-vous, & qu'allez-vous tenter ?
En de nouveaux périls pourquoy vous rejetter ?
De triompher toûjours seriez-vous bien capable ?
Ah ! si vous le croyez, l'orgueil vous rend coupable ;
Sinon, vostre imprudence a déjà mérité
Les reproches d'un Dieu justement irrité.
Fuyez, fuyez, mon Fils, le monde & ses amorces :
Il est plein de dangers qui surpassent vos forces.
Fuyez l'or : mais fuyez encor d'autres appas :
On ne sort qu'en fuyant vainqueur de ces combats.
La paix que nous goustons a-t'elle moins de charmes ?
Quoy ! vous hazarderiez le fruit de tant de larmes,

Et celuy de ce ſang qu'un Dieu verſa pour vous !
A ces mots le vieillard ſe jette à ſes genoux.
Malc le quitte en pleurant ; triſte & funeſte abſence.
Il abandonne au ſort ſa fragile innocence ;
S'engage en des chemins pleins de périls & longs.
D'Edeſſe à Béroé ſont de vaſtes ſablons
L'Aſtre dont les clartez ſont eſclaves du monde,
Parcourt avec ennuy cette plaine inféconde.
S'il y void quelque objet, c'eſt un objet d'horreur.
Maint Arabe voiſin y portoit la terreur.
Du Paſſant égorgé le corps ſans ſépulture
D'un ventre carnaſſier devenoit la paſture.
On voyoit ſuccéder en ces cruels ſéjours
Aux brigands les Lions, aux Lions les Vautours.
Marcher ſeul en ces lieux euſt eu de l'imprudence :
La Fortune joint Malc à des gens ſans défenſe.
Peu de jeuneſſe entre eux, force vieillards craintifs,
Femmes, famille, enfans aux cœurs déjà captifs.
Ils traverſoient la plaine aux Zéphirs inconnuë,
Un gros de Sarrazins vient s'offrir à leur veuë,

Milice du Démon, gens hideux & hagards,
Engeance qui portoit la mort dans ſes regards.
La cohorte du Saint d'abord eſt diſperſée.
Equipage, tréſors, jeune épouſe eſt laiſſée.
Telle fuit la Colombe, oubliant ſes amours
A l'aſpect du Milan qui menace ſes jours.
Telle l'ombre d'un Loup dans les verds paſturages,
Ecarte les troupeaux attentifs aux herbages.
Les Compagnons de Malc épandus par ces champs,
Tomboient ſans réſiſter ſous le fer des brigands.
De toutes parts l'horreur regnoit en ce ſpectacle.
La proye apportoit ſeule au meurtre de l'obſtacle.
Ceux que l'amour du gain tira de leur foyer,
Perdoient d'un an de peine en un jour le loyer.
Les Peres chargez d'ans laiſſans leurs tendres gages,
Fuyoient leur propre mort en ces funeſtes plages,
Et pour deux jours de vie abandonnoient un bien
Près de qui vivre un ſiécle aux vrais Peres n'eſt rien.
L'Amant & la Compagne à ſes vœux deſtinée,
Quittoient le doux eſpoir d'un prochain hymenée;

Malheureux ! l'un fuyoit ; on euſt veu ſes amours
Luy tendre en vain les bras implorans ſon ſecours.
Une Dame encor jeune & ſage en ſa conduite,
Aux yeux de ſon Epoux dans les fers fut réduite.
Le Mary ſe ſauva regrettant ſa moitié.
La femme alla ſervir un Maiſtre ſans pitié.
Au Chef de ces brigands elle écheut en partage.
Cet homme poſſédoit un fertile héritage,
Et de pluſieurs troupeaux dans l'ardente ſaiſon
Vendoit à ſes voiſins le croiſt & la toiſon.
Noſtre Heros ſuivit la Dame en ſervitude.
Ce fut lors, mais trop tard, que pour ſa ſolitude,
Pour ſon cher Directeur, & ſes ſages avis
Il reprit des tranſports de pleurs en vain ſuivis.
Foreſts, s'écrioit-il, retraites du ſilence,
Lieux, dont j'ay combattu la douce violence,
Angéliques Citez d'où je me ſuis banny,
Je vous ay mépriſez, déſerts, j'en ſuis puny.
Ne vous verray-je plus ? Quoy, ſonge, tu t'envoles !
O Malc tu vois le fruit de tes deſſeins frivoles :

Verſe des pleurs amers, puiſque tu t'es privé
De ces pleurs bien-heureux où ton cœur s'eſt lavé.
Ainſi Malc regrettoit ſa fortune paſſée.
Cependant des brigands la prœye eſt entaſſée.
On l'emporte à grand bruit : ils s'en vont triomphans.
Leur Chef voulut que Malc adoraſt ſes enfans,
Honneur dont on ne doit s'attribuer les marques,
Qu'en voyant ſous ſes pieds les teſtes des Monarques.
Un Arabe éxigea ce ſuperbe tribut.
Si Malc s'en défendit, s'il l'oſa, s'il le pût,
S'il en ſubit la Loy ſans peine & ſans ſcrupule,
C'eſt ce qu'en ce récit l'Hiſtoire diſſimule.
Bien qu'à peine la Dame achevaſt ſon printemps,
Que ſon teint euſt des jours auſſi frais qu'éclatans,
L'Arabe n'en fit voir qu'une eſtime légere.
Il luy donna l'employ d'une ſimple Bergere,
Avec Malc l'envoya pour garder ſes troupeaux.
Bien-toſt entre leurs mains ils devinrent plus beaux.
Le ſaint couple cherchoit les lieux les plus ſauvages,
S'approchoit des rochers, s'éloignoit des rivages ;

Luy-mesme il se fuyoit; & jamais dans ces bois
Les Echos n'ont formé de concerts de leur voix.
Aux jours où l'on faisoit des vœux pour l'abondance,
Ils ne paroissoient point aux jeux ny dans la danse:
On ne les voyoit point à l'entour des hameaux
Mollement étendus dormir sous les ormeaux.
Les entretiens oisifs & féconds en malices,
Du mercenaire esclave ordinaires délices,
Estoient fuis avec soin de nos nouveaux Bergers;
Ils n'envioient point l'heur des troupeaux étrangers.
Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prieres,
Ny la main du sommeil n'abbaissa leurs paupieres.
La nuit se passoit toute en vœux, en oraison.
Dès que l'aube empourproit les bords de l'horison,
Ils menoient leurs troupeaux loin de toutes approches,
Malc aimoit un ruisseau coulant entre des roches.
Des cédres le couvroient d'ombrages toûjours verts:
Ils défendoient ce lieu du chaud & des hyvers.
De degrez en degrez l'eau tombant sur des marbres,
Mesloit

Mesloit son bruit aux vents engoufrez dans les arbres.
Jamais désert ne fut moins connu des Humains.
A peine le Soleil en sçavoit les chemins.
La Bergere cherchoit les plus vastes campagnes.
Là ses seules Brebis luy servoient de compagnes.
Les vents en sa faveur luy offroient un air doux.
Le Ciel les préservoit de la fureur des Loups;
Et gardant leurs toisons exemptes de rapines,
Ne leur laissoit payer nul tribut aux épines.
Dans les Dédales verds que formoient les hailliers,
L'herbe tendre, le thim, les humbles violiers,
Présentoient aux troupeaux une pasture exquise.
En des lieux découverts nostre Bergere assise
Aux injures du hasle exposoit ses attraits,
Et des pensers d'autruy se vengeoit sur ses traits.
Sa beauté luy donnoit d'éternelles alarmes.
Ses mains avec plaisir auroient détruit ses charmes:
Mais, n'osant attenter contre l'œuvre des Cieux,
Le Soleil se chargeoit de ce crime pieux.
O vous, dont souvent la blancheur est empruntée,

Que d'un ſoin different voſtre ame eſt agitée !
Si vous ne vous voulez priver d'un bien ſi doux,
De ſes dons naturels au moins contentez-vous.
Tandis que la Bergere en extaſe ravie
Prioit le Saint des Saints de veiller ſur ſa vie,
Les Miniſtres divins veilloient ſur ſon troupeau.
Quelquefois la quenouille & l'artiſte fuſeau
Luy délaſſoient l'eſprit, & pour reprendre haleine
De ſes propres moutons elle filoit la laine.
Pendant qu'elle gouſtoit ce plaiſir innocent,
Tournant par fois les yeux ſur ſon troupeau paiſſant,
Que vous eſtes heureux, peuple doux ! diſoit-elle ;
Vous paſſez ſans péché cette courſe mortelle.
On louë en vous voyant celuy qui vous a faits :
Et nous, de qui les cœurs ſont enclins aux forfaits,
Laiſſons languir ſa gloire, & d'un foible ſuffrage
Ne daignons relever ſon nom ny ſon ouvrage.
Cheres Brebis, paiſſez ; cueillez l'herbe & les fleurs.
Pour vous l'aube nourrit la terre de ſes pleurs.
Vivez de leurs préſens ; inſpirez-nous l'envie

D'éviter les répas qui vous coustent la vie ;
Misérables Humains, semence de Tyrans,
En quoy différez-vous des monstres dévorans ?
Tels estoient les pensers de la sainte Héroïne.
Pour Malc, il méditoit sur la triple origine
De l'homme florissant, décheu, puis rétabli.
Du premier des Mortels la faute est en oubli :
Le Ciel pour Lucifer garde toûjours sa haine.
Dieu tout bon, disoit Malc, si ton Fils par sa peine
M'a sauvé de l'enfer, m'a remis dans mes droits,
Garde-moy de les perdre une seconde fois.
Fais qu'un jour mes travaux par leur fin se couronnent.
Je suis dans les périls, mille maux m'environnent,
L'esclavage, la crainte, un Maistre menaçant ;
Et ce n'est pas encor le mal le plus pressant.
Tu mas donné pour aide au fort de la tourmente
Une Compagne sainte, il est vray, mais charmante.
Son exemple est puissant, ses yeux le sont aussi ;
De conduire les miens, Seigneur, prends le souci.

Le Ciel combloit de dons cette humble modeſtie.
L'ame de nos Bergers du péché garentie
Ne ſe contentoit pas de l'avoir évité.
Qu'avons-nous, diſoient-ils, juſques-là mérité?
Nous te ſommes, Seigneur, ſerviteurs inutiles.
Aide-nous, rends nos cœurs en vertu plus fertiles.
Fais-nous ſuivre la main qui nous a ſecourus.
Tu combatis pour nous, tu ſouffris, tu mourus;
Nous vivons, nous paſſons nos jours dans l'eſpérance:
Nos délices feront le prix de ta ſoufrance.
Ne nous feras-tu point imiter ces travaux?
Quand auras-tu, Seigneur, tes enfans pour rivaux?
Si cette ambition te ſemble condamnable,
C'eſt l'amour qui la cauſe; il rend tout pardonnable.
Ouy, Seigneur, nous t'aimons, nous l'oſons proteſter:
Mais ſi l'effet ne ſuit, que ſert de s'en vanter?
Il faut porter ta Croix, gouſter de ton Calice,
Couvrir ſon front de cendre, & ſon corps d'un ciliec.
Tandis qu'ils ſe matoient par ces ſaintes rigueurs,

Leurs troupeaux profpéroient auffi-bien que leurs cœurs.
L'Arabe en profitoit fans en fçavoir la caufe.
Ce brigand pour le gain employant toute chofe,
Voulut les engager par de plus forts liens.
Il crut que de s'enfuir ayans mille moyens,
Ils fe pourroient enfin fouftraire à l'efclavage ;
Qu'il faloit joindre aux fers les nœuds du mariage.
Leur amour luy feroit un gage fuffifant.
Les doux fruits dont l'hymen leur feroit un préfent
Augmenteroient fes biens, l'auroient encor pour Maiftre.
Humains, cruels Humains, faut-il procurer l'eftre
Afin que ce bien-fait enchaifne un innocent ?
Et ne fe fçauroit-il affranchir en naiffant ?
L'Arabe ayant ainfi double profit en veuë,
Donne aux chaftes Bergers une alarme impréveuë ;
Leur propofe à tous deux un lien plein d'horreur.
Ne nous fais point, dit Malc, tomber dans cette erreur.

Celle que tu me veux joindre par l'hymenée
D'un légitime Epoux ſuivoit la deſtinée.
Tu la luy vins ravir; tu le pus par ta Loy.
Nous ne nous plaignons point de nos fers ny de toy.
Redouble la rigueur d'un joug involontaire:
Mais puiſque noſtre Dieu nous défend l'adultere,
Laiſſe-nous réſiſter à ton vouloir impur.
Noſtre innocence t'eſt un gage bien plus ſeur.
Quel ſervice attends-tu de nous, quand noſtre zéle
N'aura pour fondement qu'une ardeur criminelle?
Si tu crains qu'eſtant bons nous ne quittions tes champs,
Te fieras-tu ſur nous, quand nous ſerons méchans?
L'Arabe à ce diſcours ſe ſent tranſporter d'ire;
Vil eſclave, dit-il, tu m'oſes contredire!
Meurs ou céde; obéïs; & garde déſormais
De m'alléguer ton Dieu que je ne crus jamais.
Auſſi-toſt de ſon glaive il dépouille la lame;
Et Malc épouvanté s'approche de la Dame.
Le ſoir on les enferme en un lieu ſans clartez.

Leur mariage n'eut que ces formalitez.
On n'y vid point d'Hymen ny de Junon paroiſtre.
Frivoles Déïtez qui nous devez voſtre eſtre,
Vous n'accouruſtes pas, comment l'auriez-vous pu?
Vous n'eſtes que des noms dont le charme eſt rompu.
Noſtre couple eſtant ſeul eut recours aux prieres.
Tous deux avoient beſoin de graces ſingulieres.
Ils ne s'eſtoient point veus encor dans ces dangers;
Non que portant leurs pas loin des autres Bergers,
L'Enfer n'euſt quelquefois leur perte conſpirée;
Mais des yeux du Seigneur leur conduite éclairée,
Ne s'écartoit jamais de la divine Loy.
Le Berger cette nuit ſe défia de ſoy.
Sa crainte incontinent de déſeſpoir ſuivie,
Pour ſauver ſa pudeur mit en danger ſa vie:
Et le meſme couſteau qui dans mille beſoins
L'aidoit à s'acquitter de ſes champeſtres ſoins;
Ce couſteau, dis-je, alloit du Saint couper la trame:
L'imprudent Malc voulant mettre à couvert ſon ame,
S'en alloit de ſa main la livrer au Démon;

Fureur qui n'eſtoit pas indigne de pardon.
La lueur de l'acier avertit la Bergere.
Que vois-je, cria-t'elle ? O Ciel ! qu'allez-vous faire ?
Je vais, répondit Malc, prévenir les combats
D'un œil toûjours préſent, & toûjours plein d'appas.
Nous ne nous fuirons plus : noſtre ame eſt condamnée
Aux dangers qu'à ſa ſuite entraiſne l'hymenée.
Malgré nous déſormais nous vivrons en commun :
Deux parcs nous hébergeoient, nous n'en aurons plus qu'un.
Helas ! qui l'auroit crû que cette inquiétude
Nous chercheroit au fonds d'une aſpre ſolitude ?
J'appréhende à la fin que le Ciel irrité
N'abandonne nos cœurs à leur fragilité.
Cette faute entre Epoux nous ſemblera légere.
Il faut eſpérer mieux dit la chaſte Bergere,
Dieu ne quittera pas ſes enfans au beſoin.
Si mon ſexe eſt fragile il en prendra le ſoin.
Vous ay-je donné lieu d'en eſtre en défiance ?
Qu'ay-je fait pour cauſer cette injuſte croyance ?
Voſtre

Vostre soupçon m'outrage ; & vous avez deu voir
Que je sçais sur mes sens garder quelque pouvoir.
Quand mon cœur auroit peine à s'en rendre le maistre,
Estes-vous mon Epoux, & le pouvez-vous estre ?
Nous a-t'on pû lier sans sçavoir si la mort
M'a ravy ce mary qui m'attache à son sort ?
Vous vous alarmez trop pour un vain hymenée.
Je vous rends cette main que vous m'avez donnée.
Dissimulez pourtant, feignez, comportez-vous
Comme frere en secret, en public comme Epoux.
Ainsi vescut toûjours mon Mary véritable ;
Et si la qualité de Vierge est souhaitable,
Je la suis : j'en fis vœu toute petite encor.
Malgré les loix d'Hymen j'ay gardé ce trésor.
Après l'avoir sauvé d'un amour légitime,
Voudrois-je maintenant le perdre par un crime ?
Non, Malc, je ne crois pas que le Ciel le souffrist.
Il m'en empescheroit, quelque appas qui s'offrist.
Ne craignez plus ; vivez ; l'Eternel vous l'ordonne.

Estimez-vous si peu cet estre qu'il vous donne ?
Vostre corps est à luy ; ses mains l'ont façonné :
Le droit d'en disposer ne vous est point donné.
Quelle imprudence à vous de finir vostre course
Par le seul des péchez qui n'a point de ressource !
Toute faute s'expie ; on peut pleurer encor :
Mais on ne peut plus rien s'estant donné la mort.
Vivez donc ; & taschons de tromper ces barbares.
Le Saint ne put trouver de termes assez rares
Pour rendre grace au Ciel, & louer cette Sœur
Dont la sagesse estoit égale à la douceur.
Cette nuit s'acheva comme les précédentes,
Dieu leur fit employer en prieres ardentes
Des momens que l'on croit innocemment perdus,
Quand le somme a sur nous ses charmes répandus.
Le lendemain l'Arabe en ses champs les renvoye.
Là montrant aux Bergers une apparente joye,
Les larmes, les soûpirs, & les austéritez,
Quand ils se trouvoient seuls, faisoient leurs voluptez.

En eux-mesmes souvent ils cherchoient des retraites.
On ne s'apperceut point de ces peines secretes.
Chacun crut qu'ils s'aimoient d'un amour conjugal.
Aucun plaisir au leur ne sembloit estre égal.
On se le proposoit tous les jours pour exemple;
Et lorsque deux Epoux estoient conduits au Temple,
Qe le Ciel, disoit-on, afin de vous combler,
Fasse à l'hymen de Malc le vostre ressembler.
Le saint couple à la fin se lasse du mensonge.
En de nouveaux ennuis l'un & l'autre se plonge.
Toute feinte est sujet de scrupule à des Saints:
Et quelque soit le but où tendent leurs desseins,
Si la candeur n'y regne ainsi que l'innocence,
Ce qu'ils font pour un bien leur semble estre une offense.
Malc à ces sentimens donnoit un jour des pleurs.
Les larmes qu'il versoit, faisoient courber les fleurs.
Il vid auprès d'un tronc des légions nombreuses
De fourmis qui sortoient de leurs cavernes creuses.
L'une poussoit un faix; l'autre prestoit son dos,

L'amour du bien public empeſchoit le repos.
Les chefs encourageoient chacun par leur exemple.
Un du peuple eſtant mort, noſtre Saint le contemple
En forme de convoy ſoigneuſement porté.
Hors les toits fourmillans de l'avare Cité.
Vous m'enſeignez, dit-il, le chemin qu'il faut ſuivre.
Ce n'eſt pas pour ſoy ſeul qu'icy bas on doit vivre.
Vos greniers ſont témoins que chacune de vous
Taſche à contribuer au commun bien de tous.
Dans mon premier déſert j'en pouvois autant faire;
Et ſans contrevenir aux vœux d'un Solitaire,
L'exemple, le conſeil, & le travail des mains
Me pouvoient rendre utile à des troupes de Saints.
Aujourd'huy je languis dans un laſche eſclavage.
Je ſers pour conſerver des jours de peu d'uſage.
Le monde a bien beſoin que Malc reſpire encor!
Vil eſclave, tu ments pour éviter la mort!
Que ne réſiſtois-tu, quand on força ton ame
A ſe voir expoſée aux beautez d'une femme?
Lorſqu'il ne fut plus temps tu courus au trépas.

Quitte, quitte des lieux où Chriſt n'habite pas.
Avec ſes ennemis veux-tu paſſer ta vie ?
Il déclare à la Sainte auſſi-toſt ſon envie,
Va s'aſſeoir auprès d'elle, & luy parle en ces mots.
Ma Sœur, je me ſouviens que vos ſages propos
Déjà plus d'une fois m'ont retiré de peine.
N'aguere, en conduiſant mon troupeau dans la plaine,
Je ſongeois à l'eſtat où le ſort nous réduit.
Quel eſt de nos travaux l'eſpérance & le fruit ?
Rien que de prolonger le cours de nos miſeres,
Et vieillir, s'il ſe peut ſous des ordres ſeveres.
Voilà dedans ces lieux le but de noſtre employ.
Nous y vivons pour vivre ; eſt-ce aſſez ? Dites-moy.
Faut-il pas conſacrer à l'auteur de ſon eſtre
Tous ſes ſoins, tout ſon temps, enfin tout ce qu'un Maiſtre
Et qu'un Pere à la fois uniquement chéry
Exige de devoirs d'un couple favory ?
Dieu nous comble tous deux de ſes faveurs céleſtes.

Il nous a dégagez de cent piéges funestes.
Sa grace est nostre guide ainsi que nostre appuy,
Nous ne perseverons dans le bien que par luy.
Allons nous acquitter de ce bien-fait immense,
Icy le jour finit, & puis il recommence,
Sans que nous bénissions le saint Nom qu'à demy,
Ne vivant pas pour Dieu, mais pour son ennemy.
Ma Sœur, si nous cherchions de plus douces demeures?
Je vous ay fait récit quelquefois de ces heures,
Qu'en des lieux séparez de tout profane abord
Je passois à louer l'arbitre de mon sort.
Alors j'avois pitié des heureux de ce monde.
Maintenant j'ay perdu cette paix si profonde.
Mon cœur est agité malgré tous vos avis.
Je ne me repends pas de les avoir suivis.
Mais enfin jettez l'œil sur l'estat où nous sommes.
Vous estes exposée aux malices des hommes.
Je n'ay plus de mes bois les saintes voluptez.
Ne reviendront-ils point ces biens que j'ay quittez?

Ah, ſi vous jouiſſez de leur douceur exquiſe !
La fuite, direz-vous, ne nous eſt pas permiſe.
De noſtre liberté l'Arabe eſt poſſeſſeur.
Et quel droit a ſur nous un cruel raviſſeur ?
Briſons ſes fers ; fuyons ſans avoir de ſcrupule.
Le mal eſt bien plus grand, lorſque l'on diſſimule.
Quelque prétexte qu'ait un menſonge pieux,
Il eſt toûjours menſonge, & toûjours odieux.
Allons vivre ſans feinte en ces foreſts obſcures,
Où j'ay trouvé jadis des retraites ſi ſures.
Ne tentons plus le Ciel ; ayons une humble peur.
Je vous promets des jours tout remplis de douceur.
Il ſe teut, auſſi-toſt la prudente Bergere
Approuve les conſeils que le Saint luy ſuggere.
Il fait choix de deux boucs les plus grands du troupeau,
Les tuë, oſte les chairs, change en outre leur peau.
Noſtre couple s'en ſert à traverſer des ondes
Dont il falloit franchir les barrieres profondes.
Le courant les pouſſa bien loin ſur l'autre bord.

Tous deux marchent en haste où les guide leur sort.
Ils avoient achevé quatre stades à peine,
Quand trahis par leurs pas imprimez sur l'arene
Ils entendent de loin des chameaux & du bruit;
Tournent teste; & voyant que leur Maistre les suit
Se pressent, mais en vain; tout ce qu'ils purent faire
Fut de gagner un antre affreux & solitaire;
Triste séjour de l'ombre: en ses détours obscurs
Regnoit une Lionne hostesse de ses murs.
Elle y conceut un Fan unique & tendre gage
Des bruslantes ardeurs du Roy de cette plage.
Mere nouvellement on l'eust veuë allaiter
Celuy qu'elle venoit en ces lieux d'enfanter.
Mais comment l'eust-on veuë? A peine la lumiere
Osoit franchir du seuil la démarche premiere.
Par cent cruels repas cet antre diffamé
Se trouvoit en tout temps de carnage semé.
Le saint couple frémit, & s'arreste à l'entrée,
Ils n'osent pénétrer cette horrible contrée,
Ils cherchent quelque coin en tastant & craintifs.
L'Arabe

L'Arabe croit déja tenir ſes fugitifs.
Il n'avoit avec luy pour eſcorte & pour guide
Qu'un Eſclave fidéle, adroit, & peu timide.
Va me querir, dit-il, ce couple qui s'enfuit.
Le cimeterre au poing l'Eſclave entre avec bruit.
La Lionne l'entend, rugit & pleine d'ire
Accourt, ſe lance à luy, l'abbat, & le déchire.
De ſon ſéjour ſi long le Maiſtre eſt étonné;
Et d'un courroux aveugle auſſi-toſt entraiſné,
Eſt-ce crainte ou pitié, dit-il, qui te retarde?
Quoy je n'ay pas encor cette troupe fuyarde?
Enfans de l'infortune, eſprits nez pour les fers,
Je vous iray chercher tous trois juſqu'aux enfers.
Dans le goufre à ces mots l'ardeur le précipite.
Sa colere a bien-toſt le ſort qu'elle mérite.
A peine il eſt entré que les cruelles dents
Et les ongles félons s'impriment dans ſes flancs.
Les Saints, loin d'en avoir une ſecrette joye,
Du party le plus fort craignent d'eſtre la proye,
Font des vœux pour l'Arabe, & tous deux ſoûpirans

Souhaitent un remords du moins à leurs tyrans:
Mais des ſuposts de Bel l'ame aux feux conſacrée,
Victime néceſſaire à l'Enfer eſt livrée.
Le Maiſtre & ſon Eſclave attendans le trépas
Giſent enſanglantez, la mort leur tend les bras.
La cruelle moitié du monſtre de Lybie
Traiſne en ſes magazins leurs deux corps où la vie
Cherche encore un réfuge, & quitte en gémiſſant
Les Hoſtes que du Ciel elle obtint en naiſſant.
Le Lionceau ſe baigne en leur ſang avec joye.
Il ne ſçait pas rugir, & s'inſtruit à la proye.
Digne de ces leçons il commence à gouſter
Les meurtres qu'il ne peut encore exécuter.
Après qu'il a jouy du crime de ſa mere,
Et qu'ils ont aſſouvy leur faim & leur colere,
La Lionne repenſe à ces actes ſanglans,
Emporte en d'autres lieux ſon fan avec les dents,
Quitte l'obſcur ſéjour, & ſe ſentant coupable,
Encor que faite au meurtre & de crainte incapable
Elle fuit, & confie aux plus aſpres rochers

Du cruel nourriſſon les jours qui luy ſont chers.
Malc cherche auſſi-bien qu'elle un plus certain azile.
L'abord de ce ſéjour luy ſemble trop facile.
L'odeur des animaux, la piſte de leurs pas,
La vengeance & le bruit de ces cruel trépas,
Tout luy fait redouter qu'une troupe infidéle
N'évente les ſecrets que cet antre recelle,
Ne trouve l'innocent, en cherchant les auteurs
De l'attentat commis ſur ſes perſécuteurs.
La faim meſme qui rend les Saints ſes tributaires,
Fait ſortir nos Heros de ces lieux ſolitaires.
Loin du Peuple profane ils vont finir leurs jours.
Un bourg de peu de nom fait enfin leurs amours.
Là le couple pieux auſſi-toſt ſe ſépare.
De leur menſonge ſaint l'offenſe ſe répare.
Cet hymen ſe diſſoud : la Dame entre en un lieu.
Où cent Vierges ont pris pour Epoux le vray Dieu.
Dans un Cloiſtre éloigné Malc s'occupe au ſilence ;
Et s'il n'alloit par fois régler la violence
Dont la chaſte récluſe embraſſe l'oraiſon,

Sa retraite pourroit s'appeller ſa priſon.
Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence :
C'eſt le ſeul dont ſes vœux demandent l'abondance.
Plus Ange que Mortel il ſe prive des biens
Qui ſont de noſtre corps agréables ſouſtiens.
Ce jeûne rigoureux n'accourcit point ſa vie.
Des deux flambeaux du Ciel la courſe entre-ſuivie,
A long-temps ramené la peine & le repos,
Le repos aux Humains, la peine au ſaint Heros,
Sans qu'il ſemble approcher du terme de ſa courſe.
De ſon zéle fervent l'inépuiſable ſource
Fomente la chaleur qui retarde ſa mort.
Près d'un ſiécle d'hyvers n'a pû l'éteindre encor.
Jeroſme en eſt témoin, ce grand Saint dont la plume
Des faits du Dieu vivant expliqua le volume.
Il vid Malc, il apprit ces merveilles de luy ;
Et mes legers accords les chantent aujourd'huy.
Qui voudra les ſçavoir d'une bouche plus digne,
Liſe chez Dandilli cette avanture inſigne.
Jeroſme l'écrivoit, lorſque le Peuple franc

Du bonheur des Romains arreſtoit le torrent.
Je la chante en un temps où ſur tous les Monarques
LOUIS de ſa valeur donne d'illuſtres marques,
Cependant qu'à l'envy ſa rare piété,
Fait au ſein de l'erreur regner la verité.
Prince qui par ſon choix remis le culte aux Temples,
Qui t'acquis cet honneur par tes pieux exemples,
Et que le haut ſçavoir, le ſang & la vertu,
Ont dès les jeunes ans de pourpre reveſtu,
Je t'offre ce récit foible fruit de mes veilles;
Mais s'il faut que nos dons égalent tes merveilles,
Quel Homere oſera placer devant ſes Vers
Ton Nom digne de vivre autant que l'Univers.

FIN.

TABLE,

Des Piéces contenuës dans ce Volume.

Fin de la Table.





